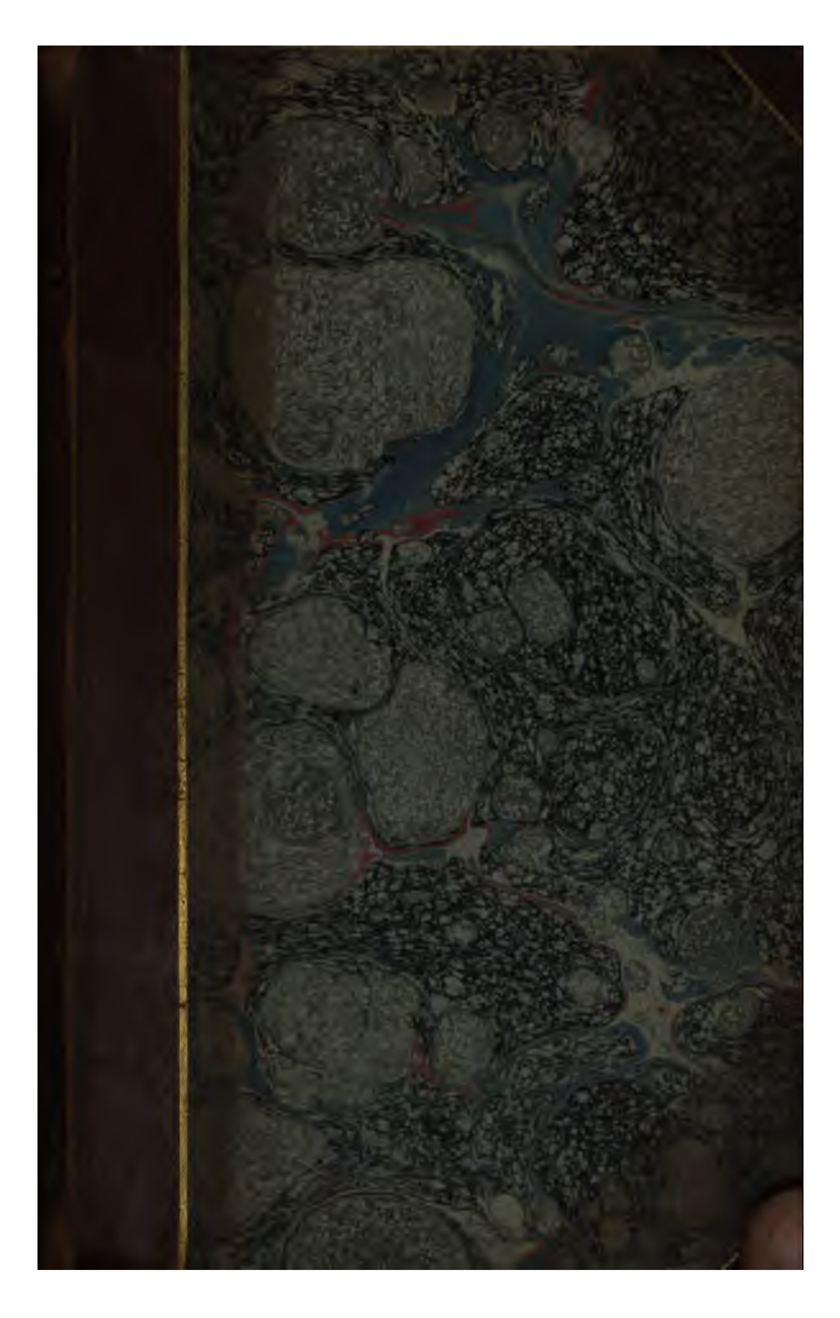




OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME ONZIEME.

A GOTHA,

Chez CHARLES-GUILL. ETTINGER, Libraire.

1791.

VARIANTES

ET

NOTES

DU

THEATRE

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME ONZIEME.

NOTES SUR L'OEDIPE.

TOME PREMIER.

Page 89, ligne 7.

ACTE premier, ſcène première, dans l'édition de 1719, au lieu des trois premiers vers, on lit :

Eſt-ce vous, Philoctete ? en croirai-je mes yeux ?
Quel implacable Dieu vous ramène en ces lieux ?
Vous, dans Thèbes, Seigneur ! Eh, qu'y venez-vous faire ?

Ce dernier hémiſtiche avertiſſait trop clairement de l'inútilité du rôle de *Philoctete.*

Page 91, ligne 2.

Il y a dans l'Oedipe de *Corneille.*

Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme, lion,
Se campait fièrement ſur le mont Cithéron.

ib. ligne 21.

Dans les dernières éditions on liſait :

Au-deſſus de ſon âge, au-deſſus de la crainte.

Dans la nôtre on lit :

Jeune et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte.

Méconnaître pour dire *ne pas connaître*, n'eſt point en uſage. On reprocha cette expreſſion à M. *de Voltaire :* il céda à ſes critiques, et ſacrifia un très-beau vers que nous avons cru devoir rétablir.

Page 92, ligne 6.

Voici la fin de cette ſcène, telle qu'elle était dans l'édition de 1719.

PHILOCTETE.

Mon trouble dit aſſez le ſujet qui m'amène ;
Tu vois un malheureux que ſa faibleſſe entraîne,
De ces lieux autrefois par l'amour exilé,
Et par ce même amour aujourd'hui rappelé.

DIMAS.

Vous, Seigneur! vous pourriez, dans l'ardeur qui vous brûle,
Pour chercher une femme abandonner Hercule?

PHILOCTETE.

Dimas, Hercule est mort, et mes fatales mains
Ont mis sur le bûcher le plus grand des humains.
Je rapporte en ces lieux ses flèches invincibles,
Du fils de Jupiter présens chers et terribles.
Je rapporte sa cendre et viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Sa mort de mon trépas devrait être suivie!
Mais vous savez, grands Dieux, pourquoi j'aime la vie.
Dimas, à cet amour si constant, si parfait,
Tu vois trop que Jocaste en doit être l'objet.
Jocaste par un père à son hymen forcée,
Au trône de Laius à regret fut placée:
L'amour nous unissait, et cet amour si doux
Etait né dans l'enfance et croissait avec nous.
Tu sais combien alors mes fureurs éclatèrent,
Combien contre Laïus mes plaintes s'emportèrent.
Tout l'Etat ignorant mes sentimens jaloux,
Du nom de politique honorait mon courroux.
Hélas! de cet amour accru dans le silence
Je t'épargnais alors la triste confidence:
Mon cœur qui languissait de mollesse abattu.

. . . .

Je crus que loin des bords où Jocaste respire
Ma raison sur mes sens reprendrait son empire.
Tu le sais, je partis de ce funeste lieu,
Et je dis à Jocaste un éternel adieu.
Cependant l'univers tremblant au nom d'Alcide,
Attendait son destin de sa valeur rapide;
A ses divins travaux j'osai m'associer,
Je marchai près de lui ceint du même laurier.
Mais parmi les dangers, dans le sein de la guerre,
Je portais ma faiblesse aux deux bouts de la terre.
Le temps qui détruit tout, augmentait mon amour;
Et, des lieux fortunés où commence le jour
Jusqu'aux climats glacés où la nature expire,
Je traînais avec moi le trait qui me déchire.
Enfin je viens dans Thèbe, et je puis de mon feu
Sans rougir aujourd'hui te faire un libre aveu.
Par dix ans de travaux utiles à la Grèce,
J'ai bien acquis le droit d'avoir une faiblesse;

Et cent tyrans punis, cent monstres terrassés
Suffisent à ma gloire et m'excusent assez.

DIMAS.

Quel fruit espérez-vous d'un amour si funeste?
Venez-vous de l'Etat embraser ce qui reste?
Ravirez-vous Jocaste à son nouvel époux?

PHILOCTETE.

Son époux! juste Ciel! ah, que me dites-vous?
Jocaste!... Il se pourrait qu'un second hyménée...

DIMAS.

Oedipe à cette reine a joint sa destinée....

PHILOCTETE.

Voilà, voilà le coup que j'avais pressenti,
Et dont mon cœur jaloux tremblait d'être averti.

DIMAS.

Seigneur, la porte s'ouvre et le roi va paraître.
Tout ce peuple, à longs flots conduit par le Grand-Prêtre,
Vient conjurer des dieux le courroux obstiné.
Vous n'êtes point ici le seul infortuné.

Page 96, ligne 9.

Aux premières représentations on appliqua ces vers à *Louis XIV*, dont la mémoire avait été outragée avec fureur par les Parisiens, mais que déjà ils commençaient à regretter.

Page 101, ligne 12.

Dans l'édition de 1719.

Thèbe en ce jour funeste
D'un respect dangereux a *dépouillé* le reste.
Ce peuple épouvanté ne connaît plus de frein,
Et quand le ciel lui parle il n'écoute plus rien.

JOCASTE.

Sortez.

Page 102, ligne 9.

Dans la même édition:

Lui! qu'un assassinat ait pu souiller son ame!
Des lâches scélérats c'est le partage infame.
Il ne manquait, Egine, au combl de mes maux
Que d'entendre d'un crime accuser ce héros.

Page 108, ligne 20.

Edition de 1719.

Et méritez enfin, par un trait généreux,
L'honneur que je vous fais de vous mettre auprès d'eux.

Page 110, ligne 12.

Dans la même.

Mais un prince, un guerrier, *un homme* tel que moi.

L'auteur d'Oedipe a cru devoir adoucir ces espèces de rodomontades si fréquentes dans *Corneille*, mais que M. *de Voltaire* ne s'est jamais permises que dans ce rôle de Philoctete.

Page 115, ligne 21.

1719.

Mon devoir dont la voix m'ordonne de vous fuir,
Ne me commande pas de vous laisser périr.

Page 117, ligne 29.

Dans la même édition.

PHILOCTETE.

Tout autre aurait, Seigneur, des grâces à vous rendre,
Mais je suis Philoctete, et veux bien vous apprendre
Que l'exacte équité dont vous suivez la loi,
Si c'est beaucoup pour vous, n'est point assez pour moi.

Page 121, ligne 15.

Ibid.

PHILOCTETE.

Et que ce peuple et vous ne m'avez point rendue.
J'abandonne à jamais ces lieux remplis d'effroi;
Les chemins de la gloire y sont fermés pour moi.
Sur les pas du héros dont je garde la cendre
Cherchons des malheureux que je puisse défendre.
(il sort.)

OEDIPE.

Non, je ne reviens point de mon saisissement,
Et ma rage est égale à mon étonnement!

(au Grand-Prêtre.)

Voilà donc des autels quel est le privilége!
Imposteur! ainsi donc ta bouche sacrilége.

Ibid. ligne pénultième.

Vers de *Corneille*.

Cette scène est imitée de *Sophocle*, de même que les deux derniers actes. *Voyez* les lettres à M. *de Genonville*, au commencement de ce volume.

Page 122, ligne 6.

Edition de 1719. *Hidaspe*, confident d'*Oedipe*, est le même qu'*Araspe* dans les éditions suivantes.

Page 123, ligne 15.

Seigneur, vous avez vu ce qu'on ose attenter :
Un orage se forme, il le faut écarter.
Craignez un ennemi, d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respectable.

OEDIPE.

Quelle funeste voix s'élève dans mon cœur !
Quel crime, juste Ciel ! et quel comble d'horreur !

Page 126, ligne 5.

La première fois que l'empereur *Joseph II* parut à la comédie française, à Paris, en 1777, on donnait Oedipe, et le public lui appliqua ces vers.

Page 127, ligne 3.

On lit dans le Scévole de *Durier* :

Donc vous vous figurez qu'une bête assommée
Tienne notre fortune en son sein enfermée ;
Et que des animaux les sales intestins
Soient un temple adorable où parlent les destins.

VARIANTES

Des premières éditions de Mariamne.

Page 237, ligne 15.

Mes yeux n'ont jamais vu le jour qu'avec douleur :
L'instant où je naquis commença mon malheur :
Mon berceau fut couvert du sang de ma patrie :
J'ai vu du peuple saint la gloire anéantie :
Sur ce trône coupable.............

Page 248, ligne 4.

HERODE.

...........Quoi! Mariamne est morte?
Infidelles Hébreux, vous ne la vengez pas!
Cieux qui la possédez, tonnez sur ces ingrats!
Lieux teints de ce beau sang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, Palais, tombez en cendre!
Cachez sous les débris de vos superbes tours
La place où Mariamne a vu trancher ses jours!
Temple, que pour jamais tes voûtes se renversent;
Que d'Israël détruit les enfans se dispersent:
Que sans temples, sans rois, errans, persécutés,
Fugitifs en tous lieux, et par-tout détestés,
Sur leurs fronts égarés, portant, dans leur misère,
Des vengeances de Dieu l'effrayant caractère,
Ce peuple aux nations transmette avec terreur,
Et l'horreur de mon nom, et la honte du leur.

SCENES III & IV

DU TROISIEME ACTE,

telles qu'elles ont été jouées à la première représentation.

VARUS, HERODE, MAZAEL, Suite.

HERODE.

Avant que sur mon front je mette la couronne
Que m'ôta la fortune, et que César me donne,

Je viens en rendre hommage au héros dont la voix,
De Rome en ma faveur a fait pencher le choix.
De vos lettres, Seigneur, les heureux témoignages,
D'Auguste et du Sénat m'ont gagné les suffrages;
Et pour premier tribut, j'apporte à vos genoux
Un sceptre, que ma main n'eût point porté sans vous.
Je vous dois encor plus: vos soins, votre présence,
De mon peuple indocile ont dompté l'insolence;
Vos succès m'ont appris l'art de le gouverner;
Et m'instruire était plus que de me couronner.
Sur vos derniers bienfaits excusez mon silence;
Je fais ce qu'en ces lieux a fait votre prudence;
Et trop plein de mon trouble et de mon repentir,
Je ne puis à vos yeux que me taire et souffrir.

VARUS.

Puisqu'aux yeux du Sénat vous avez trouvé grâce,
Sur le trône aujourd'hui reprenez votre place.
Régnez: César le veut. Je remets en vos mains
L'autorité qu'aux rois permettent les Romains.
J'ose espérer de vous qu'un règne heureux et juste
Justifira mes soins et les bontés d'Auguste;
Je ne me flatte pas de savoir enseigner
A des rois tels que vous, le grand art de régner.
On vous a vu long-temps dans la paix, dans la guerre,
En donner des leçons au reste de la terre:
Votre gloire en un mot ne peut aller plus loin,
Mais il est des vertus dont vous avez besoin.
Voici le temps sur-tout, que sur ce qui vous touche
L'austère vérité doit passer par ma bouche;
D'autant plus, qu'entouré de flatteurs affidus,
Puisque vous êtes roi, vous ne l'entendrez plus.

On vous a vu long-temps, respecté dans l'Asie,
Régner avec éclat, mais avec barbarie:
Craint de tous vos sujets; admiré, mais haï;
Et par vos flatteurs même à regret obéi.
Jaloux d'une grandeur avec peine achetée,
Du sang de vos parens vous l'avez cimentée.
Je ne dis rien de plus: mais vous devez songer
Qu'il est des attentats que César peut venger:
Qu'il n'a point en vos mains mis son pouvoir suprême,
Pour régner en tyran sur un peuple qu'il aime:

Et que, du haut du trône, un prince en ses Etats
Est comptable aux Romains du moindre de ses pas.
Croyez-moi : la Judée est lasse de supplices ;
Vous en fûtes l'effroi ; soyez-en les délices.
Vous connaissez le peuple : on le change en un jour ;
Il prodigue aisément sa haine et son amour :
Si la rigueur l'aigrit, la clémence l'attire.
Enfin souvenez-vous, en reprenant l'empire,
Que Rome à l'esclavage a pu vous destiner,
Et du moins apprenez de Rome à pardonner.

HERODE.

Oui, Seigneur, il est vrai que les destins sévères
M'ont souvent arraché des rigueurs nécessaires.
Souvent, vous le savez, l'intérêt des Etats
Dédaigne la justice et veut des attentats.
Rome, que l'univers avec frayeur contemple,
Rome, dont vous voulez que je suive l'exemple,
Aux rois qu'elle gouverne a pris soin d'enseigner
Comme il faut qu'on la craigne, et comme il faut régner.
De ses proscriptions nous gardons la mémoire :
César même, César au comble de la gloire,
N'eut point vu l'univers à ses pieds prosterné,
Si sa bonté facile eût toujours pardonné.
Ce peuple de rivaux, d'ennemis et de traîtres,
Ne pouvait.....

VARUS.

Arrêtez, et respectez vos maîtres :
Ne leur reprochez point ce qu'ils ont réparé :
Et, du sceptre aujourd'hui par leurs mains honoré,
Sans rechercher en eux cet exemple funeste,
Imitez leurs vertus, oubliez tout le reste.
Sur votre trône assis, ne vous souvenez plus
Que des biens que sur vous leurs mains ont répandus,
Gouvernez en bon roi, si vous voulez leur plaire.
Commencez par chasser ce flatteur mercenaire
Qui, du masque imposant d'une feinte bonté,
Cache un cœur ténébreux par le crime infecté.
C'est lui qui le premier écarta de son maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être :
Le pouvoir odieux dont il est revêtu

A fait fuir devant vous la timide vertu.
Il marche accompagné de délateurs perfides,
Qui, des triſtes Hébreux inquiſiteurs avides,
Par cent rapports honteux, par cent détours abjects,
Trafiquent avec lui du ſang de vos ſujets.
Ceſſez; n'honorez plus leurs bouches criminelles
D'un prix que vous devez à des ſujets fidelles.
De tous ces délateurs le ſecours tant vanté
Fait la honte du trône, et non la ſureté,
Pour Salome, Seigneur, vous devez la connaître:
Et ſi vous aimez tant à gouverner en maître,
Confiez à des cœurs plus fidelles pour vous,
Ce pouvoir ſouverain dont vous êtes jaloux.
Après cela, Seigneur, je n'ai rien à vous dire;
Reprenez déſormais les rènes de l'Empire;
De Tyr à Samarie allez donner la loi:
Je vous parle en Romain, ſongez à vivre en Roi.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL.

MAZAEL.

Vous avez entendu ce ſuperbe langage,
Seigneur; ſouffrirez-vous qu'un Préteur vous outrage,
Et que dans votre Cour il oſe impunément....

HERODE *à ſa ſuite.*

Sortez, et qu'en ces lieux on nous laiſſe un moment.
(*à Mazaël.*)
Tu vois ce qu'il m'en coûte, et ſans doute on peut croire
Que le joug des Romains offenſe aſſez ma gloire;
Mais je règne à ce prix. Leur orgueil faſtueux
Se plaît à voir les rois s'abaiſſer devant eux.
Leurs dédaigneuſes mains jamais ne nous couronnent
Que pour mieux avilir les ſceptres qu'ils nous donnent;
Pour avoir des ſujets qu'ils nomment ſouverains;
Et ſur des fronts ſacrés ſignaler leurs dédains.
Il m'a fallu dans Rome, avec ignominie,
Oublier cet éclat tant vanté dans l'Aſie:



Tel qu'un vil courtisan, dans la foule jeté,
J'allais des Affranchis caresser la fierté;
J'attendais leurs momens, je briguais leurs suffrages;
Tandis qu'accoutumés à de pareils hommages,
Au milieu de vingt rois à leur cour assidus,
A peine ils remarquaient un monarque de plus.
Je vis César enfin: je sus que son courage
Méprisait tous ces rois qui briguaient l'esclavage.
Je changeai ma conduite: une noble fierté,
De mon rang avec lui soutint la dignité.
Je fus grand sans audace, et soumis sans bassesse;
César m'en estima; j'en acquis sa tendresse;
Et bientôt, dans sa cour appelé par son choix,
Je marchai distingué dans la foule des rois.
Ainsi, selon les temps, il faut qu'avec souplesse
Mon courage docile ou s'élève ou s'abaisse.
Je sais dissimuler, me venger et souffrir:
Tantôt parler en maître, et tantôt obéir.
Ainsi j'ai subjugué Solime et l'Idumée,
Ainsi j'ai fléchi Rome à ma perte animée;
Et toujours enchaînant la fortune à mon char,
J'étais ami d'Antoine, et le suis de César.
Heureux, après avoir avec tant d'artifice,
Des destins ennemis corrigé l'injustice;
Quand je reviens en maître, à l'hébreu consterné
Montrer encor le front que Rome a couronné;
Heureux, si de mon cœur la faiblesse immortelle
Ne mêlait à ma gloire une honte éternelle!
Si mon fatal penchant n'aveuglait pas mes yeux;
Si Mariamne enfin n'était point en ces lieux!

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, se peut-il que votre ame abusée
De ce feu malheureux soit encore embrasée?

HERODE.

Que me demandes-tu! ma main, ma faible main
A signé son arrêt, et l'a changé soudain.
Je cherche à la punir; je m'empresse à l'absoudre;
Je lance en même temps et je retiens la foudre;
Je mêle malgré moi son nom dans mes discours;
Et tu peux demander si je l'aime toujours!

MAZAEL.

Seigneur, a-t-elle au moins cherché votre présence?

HERODE.

Non... j'ai cherché la sienne...

MAZAEL.

Eh quoi! son arrogance!....
A-t-elle en son palais dédaigné de vous voir?

HERODE.

Mazaël, je l'ai vue; et c'est mon désespoir.
Honteux, plein de regret de ma rigueur cruelle,
Interdit et tremblant j'ai paru devant elle.
Ses regards, il est vrai, n'étaient point enflammés
Du courroux dont souvent je les ai vus armés.
. . . .
. . . .
Ces cris désespérés, ces mouvemens d'horreur
Dont il fallut long-temps essuyer la fureur,
Quand par un coup d'Etat, peut-être trop sévère,
J'eus fait assassiner et son père et son frère.
De ses propres périls son cœur moins agité
M'a surpris aujourd'hui par sa tranquillité.
Ses beaux yeux, dont l'éclat n'eut jamais tant de charmes,
S'efforçaient devant moi de me cacher leurs larmes.
J'admirais en secret sa modeste douleur:
Qu'en cet état, ô Ciel, elle a touché mon cœur!
Combien je détestais ma fureur homicide!
Je ne le cèle point: plein d'un zèle timide,
Sans rougir, à ses pieds je me suis prosterné:
J'adorais cet objet que j'avais condamné.
Hélas! mon désespoir la fatiguait encore;
Elle se détournait d'un époux qu'elle abhorre;
Ses regards inquiets n'osaient tomber sur moi;
Et tout, jusqu'à mes pleurs, augmentait son effroi.

MAZAEL.

Sans doute elle vous hait; sa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne sera désarmée:
Vos respects dangereux nourrissent sa fierté.

HERODE.

Elle me hait! Ah Dieux! je l'ai trop mérité;

Je n'en murmure point: ma jaloufe furie
A de malheurs fans nombre empoifonné fa vie.
J'ai dans le fein d'un père enfoncé le couteau,
Je fuis fon ennemi, fon tyran, fon bourreau.
Je lui pardonne, hélas! dans le fort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux fi coupable.

MAZAEL.

Etouffez les remords dont vous êtes preffé;
Le fang de fes parens fut juftement verfé.
Les rois font affranchis de ces règles auftères
Que le devoir infpire aux ames ordinaires.

HERODE.

Mariamne me hait! Cependant autrefois,
Quand ce fatal hymen te rangea fous mes lois,
O Reine! s'il fe peut, que ton cœur s'en fouvienne,
Ta tendreffe en ce temps fut égale à la mienne.
Au milieu des périls, fon généreux amour
Aux murs de Maffada me conferva le jour.
Mazaël, fe peut-il que d'une ardeur fi fainte
La flamme fans retour foit pour jamais éteinte!
Le cœur de Mariamne eft il fermé pour moi!

MAZAEL.

Seigneur, m'eft-il permis de parler à mon roi?

HERODE.

Ne me déguife rien, parle; que faut-il faire?
Comment puis-je adoucir fa trop jufte colère?
Par quel charme, à quel prix puis-je enfin l'appaifer?

MAZAEL.

Pour la fléchir, Seigneur, il la faut méprifer:
Des fuperbes beautés tel eft le caractère.
Sa rigueur fe nourrit de l'orgueil de vous plaire;
Sa main qui vous enchaîne et que vous careffez
Appefantit le joug fous qui vous gémiffez.
Ofez humilier fon imprudente audace,
Forcez cette ame altière à vous demander grâce;
Par un jufte dédain fongez à l'accabler,
Et que devant fon maître elle apprenne à trembler.
Quoi donc! ignorez-vous tout ce que l'on publie?
Hérode, dit-on, fi vanté dans l'Afie,

Si grand dans ses exploits, si grand dans ses desseins,
Qui sut dompter l'Arabe et fléchir les Romains,
Aux pieds de son épouse, esclave sur son trône,
Reçoit d'elle en tremblant les ordres qu'il nous donne?

HERODE.

Malheureux, à mon cœur cesse de retracer
Ce que de tout mon sang je voudrais effacer:
Ne me parle jamais de ces temps déplorables.
Mes rigueurs n'ont été que trop impitoyables,
Je n'ai que trop bien mis mes soins à l'opprimer;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.
Ses chagrins, sa prison, la perte de son père,
Les maux que je lui fais, me la rendent plus chère.
Enfin, c'est trop vous craindre et trop vous déchirer,
Mariamne, en un mot je veux tout réparer.
Va la trouver: dis-lui que mon ame asservie
Met à ses pieds mon sceptre, et ma gloire, et ma vie;
Des maux qu'elle a soufferts elle accuse ma sœur;
Je sais qu'elle a pour elle une invincible horreur;
C'en est assez: ma sœur aujourd'hui renvoyée,
A ses chers intérêts sera sacrifiée.
Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu....

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, vous voulez....

HERODE.

Oui je l'ai résolu.
Va la trouver, te dis-je: et sur-tout à sa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue;
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur:
Va, cours, vole et reviens.... Juste Ciel! c'est ma sœur!

VARIANTES

Contenant les changemens occasionnés par la substitution du rôle de Sohême *à celui de* Varus.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

. . . .
. . . .

SALOME.

VOUS ne vous trompiez point; Hérode va paraître:
L'indocile Sion va trembler sous son maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à son char;
Le favori d'Antoine est l'ami de César.
Sa politique habile, égale à son courage,
De sa chûte imprévue a réparé l'outrage.
Le Sénat le couronne.

MAZAEL.

. . . .
. . . .

Mais c'en est fait, Madame, il rentre en ses Etats.
Il l'aimait, il verra ses dangereux appas.
Ces yeux toujours puissans, toujours sûrs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire;
Et tous ses ennemis, bientôt humiliés,
A ses moindres regards seront sacrifiés.

Otons-

Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire ;
Songeons à la gagner, n'ayant pu la détruire ;
Et par de vains respects, par des soins assidus. . .

SALOME.

Il est d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel est donc ce dessein ? Que prétendez-vous dire ?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup si dangereux osez-vous vous charger,
Sans que le roi. . .

SALOME.

Le roi consent à me venger.
Zarès est arrivé, Zarès est dans Solime ;
Ministre de ma haine, il attend sa victime ;
Le lieu, le temps, le bras, tout est choisi par lui :
Il vint hier de Rome, et nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi ! vous avez enfin gagné cette victoire ?
Quoi ! malgré son amour, Hérode a pu vous croire ?
Il vous la sacrifie ! Il prend de vous des lois !

SALOME.

Je puis encor sur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a fallu choisir le temps de son absence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait exposé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyrannisé,
Mazaël, tu m'as vue, avec inquiétude,
Traîner de mon destin la triste incertitude.
Quand par mille détours assurant mes succès,
De son cœur soupçonneux j'avais trouvé l'accès ;
Quand je croyais son ame à moi seule rendue ;
Il voyait Mariamne, et j'étais confondue :
Un coup d'œil renversait ma brigue et mes desseins :
La reine a vu cent fois mon sort entre ses mains ;
Et si sa politique avait avec adresse
D'un époux amoureux ménagé la tendresse ;

Cet ordre, cet arrêt prononcé par ſon roi,
Ce coup que je lui porte aurait tombé ſur moi.
Mais ſon farouche orgueil a ſervi ma vengeance:
J'ai ſu mettre à profit ſa fatale imprudence,
Elle a voulu ſe perdre, et je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparés ſa main.
Tu te ſouviens aſſez de ce temps plein d'alarmes,
Lorſqu'un bruit ſi funeſte à l'eſpoir de nos armes,
Apprit à l'Orient étonné de ſon ſort,
Qu'Auguſte était vainqueur, et qu'Antoine était mort.
Tu ſais, comme à ce bruit nos peuples ſe troublèrent;
De l'Orient vaincu les monarques tremblèrent:
Mon frère enveloppé dans ce commun malheur,
Crut perdre ſa couronne avec ſon protecteur.
Il fallut, ſans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grâce.
Rappelle en ton eſprit ce jour infortuné;
Songe à quel déſeſpoir Hérode abandonné,
Vit ſon épouſe altière, abhorrant ſes approches,
Déteſtant ſes adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encore, en ce moment cruel,
Et le ſang de ſon frère, et le ſang paternel.
Hérode auprès de moi vint déplorer ſa peine;
Je ſaiſis cet inſtant précieux à ma haine;
Dans ſon cœur déchiré je repris mon pouvoir;
J'enflammai ſon courroux, j'aigris ſon déſeſpoir;
J'empoiſonnai le trait dont il ſentait l'atteinte.
Tu le vis, plein de trouble, et d'horreur, et de crainte,
Jurer d'exterminer les reſtes dangereux
D'un ſang toujours trop cher aux perfides Hébreux:
Et dès ce même inſtant, ſa facile colère
Déshérita les fils et condamna la mère.
Mais ſa fureur encor flattait peu mes ſouhaits;
L'amour qui la cauſait en repouſſait les traits:
De ce fatal objet telle était la puiſſance,
Un regard de l'ingrate arrêtait ſa vengeance.
Je preſſai ſon départ; il partit, et depuis,
Mes lettres chaque jour ont nourri ſes ennuis.
Ne voyant plus la reine, il vit mieux ſon outrage:
Il eut honte en ſecret de ſon peu de courage:

De moment en moment ſes yeux ſe ſont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.
Zarès, étudiant le moment favorable,
A peint à ſon eſprit cette reine implacable,
Son crédit, ſes amis, ces juifs ſéditieux,
Du ſang Aſmonéen partiſans factieux.
J'ai fait plus; j'ai moi-même armé ſa jalouſie:
Il a craint pour ſa gloire, il a craint pour ſa vie.
Tu ſais que dès long-temps, en butte aux trahiſons,
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons:
Il croit ce qu'il redoute, et dans ſa défiance,
Il confond quelquefois le crime et l'innocence.
Enfin j'ai ſu fixer ſon courroux incertain,
Il a ſigné l'arrêt et j'ai conduit ſa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire:
Mais avez-vous prévu, ſi ce Préteur auſtère
Qui ſous les lois d'Auguſte a remis cet Etat,
Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat?
Varus, vous le ſavez, eſt ici votre maître.
En vain le peuple hébreu, prompt à vous reconnaître,
Tremble encor ſous le poids de ce trône ébranlé:
Votre pouvoir n'eſt rien, ſi Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frère ait repris l'autorité ſuprême;
Il ne peut, ſans bleſſer l'orgueil du nom romain,
Dans ſes Etats encore agir en ſouverain.
Varus ſouffrira-t-il, que l'on oſe à ſa vue
Immoler une reine en ſa garde reçue?
Je connais les Romains; leur eſprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez ſur Hérode attirer la tempête,
Dans leurs ſuperbes mains la foudre eſt toujours prête;
Ces vainqueurs ſoupçonneux ſont jaloux de leurs droits,
Et ſur-tout leur orgueil aime à punir les rois.

SALOME.

Non, non, l'heureux Hérode à Céſar a ſu plaire;
Varus en eſt inſtruit, Varus le conſidère.
Croyez moi, ce Romain voudra le ménager;
Mais, quoi qu'il faſſe enfin, ſongeons à nous venger.

Je touche à ma grandeur, et je crains ma disgrace;
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.
Qui sait même, qui sait, si, passé ce moment,
Je pourrai satisfaire à mon ressentiment?
Qui nous a répondu, qu'Hérode en sa colère,
D'un esprit si constant jusqu'au bout persévère?
Je connais sa tendresse, il la faut prévenir
Et ne lui point laisser le temps du repentir.
Qu'après, Rome menace et que Varus foudroie;
Leur courroux passager troublera peu ma joie:
Mes plus grands ennemis ne sont pas les Romains:
Mariamne en ces lieux est tout ce que je crains.
Il faut que je périsse, ou que je la prévienne;
Et si je n'ai sa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous: il le faut éviter.
Zarès à mes regards devait se présenter;
Je vais l'attendre: allez, et qu'aux moindres alarmes
Mes soldats en secret puissent prendre les armes.

SCENE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, Suite de Varus.

VARUS.

Salome et Mazaël semblent fuir devant moi;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juste effroi:
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez. Mandez à votre maître
Que ses cruels desseins sont déjà découverts;
Que son ministre infame est ici dans les fers;
Et que Varus, peut-être, au milieu des supplices,
Eût dû faire expirer ce monstre,.. et ses complices.
Mais je respecte Hérode assez pour me flatter,
Qu'il connaîtra le piége où l'on veut l'arrêter;
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abusent,
Et vengera sur eux la vertu qu'ils accusent.
Vous, si vous m'en croyez, pour lui, pour son honneur,
Calmez de ses chagrins la honteuse fureur:
Ne l'empoisonnez plus de vos lâches maximes.

Songez que les Romains font les vengeurs des crimes ;
Que Varus vous connaît ; qu'il commande en ces lieux ;
Et que fur vos complots il ouvrira les yeux.
Allez : que Mariamne en reine foit fervie,
Et refpectez fes lois fi vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur....

VARUS.

Vous entendez mes ordres abfolus ;
Obéiffez, vous dis-je, et ne repliquez plus.

SCENE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

Ainsi donc, fans tes foins, fans ton avis fidelle,
Mariamne expirait fous cette main cruelle ?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop fufpect :
Le foin myftérieux d'éviter votre afpect,
Son trouble, fon effroi, fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un fi grand fervice !
C'eft par toi qu'elle vit : c'eft par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce folide bonheur,
Ce bien fi précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu fecourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces foins généreux :
Votre bras fut toujours l'appui des malheureux,
Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la terre.
Puiffiez-vous feulement écouter en ce jour etc.

. . . .
. . . .

ALBIN.

Ainsi l'amour trompeur dont vous sentez la flame,
Se déguise en vertu pour mieux vaincre votre ame;
Et ce feu malheureux...

VARUS.

Je ne m'en défends pas:
L'infortuné Varus adore ses appas:
Je l'aime, il est trop vrai; mon ame toute nue
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vue:
Juge si son péril a dû troubler mon cœur;
Moi, qui borne à jamais mes vœux à son bonheur;
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreuse,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuse!

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur est changé!
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé!
Je ne reconnais plus ce Romain, si sévère,
Qui, parmi tant d'objets empressés à lui plaire,
N'a jamais abaissé ses superbes regards
Sur ces beautés que Rome enferme en ses remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point; tu sais que mon courage
A la seule vertu réserva son hommage.
Dans nos murs corrompus, ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés;
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours passagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil accrû du déshonneur,
Se montrer triomphant sur leur front sans pudeur;
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains séduits prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entière, et régner tour à tour.
J'abhorrais, il est vrai, leur indigne conquête;
A leur joug odieux je dérobais ma tête:
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triste Syrie établi Gouverneur,
J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguste abandonné la terre;
Et qu'Hérode à ses pieds, au milieu de cent rois,

De son sort incertain vint attendre des lois.
Lieu funeste à mon cœur! malheureuse contrée!
C'est là que Mariamne à mes yeux s'est montrée.
L'univers était plein du bruit de ses malheurs;
Son parricide époux fesait couler ses pleurs.
Ce roi si redoutable au reste de l'Asie,
Fameux par ses exploits et par sa jalousie,
Prudent, mais soupçonneux; vaillant, mais inhumain;
Au sang de son beau-père avait trempé sa main.
Sur ce trône sanglant, il laissait en partage
A la fille des rois la honte et l'esclavage.
Du sort qui la poursuit tu connais la rigueur;
Sa vertu, cher Albin, surpasse son malheur.
Loin de la cour des rois, la vérité proscrite,
L'aimable vérité sur ses lèvres habite;
Son unique artifice est le soin généreux
D'assurer des secours aux jours des malheureux;
Son devoir est sa loi, sa tranquille innocence
Pardonne à son tyran, méprise sa vengeance;
Et près d'Auguste encore implore mon appui
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
  Tant de vertus enfin, de malheurs et de charmes,
Contre ma liberté sont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour
Que le caprice enfante et détruise en un jour;
Non d'une passion que mon ame troublée
Reçoive avidement, par les sens aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu, sans l'avoir amolli,
Par un amour honteux ne s'est point avili;
Et plein du noble feu que sa vertu m'inspire,
Je prétends la venger, et non pas la séduire.

ALBIN.

Mais si le roi, Seigneur, a fléchi les Romains,
S'il rentre en ses États?...

VARUS.

Et c'est ce que je crains.
Hélas! près du Sénat je l'ai servi moi-même!
Sans doute il a déjà reçu son diadême;
Et cet indigne arrêt que sa bouche a dicté
Est le premier essai de son autorité.
Ah! son retour ici lui peut être funeste.

Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reste.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'univers doit vous plaindre, et je dois vous servir.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

Enfin vous le voyez, ma haine est confondue:
Mariamne triomphe, et Salome est perdue.
Zarès fut sur les eaux trop long-temps arrêté;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode, en partant pour son nouvel Empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire;
Et les mers, et l'amour, et Varus, et le roi,
Le ciel, les élémens, sont armés contre moi.
Fatale ambition, que j'ai trop écoutée,
Dans quel abyme affreux m'as-tu précipitée!
Je vous l'avais bien dit, que dans le fond du cœur
Le roi se repentait de sa juste rigueur.
De son fatal penchant l'ascendant ordinaire
A révoqué l'arrêt dicté dans sa colère.
J'en ai déjà reçu les funestes avis;
Et Zarès à son roi renvoyé par mépris,
Ne me laisse en ces lieux qu'une douleur stérile,
Et le danger qui suit un éclat inutile.
. . . .

MAZAEL.

Contre elle encor, Madame, il vous reste des armes.
J'ai toujours redouté le pouvoir de ses charmes,
J'ai toujours craint du roi les sentimens secrets;
Mais, si je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode, autrefois peu durable,
Est enfin devenue une haine implacable:

II

Il déteste la reine, il a juré sa mort;
Et s'il suspend le coup qui terminait son sort,
C'est qu'il veut ménager sa nouvelle puissance;
Et lui-même en ces lieux assurer sa vengeance.
Mais soit qu'enfin son cœur, en ce funeste jour,
Soit aigri par la haine ou fléchi par l'amour;
C'est assez qu'une fois il ait proscrit sa tête:
Mariamne aisément grossira la tempête;
La foudre gronde encor: un arrêt si cruel
Va mettre entr'eux, Madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à soi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer sa haine!
Irriter son époux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De sa perte, en un mot, reposez-vous sur elle.

SALOME.

Non, cette incertitude est pour moi trop cruelle;
Non, c'est par d'autres coups que je veux la frapper;
Dans un piége plus sûr il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus observé la colère,
Ce transport violent de son cœur agité
N'est point un simple effet de générosité:
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La reine a des appas, Varus a pu lui plaire.
Ce n'est pas que mon cœur, injuste en son dépit,
Dispute à sa beauté cet éclat qui la suit;
Que j'envie à ses yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flatteur encens qu'on prodigue à ses charmes;
Elle peut payer cher ce bonheur dangereux:
Et soit que de Varus elle écoute les vœux,
Soit que sa vanité de ce pompeux hommage
Tire indiscrètement un frivole avantage,
Il suffit; c'est par là que je peux maintenir
Ce pouvoir qui m'échappe, et qu'il faut retenir.
Faites veiller sur-tout les regards mercenaires
De tous ces délateurs aujourd'hui nécessaires,
Qui vendent les secrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voie?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

. . . .
Son amour méprisé, son trop de défiance,
Avaient contre vos jours allumé sa vengeance;
Mais ce feu violent s'est bientôt consumé:
L'amour arma son bras, l'amour l'a désarmé.
. . . .
. . . .

MAZAEL.

Quel orgueil!

SALOME.

Il aura sa juste récompense:
Viens, c'est à l'artifice à punir l'imprudence.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NABAL.

ELISE.

Ah! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous persécuter?
La vengeance d'Hérode un moment suspendue,
Sur votre tête encore est peut-être étendue:
. . . .
Varus, aux nations qui bornent cet Etat
Ira porter bientôt les ordres du sénat.
Hélas! grâce à ses soins, grâce à vos bontés même,
Rome à votre tyran donne un pouvoir suprême;
Il revient plus terrible et plus fier que jamais.

Vous le verrez armé de vos propres bienfaits;
Vous dépendrez ici de ce superbe maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être;
Et que cet amour même aigri par vos refus....

MARIAMNE.

Chère Elise, en ces lieux faites venir Varus;
Je conçois vos raisons, j'en demeure frappée;
Mais d'un autre intérêt mon ame est occupée;
Par de plus grands objets mes vœux sont attirés:
Que Varus vienne ici. Vous, Nabal, demeurez.

SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

. . . .
Elle veut que mes fils portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
Les vaisseaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent sur les eaux les chemins d'Italie.
J'attends tout de Varus, d'Auguste et des Romains.
. . . .
. . . .

SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ELISE.

MARIAMNE.

. . . .
. . . .
Loin de ces lieux sanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de son trône;
Ses généreuses mains pourront sécher nos pleurs,

Seigneur, fouffrirez-vous? ...

VARUS.

Idamas, arrêtez.
Le roi peut s'épargner ces frivoles hommages.
. . . .
La reine en ce moment eft-elle en fureté?
Et le fang innocent fera-t-il refpecté?

IDAMAS.

. . . .
Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artifan de la fraude et de la calomnie,
De Salome avec foin fervira la furie.
Mazaël en fecret leur prête fon fecours,
Le foupçonneux Hérode écoute leurs difcours;
. . . .

VARUS.

Je fais qu'en ce palais je dois le recevoir;
Le Sénat me l'ordonne, et tel eft mon devoir.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

. . . .

MAZAEL.

Seigneur, à vos deffeins Zarès toujours fidèle,
Renvoyé près de vous, et plein d'un même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HERODE.

Quoi! tous deux fans relâche ils veulent m'accabler!
Que jamais devant moi ce monftre ne paraiffe.
Je l'ai trop écouté. Sortez tous, qu'on me laiffe.
Ciel! qui pourra calmer un trouble fi cruel?...
Demeurez, Idamas, demeurez, Mazaël.

SCENE V.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS.

HERODE.

Eh bien! voilà ce roi si fier et si terrible!
Ce roi dont on craignait le courage inflexible,
Qui sut vaincre et régner, qui sut briser ses fers,
Et dont la politique étonna l'univers.
. . . .
(à Mazaël.)
Sortez. Termine, ô ciel! les chagrins de ma vie.

SCENE VI.

HERODE, SALOME.

SALOME.

Eh bien, vous avez vu votre chère ennemie.
Avez-vous essuyé des outrages nouveaux?

HERODE.

Madame, il n'est plus temps d'appesantir mes maux
. . . .

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

JAMAIS, je l'avouerai, plus heureuſe apparence
N'a d'un menſonge adroit ſoutenu la prudence.
Ma bouche auprès d'Hérode, avec dextérité,
Confondait l'artifice avec la vérité.
. . . .
. . . .

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

NON, ne vous vengez point; mais ſauvez votre vie,
Prévenez de Varus l'indiſcrète furie:
Ce ſuperbe préteur, ardent à tout tenter,
Se fait une vertu de vous perſécuter.

HERODE.

Ah! ma Sœur, à quel point ma flamme était trahie!
Venez contre une ingrate animer ma furie.
. . . .
Et toi, Varus, et toi, faudra-t-il que ma main
Reſpecte ici ton crime, et le ſang d'un Romain?
. . . .
Mais... Croyez-vous qu'Auguſte approuve ma rigueur?

SALOME.

Il la confeillerait; n'en doutez point, Seigneur.
Augufte a des autels où le Romain l'adore,
Mais de fes ennemis le fang y fume encore.
Augufte à tous les rois a pris foin d'enfeigner
Comme il faut qu'on les craigne, et comme il faut régner:
Imitez fon exemple, affurez votre vie.
Tout condamne la reine, et tout vous juftifie.

. . . .

Ne montrez qu'à des yeux éclairés et difcrets
Un cœur encor percé de ces indignes traits.

ACTE V.

SCENE VI.

HERODE, AMAS, Gardes.

. . . .

. . . .

IDAMAS.

Mais le fang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer fur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, Seigneur, et qu'une telle offenfe...

VARIANTES

de la Tragédie de Brutus.

Page 269, ligne dernière.

Nous joindrons ici le morceau suivant que M. *de Voltaire* a retranché dans les éditions poftérieures à 1738.

" Au refte, Mylord, s'il y a quelques endroits paffables dans cet ouvrage, il faut que j'avoue que j'en ai l'obligation à des amis qui penfent comme vous. Ils m'encourageaient à tempérer l'auftérité de *Brutus* par l'amour paternel, afin qu'on admirât et qu'on plaignît l'effort qu'il fe fait en condamnant fon fils. Ils m'exhortaient à donner à la jeune *Tullie* un caractère de tendreffe et d'innocence, parce que fi j'en avais fait une héroïne altière, qui n'eût parlé à *Titus*, que comme à un fujet qui devait fervir fon prince; alors *Titus* aurait été avili, et l'ambaffadeur eût été inutile. Ils voulaient que *Titus* fût un jeune homme furieux dans fes paffions, aimant Rome et fon père, adorant *Tullie*, fe faifant un devoir d'être fidelle au Sénat même dont il fe plaignait, et emporté loin de fon devoir par une paffion dont il avait cru être le maître. En effet, fi *Titus* avait été de l'avis de fa maîtreffe, et s'était dit à lui-même de bonnes raifons en faveur des rois; *Brutus* alors n'eût été regardé que comme un chef de rebelles; Titus n'aurait plus eu de remords; fon père n'eût plus excité la pitié.

" Gardez, me difaient ils, que les deux enfans de *Brutus* paraiffent fur la fcène; vous favez que l'intérêt eft perdu quand il fe partage. Mais fur-tout, que votre pièce foit fimple; imitez cette beauté des Grecs, croyez que la multiplicité des événemens et des intérêts compliqués, n'eft que la reffource des génies ftériles qui ne favent pas tirer d'une feule paffion de quoi faire cinq actes. Tâchez de travailler chaque fcène, comme fi c'était la feule que vous euffiez à écrire. Ce font les beautés de détail, etc. etc.

Page 285, ligne pénult.

Edition de 1738.

* Je devenais Romain, je sortais d'esclavage.

Page 286, ligne 2.

Ibidem.

* Quoi! le fils de Brutus, un soldat, un Romain
* Aime, idolâtre ici la fille de Tarquin!
* Coupable envers Tullie, envers Rome et moi-même,
* Ce Sénat que je hais, ce fier objet que j'aime,
* Le dépit, etc.

Page 286, ligne 28.

Ibid.

* Hélas! ne vois-tu pas les fatales barrières,

Page 322, ligne 21.

Ibid.

* J'attendais un destin plus digne et plus heureux.

NOTES

Sur la Tragédie de Brutus.

Page 276, ligne 12.

IMITATION de ces vers de *Cinna*:

. . . . et par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'Etats.
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure.
Telle est la loi du ciel dont la sage équité
Sème dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique.
Les Parthes, les Persans veulent des souverains;
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

Page 278, ligne 4.

Curius répondit aux Ambassadeurs des Samnites qui lui offraient des richesses:

J'aime mieux commander à ceux qui les possèdent.

Page 281, ligne 27.

Imitation de ces vers d'*Acomat* dans Bajazet:

Je sais rendre aux sultans de fidelles services;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas, quand ils l'ont prononcé.

Page 332, ligne dernière.

Ces vers ont été imités dans Warwick, par M. *de la Harpe*.

Et s'il faut encor plus pour réveiller leur foi,
Dis que le fier Warwick a pleuré devant toi.

VARIANTES

D'ERYPHILE.

Page 361, ligne 13.

Cet enfant par mes mains à la mort arraché,
Ce présent des destins, chez vous long-temps caché,
Par des exploits sans nombre aujourd'hui justifie
L'œil pénétrant des dieux qui veilla sur sa vie.

Page 363, ligne 31.

THEANDRE.

Qu'avec étonnement cependant je contemple
Les couronnes de fleurs dont vous parez le temple!
La publique alégresse ici parle à mes yeux
Du bonheur de la terre, et des faveurs des dieux.

LE GRAND-PRETRE.

La Gréce ainsi l'ordonne; et voici la journée
Que pour ce nouveau choix elle a déterminée.
Hermogide, et les rois d'Elide et de Pylos,
Qui briguaient cet hymen et désolaient Argos,
Suspendant aujourd'hui leur discorde et leur haine,
Ont remis leurs destins à la voix de la reine;
Elle doit en ces lieux disposer de sa foi,
Se choisir un époux, et nous donner un roi.

THEANDRE.

O Ciel! souffririez-vous que le traître Hermogide
Reçût ce noble prix d'un si lâche homicide?

LE GRAND-PRETRE.

La reine hésite encore et craint de déclarer
Celui que de son choix elle veut honorer.
Mais quel que soit enfin le dessein d'Eryphile,
Les temps sont accomplis; son choix est inutile.

THEANDRE.

Pour un hymen, grands Dieux, quel étrange appareil!
Ce matin, devançant le retour du soleil,
J'ai vu dans ce palais la garde redoublée;
La reine était en pléurs, interdite, troublée;

Dans ſon appartement elle n'oſait rentrer;
Une ſecrète horreur ſemblait la pénétrer.
Elle invoquait les dieux; et tremblante, éperdue,
De ſon premier époux embraſſait la ſtatue.

Page 366, ligne 9.

Vous êtes libre enfin.

ERYPHILE.

La liberté, la paix,
Dans mon cœur déchiré ne rentreront jamais.

ZELONIDE.

Aujourd'hui cependant, maîtreſſe de vous-même,
Vous pouvez diſpoſer de vous, du diadême.
Songez....

Page 368, ligne 8.

D'un autre hymen alors on m'impoſa la loi;
On demanda mon cœur: il n'était plus à moi.
Il fallut étouffer une paſſion naiſſante;
D'autant plus forte en moi qu'elle était innocente;
Que la main de mon père avait formé nos nœuds,
Que mon ſort en changeant ne change point mes feux;
Et qu'enfin le devoir, armé pour me contraindre,
Les ayant allumés, eut peine à les éteindre.
Cependant, tu le ſais, Athènes, Sparte, Argos,
Envoyèrent à Thèbe un peuple de héros.
Mon époux y courut; le jaloux Hermogide
S'éloigna ſur ſes pas des champs de l'Argolide;
Je reçus ſes adieux: ô funeſtes momens,
Cauſe de mes malheurs, ſource de mes tourmens!
Je crus pouvoir lui dire, en mon déſordre extrême,
Que je ſerais à lui ſi j'étais à moi-même.
J'en dis trop, Zélonide: et faible que je ſuis,
Mes yeux mouillés de pleurs expliquaient mes ennuis.
De mes ſoupirs honteux je ne fus pas maîtreſſe;
Même en le condamnant je flattais ſa tendreſſe.
J'avouais ma défaite....

Page 369, ligne 26.

Plus terrible qu'eux tous, plus grand, plus dangereux,
Sûr de ſes droits au trône, et fier de ſes aïeux,

Mêlant à ses forfaits la force et le courage,
Et briguant à l'envi ce sanglant héritage,
Le barbare Hermogide....

Page 370, ligne 8.

Je chérissais mon fils: la crainte et la tendresse
De mes sens désolés partageaient la faiblesse.
Mon fils me consolait de la mort d'un époux:
Mais il fallait le perdre ou mourir par ses coups.
Trop de crainte peut-être.....

Page 378, ligne 13.

On ne s'étonne point que l'heureux Hermogide
L'emporte sur les rois de Pylos et d'Elide;
Il est du sang des dieux et de nos premiers rois.
Puisse-t-il mériter l'honneur de votre choix!
Ce choix sans doute....

Page 380, ligne 18.

Préférer à des rois un simple citoyen!
Déshonorer le trône!

ÉRYPHILE.

Il en est le soutien;
Et le sang dont il est, fût-il plus vil encore,
Je ne vois point de rang qu'Alcméon déshonore.
En de si pures mains....

Page 381, ligne 30.

Devons-nous redouter un fantôme odieux?
Vivant, je l'ai vaincu: mort, est-il dangereux? (*)
D'un œil indifférent, voyons ces vains prodiges.
Que peuvent contre nous les morts et leurs prestiges?

Page 386, ligne 15.

Tel est l'esprit du peuple endormi dans l'erreur;
Un prodige apparent, un pontife en fureur,
Un oracle, une tombe, une voix fanatique,

* Dans Alzire, *Gusman* en parlant de *Zamore*:

Vivant, je l'ai vaincu: mort, doit-il être à craindre?

Sont plus forts que mon bras et que ma politique.
Il fallut obéir aux superstitions,
Qui sont, bien plus que nous, les rois des nations;
Et loin de les braver, moi-même avec adresse,
De ce peuple aveuglé caresser la faiblesse.

Page 387, ligne 18.

Crois-tu que d'Alcméon l'orgueil présomptueux
Jusqu'à ce rang auguste osât porter ses vœux?
Penses-tu qu'il aspire à l'hymen de la reine?

EUPHORBE.

Il n'aura point sans doute une audace si vaine.
Mais, Seigneur, cependant, savez-vous qu'aujourd'hui
Eryphile en secret a vu Théandre ici?
Qu'elle les a quittés les yeux baignés de larmes?

HERMOGIDE.

Tout m'est suspect de lui: tout me remplit d'alarmes;
Ce seul moment encore il faut la ménager;
Dans un moment je règne, et je vais me venger.
Tout va sentir ici mon pouvoir et ma haine:
Je saurais.... mais on entre, et j'aperçois la reine.

Page 388, ligne 20.

Par l'esclave Corèbe en secret élevé
Fut porté, fut nourri dans l'enceinte sacrée,
Dont le ciel à mon sexe a défendu l'entrée;
Dans ces terribles lieux, qu'ont souvent habité
Ces dieux vengeurs, ces dieux dont je tiens la clarté.
C'est là qu'avec Corèbe, enfermé dès l'enfance,
Mon fils de son destin n'eut jamais connaissance.
Mon amour maternel. . . .

Page 389, ligne 24.

Et le Prince et Corèbe ont ici leur tombeau.
J'étouffai malgré moi ce monstre en son berceau;
J'enfonçai dans ses flancs cette royale épée,
Par son père autrefois sur moi-même usurpée;
Et soit décret des dieux, soit pitié, soit horreur,
Je ne pus de son sein tirer le fer vengeur.

S2

Sa dépouille ſanglante en mes mains demeurée,
De cette mort ſi juſte eſt la preuve aſſurée.
La reine qui m'entend, et que je vois frémir,
Me doit au moins le jour qu'un fils dut lui ravir.
J'atteſte mes aïeux....

Page 391, ligne 15.

Et près de vous enfin, que ſont-ils à mes yeux?
Vous avez des vertus, ils n'ont que des aïeux.
J'ai beſoin d'un vengeur, et non pas d'un vain titre.
Régnez: de mon deſtin ſoyez l'heureux arbitre.
Peuples....

Page 396, ligne 8.

D'une timide main ces victimes frappées,
Au fer qui les pourſuit dans le temple échappées;
Ce ſilence des dieux, garant de leur courroux;
Tout me fait craindre ici, tout m'afflige pour vous.
Du ciel, etc.

Page 401, ligne 18.

Je cachais aux humains le malheur de ma race;
Mais je ne me repens, au point où je me voi,
Que de m'être abaiſſé juſqu'à rougir de moi;
Voilà ma ſeule tache et ma ſeule faibleſſe.
J'ai craint tant de rivaux dont la maligne adreſſe
A d'un regard jaloux ſans ceſſe examiné
Non pas ce que je ſuis, mais de qui je ſuis né;
Et qui de mes exploits rabaiſſant tout le luſtre,
Penſaient ternir mon nom quand je le rends illuſtre.
J'ai vu que ce vil ſang dans mes veines tranſmis....

Page 402, ligne 21.

Mais du rang que je perds et du cœur que j'adore,
Songez que mon rival eſt plus indigne encore;
Plus haï de nos dieux, et qu'avec plus d'horreur
Amphiaraüs en lui verrait ſon ſucceſſeur.
Madame....

Page 402, ligne 24.

Un efclave!... fon âge.... et fes auguftes traits....
Hélas! appaifez-vous, Dieux vengeurs des forfaits!
O criminelle époufe, et plus coupable mère!
Alcméon, dans quel temps a péri votre père?
Quel fut fon nom? parlez.

Page 408, ligne 11.

Achevez fa défaite; achevez vos projets:
Venez, forcez ce traître....

ALCMEON.

Epargnons mes fujets.
De ce moment je règne, et de ce moment même,
Comptable aux citoyens de mon pouvoir fuprême,
Au péril de mon fang je veux les épargner:
Je veux, en les fauvant, commencer à régner.
Je leur dois encor plus: je dois le grand exemple
De révérer les dieux et d'honorer leur temple.
Je ne fouffrirai point que le fang innocent
Souille leur fanctuaire et mon règne naiffant.
Va, dis-je, Polémon....

Page 409, ligne 29.

Les Dieux veulent fon fang.

ALCMEON.

Je ne l'ai point promis.
Cruels, tonnez fur moi, fi je vous obéis!
Le malheur m'environne et le crime m'affiége:
Je deviens parricide, ou me rends facrilége. (*)
Quel choix, et quel deftin!

THEANDRE.

Dans un tel défefpoir....

(*) *Séide* dans Mahomet.

De fentimens confus une foule m'affiége,
Je crains d'être un barbare, ou d'être facrilége.

Page 410, ligne 2.

Chère Ombre, appaise-toi, prends pitié de ton fils.
Arme, et soutiens mon bras contre tes ennemis.
Dans le sang d'Hermogide appaise ta colère;
Ne me fais point frémir de t'avouer pour père.
Quoi! de tous les côtés plein d'horreur et d'effroi,
Le nom sacré de fils est horrible pour moi!

Ibid. ligne 12.

Peut-il bien se résoudre à me voir en ces lieux,
Aux portes de ce temple, à l'aspect de ces dieux,
Dans ce parvis sacré, trop plein de sa furie,
Dans la place où lui-même attenta sur ma vie?
Les dieux le livrent-ils?...

Page 411, ligne pénult.

Vois-tu ce fer sacré?

HERMOGIDE.

Que vois je? le fer même
Qu'Amphiaraüs reçut avec son diadême!

ALCMEON.

Te souvient-il du sang dont l'a souillé ta main?

HERMOGIDE.

Qu'oses-tu demander?

Page 413, ligne 26.

Nos maux sont à leur comble. Alecto, Némésis,
Du crime et du malheur messagères fatales,
Portent vers ce tombeau leurs torches infernales.
L'orgueil des scélérats ne peut les désarmer;
Les pleurs des malheureux ne peuvent les calmer:
Il faut que le sang coule, et leurs mains vengeresses
Punissent les forfaits, et même les faiblesses.

THÉANDRE.

Ciel! d'un roi vertueux daigne guider les coups!

LE GRAND-PRETRE.

Le ciel entend nos vœux, mais c'est dans son courroux.

O conſeils éternels! ô ſévères puiſſances!
Quelles mains forcez-vous à ſervir vos vengeances!

POLEMON.

C'eſt la voix de la reine! ah! quels lugubres cris!

LE GRAND-PRETRE.

Infortuné, quels dieux ont troublé tes eſprits!
Que vas-tu faire? Et toi, mère trop malheureuſe,
Garde-toi d'approcher de cette tombe affreuſe:
Les morts et les vivans y ſont tes ennemis!
Reine, crains ton époux, crains encor plus ton fils.

ERYPHILE *derrière le théâtre.*

Mon fi's, épargne-moi!

ALCMEON.

Tombe à mes pieds, perfide.

Page 414, ligne 28.

Ce monſtre enfin n'eſt plus: Argos en eſt purgé.
Les dieux ſont ſatisfaits, et mon père eſt vengé.
J'ai vu ſur cette tombe Eryphile éperdue;
D'où vient qu'en ce moment elle évite ma vue?

Page 415, ligne 27.

ALCMEON.

Hélas! parricide exécrable!
Vous, ma mère?... elle meurt.... et j'en ſerais coupable!
Moi! moi! Dieux inhumains!

ERYPHILE.

Je vois à ta douleur
Que les dieux malgré toi conduiſaient ta fureur;
Ta main, qu'ils ont guidée, a méconnu ta mère.
Ta parricide main ne m'en eſt-pas moins chère:
Ton cœur eſt innocent; je te pardonne.... Hélas!
Laiſſe-moi la douceur d'expirer dans tes bras....
Ferme ces triſtes yeux qui s'entr'ouvrent à peine.

ALCMEON *à ſes genoux.*

J'atteſte de ces dieux la vengeance et la haine:
Je jure par mon crime et par votre trépas,
Que mon ſang devant vous....

ERYPHILE.

Mon fils, n'achève pas;
Indigne que je suis du sacré nom de mère,
J'ose encor te dicter ma volonté dernière:
Il faut vivre et régner.

Page 416, ligne 20.

LE GRAND-PRETRE.

* La lumière à ses yeux est ravie.
* Secourez Alcméon: prenez soin de sa vie.
Que de ce jour affreux l'exemple menaçant
Rende son cœur plus juste et son règne plus grand.

Fin des Variantes d'Eryphile.

NOTES

Sur la Tragédie d'Eryphile.

Page 363, ligne 28.

Polifonte dans Mérope :

Je croirais que ses yeux ont pénétré l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché son crime.

Page 367, ligne 16.

Dans Brutus, *Titus* dit à *Messala* :

On confie aisément des malheurs qu'on surmonte ;
Mais qu'il est accablant de parler de sa honte !

Page 387, ligne 17.

On retrouve dans la scène troisième du second acte de Sémiramis quelques-uns des vers de ce morceau.

Page 409, ligne 20.

Imitation de ce vers de l'Enéide :

Quæsivit cælo lucem, ingemuitque repertâ.

Fin des Notes du Tome premier.

VARIANTES
DE ZAIRE.
TOME SECOND.

Page 40, ligne 33.

EDITION de 1740 :

Peut-il ſuivre une loi que mon amant abhorre ?
La coutume en ces lieux plia mes premiers ans.

Page 46, ligne 29.

Ibid.

Des Luſignan ou moi l'empire de ces lieux.

Page 68, ligne 16.

Ibid.

Qui naquit, qui ſouffrit, qui mourut en ces lieux,
Qui nous a raſſemblés, qui m'amène à vos yeux.

Page 77, ligne 21.

Edition de 1738 :

Mais il eſt trop honteux d'avoir une foibleſſe.

NOTES

SUR ZAIRE.

Page 42, ligne 10.

CES vers rappellent ceux de Bérénice :

Titus, ah ! plût au ciel que, ſans bleſſer ta gloire,
Un rival plus puiſſant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes pieds plus d'Empires que *toi !*
Que de ſceptres ſans nombre il pût payer ma flamme !
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame !
C'eſt alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrais de quel prix ton cœur eſt à mes yeux.

Page 48, ligne 14.

Molière, dans la comédie des Fâcheux, dit, en parlant des jaloux :

De ces gens dont l'amour eſt fait comme la haine.

On retrouve dans la ſcène des deux Amans du Dépit amoureux, pluſieurs ſentimens de la ſeconde ſcène du quatrième Acte entre *Oroſmane* et *Zaïre :*

Madame, il fut un temps où mon ame charmée. . .

Pluſieurs des mouvemens paſſionnés du rôle de *Vendome* ſe retrouvent auſſi dans celui de *Don Garcie*, perſonnage d'une comédie héroïque de *Molière*, preſqu'oubliée. Il n'eſt pas vraiſemblable que M. *de Voltaire* ait ſongé à imiter ces morceaux de *Molière* ; et nous n'avons fait ce rapprochement que pour faire remarquer comment les deux poëtes français qui ont le mieux connu les hommes, les deux ſeuls qui aient été philoſophes, ſe ſont rencontrés, lorſqu'ils ont eu à traiter des ſituations analogues entr'elles.

Page 55, ligne 33.

Ce vers eſt une imitation de celui de *Virgile :*

Nec ignara mali miſeris ſuccurrere diſco.

Page

Page 57, ligne 21.

On trouve dans un poëme de l'Abbé *du Jarry* :

Tandis que les sapins, les chênes élevés,
Satisfont en tombant aux vents qu'ils ont bravés.

Page 79, ligne 23.

Hermione dit en parlant de *Pyrrhus* :

. . . . Il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.

VARIANTES

D'ADELAIDE.

Page 124, ligne 5.

Dans l'édition de 1765, la scène commençait par ces vers :

Enfin c'eſt trop attendre, enfin je dois connaître,
Dans les derniers momens qui me reſtent peut être,
Si, volant aux combats, j'y dois porter un cœur
Accablé d'infortune, ou fier de ſon bonheur.

Page 138, ligne 2.

VENDOME.

Vous qui me tenez lieu de rois et de patrie,
Vous dont les jours.....

ADELAIDE.

Je ſais que je vous dois la vie.

Page 142, ligne 25.

Edition de 1765.

Le Bourguignon, l'Anglais, dans leur triſte alliance,
Ont creuſé par nos mains les tombeaux de la France;
Votre ſort eſt douteux, vos jours ſont prodigués
Pour vos vrais ennemis qui nous ont ſubjugués.
Songez qu'il a fallu trois cents ans de conſtance
Pour ſapper par degrés cette vaſte puiſſance;
Le Dauphin vous offrait une honorable paix.

VENDOME.

Non, de ſes favoris je ne l'aurai jamais;
Ami, je hais l'Anglais, mais je hais davantage
Ces lâches conſeillers dont la faveur m'outrage:
Ce fils de Charles ſix, cette odieuſe cour,
Ce miniſtre inſolent m'ont aigri ſans retour;
De leurs ſanglans affronts mon ame eſt trop frappée;
Contre Charles, en un mot, quand j'ai tiré l'épée,
Ce n'eſt pas, cher Coucy, pour la mettre à ſes pieds,
Pour baiſſer dans ſa cour nos fronts humiliés,
Pour ſervir lâchement un miniſtre arbitraire.

COUCY.

Non, c'eſt pour obtenir une paix néceſſaire.
Gardez d'être réduit au haſard dangereux....

Page 150, ligne 10.

Enflé de ſa victoire et teint de votre ſang,
Il m'oſe offrir la main qui vous perça le flanc.

Page 153, ligne 22.

Mais je mériterais la haine et le mépris
Du héros dont mon cœur en ſecret eſt épris,
Si jamais d'un coup d'œil l'indigne complaiſance
Avait à votre amour laiſſé quelqu'eſpérance.
Vous penſez que ma foi, ma liberté, mes jours,
Vous étaient aſſervis pour prix de vos ſecours.

Page 170, ligne 25.

COUCY.

Il a payé bien cher ce fatal ſacrifice.

VENDOME.

Le mien coûtera plus; mais je veux ce ſervice:
Oui je le veux, ma mort à l'inſtant le ſuivra;
Mais du moins avant moi mon rival périra.

NOTES.

Page 124, ligne 11.

IMITATION de ces vers de Cinna:

Si le ciel me réserve un destin rigoureux,
Je mourrai tout ensemble, heureux et malheureux,
Heureux pour vous servir d'avoir perdu la vie,
Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

Page 130, ligne 14.

Vers de la Henriade.

Page 132, ligne 22.

C'est la réponse du chevalier *Bayard* mourant, au connétable de *Bourbon*.

Page 153, ligne 12.

Il y a dans la Sophonisbe de *Corneille*:

Je lui cède avec joie un poison qu'il me vole.

Page 158, ligne dernière.

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.

Page 172, ligne dernière.

Ces vers rappellent ceux de Phèdre:

Hélas! ils se voyaient avec pleine licence;
Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence,
Ils suivaient sans remords, leur penchant amoureux;
Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux.

VARIANTES
D'ADELAIDE DU GUESCLIN,
D'après le manuscrit de 1734.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

. . . .
L'ame d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.

ADELAIDE.

Vous pouvez tout : parlez.

COUCY.

J'ai, dans les champs de Mars,
De Vendome en tout temps suivi les étendards ;
Pour lui seul au Dauphin j'ai déclaré la guerre.
C'est Vendome que j'aime, et non pas l'Angleterre.
L'amitié fut mon guide, et l'honneur fut ma loi :
Et jusqu'à ce moment je n'eus pas d'autre roi.
Non qu'après tout, pour lui mon ame prévenue
Prétende à ses défauts fermer ma faible vue ;
Je ne m'aveugle pas... etc.
. . . .
Ni servir, ni traiter, ni changer qu'avec lui ;
Le temps réglera tout : mais, quoi qu'il en puisse être,
Prenez moins de souci sur l'intérêt d'un maître.
Nos bras, et non vos vœux, sont faits pour le régler,
Et d'un autre intérêt je cherche à vous parler.
J'aspirai jusqu'à vous... etc.

COUCY.

. . . .
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.
Dans Cambrai votre amant, dans Lille ami fidèle,
Soldat de tous les deux et plein du même zèle,

Je fervirai fous lui, comme il faudra qu'un jour,
Quand je commanderai, l'on me ferve à mon tour.
Voilà mes fentimens. Confidérez, Madame,
Le nom de cet amant, fes fervices, fa flamme;
J'ofe lui fouhaiter un cœur tel que le mien:
Oubliez mon amour, et répondez au fien.

ADELAIDE.

. . . .
. . . .
Connaît l'amitié feule, et fait braver l'amour.
Pourrais-tu, Dieu puiffant qu'à mon fecours j'appelle,
Laiffer tant de vertu dans l'ame d'un rebelle!
Pardonnez-moi ce mot, il échappe à ma foi.
Puis-je autrement nommer les fujets de mon roi,
Quand, détruifant un trône affermi par leurs pères,
Ils ont livré la France à des mains étrangères?
C'eft en vain que j'en parle; hélas! dans ces horreurs,
Ma voix, ma faible voix ne peut rien fur vos cœurs.
Mais puis-je au moins de vous obtenir une grâce?

SCENE IV.

VENDOME.

Je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne font pas pour moi.

ADELAIDE.

Non, ne doutez jamais de ma reconnaiffance.

VENDOME.

Et vous pouvez le dire avec indifférence!
Ingrate, attendiez-vous ce temps pour m'affliger?
Eft-ce donc près de vous qu'eft mon plus grand danger?
Ah Dieux!

COUCY.

Le temps nous preffe.

VENDOME.

Oui, j'aurais dû vous fuivre.
J'ai honte de tarder, de l'aimer et de vivre.

Allez, cruel objet dont je fus trop épris,
Dans vos yeux, malgré vous, je lis tous vos mépris.
Marchons, brave Coucy; la mort la plus cruelle,
A mon cœur malheureux est moins barbare qu'elle.

SCENE V.

ADELAIDE.

Est-il bien vrai, Nemours ferait-il dans l'armée?
Vendome, et toi, cher Prince, objet de tous mes vœux,
Qui de nous trois, ô Ciel! est le plus malheureux?

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VENDOME

. . . . Teint du sang des Français.

COUCY.

Quant aux traits dont votre ame a senti la puissance
Tous les conseils sont vains, agréez mon silence.
Quant à ce sang français que nos mains font couler,
A cet Etat, au trône, il faut vous en parler.
Je prévois que bientôt, etc.

SCENE II.

VENDOME.

. . . .
A cet indigne mot je m'oublirais peut-être.
Ne corromps point ici la joie et les douceurs
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs.
Donnons, donnons, mon frère, à ces tristes provinces,
Aux enfans de nos rois, au reste de nos princes,
L'exemple auguste et saint de la réunion,

Comme ils nous l'ont donné de la division.
Dans ce jour malheureux, que l'amitié l'emporte.

SCENE V.

ADELAIDE.

. . . .
Par de justes respects je vous ai répondu.
Seigneur, si votre cœur moins prévenu, moins tendre,
Moins plein de confiance, avait daigné m'entendre,
Vous auriez honoré de plus dignes beautés
Par des soins plus heureux et bien mieux mérités.
Votre amour vous trompa: votre fatale flamme
Vous promit aisément l'empire de mon ame;
J'étais entre vos mains, et, sans me consulter,
Vous ne soupçonniez pas qu'on pût vous résister.
Mais puisqu'il faut enfin dévoiler ce mystère,
Puisque je dois répondre, et qu'il faut vous déplaire;
Réduite à m'expliquer, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.

. . . .
. . . .

ADELAIDE.

. . . .
Me la conserviez-vous pour la tyranniser?

VENDOME.

Quoi! vous osez ... mais non.... j'ai tort.... je le confesse,
De mes emportemens ne voyez point l'ivresse;
Pardonnez un reproche où j'ai pu m'abaisser.
L'amour qui vous parlait doit-il vous offenser?
Excuse mes fureurs, toi seule en es la cause.
Ce que j'ai fait pour toi sans doute est peu de chose:
Non, tu ne me dois rien; dans tes fers arrêté,
J'attends tout de toi seule, et n'ai rien mérité.
Te servir, t'adorer est ma grandeur suprême,
C'est moi qui te dois tout puisque c'est moi qui t'aime.
Tyran que j'idolâtre, à qui je suis soumis,
Ennemi plus cruel que tous mes ennemis,
Au nom de tes attraits, de tes yeux dont la flamme

Sait calmer, fait troubler, pouffe et retient mon ame,
Ne réduis point Vendome au dernier défefpoir;
Crains d'étendre trop loin l'excès de ton pouvoir.
Tu tiens entre tes mains le deftin de ma vie,
Mes fentimens, ma gloire et mon ignominie;
Toutes les paffions font en moi des fureurs,
Et tu vois ma vengeance à travers mes douleurs.
Dans mes foumiffions, crains-moi, crains ma colère;
J'ai chéri la vertu, mais c'était pour te plaire:
Laiffe-la dans mon cœur; c'eft affez qu'à jamais
Ta beauté dangereufe en ait chaffé la paix.

ADELAIDE.

Je plains votre tendreffe, et je plains davantage
Les excès où s'emporte un fi noble courage.
Votre amour eft barbare, il eft rempli d'horreurs;
Il reffemble à la haine, il s'exhale en fureurs:
Seigneur, il nous rendrait malheureux l'un et l'autre.
Abandonnez un cœur fi peu fait pour le vôtre,
Qui gémit de vous plaire et de vous affliger.

VENDOME.

Eh bien, c'en eft donc fait?

ADELAIDE.

Oui, je ne peux changer.
Calmez cette colère où votre ame eft ouverte;
Refpectez-vous affez pour dédaigner ma perte.
Pour vous, pour votre honneur encor plus que pour moi,
Renvoyez-moi plutôt à la cour de mon roi;
Loin de fes ennemis fouffrez qu'il me revoie.

VENDOME.

Me puniffe le ciel fi je vous y renvoie!
Apprenez que ce roi, l'objet de mon courroux,
Je le hais d'autant plus qu'il eft fervi par vous.
Un rival infolent à fa cour vous rappelle!
Quel qu'il foit, frémiffez, tremblez pour lui, cruelle, etc.

SCENE VI.

VENDOME *seul.*

ADELAÏDE! ingrate! ah! tant de fermeté,
Sa funeste douceur, sa tranquille fierté,
L'orgueil de ses vertus redoublent mon injure.
Quel amant, quel héros contre moi la rassure?
Par qui mon tendre amour est-il donc traversé?
Ce n'est point le Dauphin, d'autres yeux l'ont blessé.
Ce n'est point Richemont, la Trimouille, la Hire;
On sait de quels appas ils ont suivi l'empire:
C'est encor moins mon frère, et d'ailleurs, à ses yeux
Le sort n'offrit jamais ses charmes odieux.
Que l'on cherche Coucy; je ne sais, mais peut-être,
Sous les traits d'un héros, mon ami n'est qu'un traître.
Mon cœur de noirs soupçons se sent empoisonner.
Quoi! toujours vers son prince elle veut retourner?
Quoi! dans le même instant, Coucy, plus infidelle,
Vient me parler de paix. et s'entend avec elle?
L'aime-t-il? pourrait-il à ce point m'insulter?
Puisqu'il l'a vue, il l'aime; il n'en faut point douter.
Les conseils de Coucy, les vœux d'Adélaïde,
Leurs secrets entretiens, tout m'annonce.... ah, perfide!

SCENE VII.

COUCY.

AIMEZ-MOI, Prince, au lieu de me louer;
Et sur vos intérêts souffrez que je m'explique.
Vous m'avez soupçonné de trop de politique,
Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
Les débris dispersés de l'Empire des lys.

. . . .

COUCY.

Mais qu'importent pour vous ses vœux et ses desseins?
Est-ce donc à l'amour à régler nos destins?

Ce bras victorieux met-il dans la balance
Le plaisir et la gloire, une femme et la France?
Verrai-je un si grand cœur à ce point s'avilir?
Le salut de l'Etat dépend-il d'un soupir?
Aimez, mais en héros qui possède son ame,
Qui gouverne à la fois sa maîtresse et sa flamme.

. . . .

Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDOME.

Ah! je n'en puis donner jamais que de faiblesse.
Mon cœur désespéré cherche et craint la sagesse;
Je la vois, je la fuis, j'aime en vain ses attraits,
Et j'embrasse en pleurant les erreurs que je hais.
Ma chaîne est trop pesante, elle est affreuse et chère;
Si tu brisas la tienne, elle fut bien légère;
D'un feu peu violent ton cœur fut enflammé;
Non, tu n'as point vaincu, tu n'avais pas aimé.
De la pure amitié l'amour eût été maître,
Par moi, par mon supplice, apprends à le connaître;
Vois à quel désespoir il peut nous entraîner;
Sers-moi, plains-moi du moins, mais sans me condamner.
Malgré tous tes conseils, il faut qu'Adélaïde
Gouverne mes destins, ou m'égare, ou me guide.

ACTE III.

SCENE II.

ADELAIDE.

. . . .

. . . .

Juste Ciel! quel regard et quel accueil glacé!

NEMOURS.

Vous prenez trop de soin de mon destin funeste.
Que vous importe, ô Dieux! ce déplorable reste
De ces jours conservés par le ciel en courroux,
De ces jours détestés, qui ne sont plus à vous?

ADELAIDE.

Qui ne ſont plus pour moi ! Nemours, pouvez-vous croire....

NEMOURS.

J'ai trop vécu pour vous, trop vécu pour ma gloire.
Mes yeux qui ſe fermaient ſe rouvrent-ils au jour
Pour voir trahir mon roi, la France et mon amour ?
Grand Dieu ! qui m'as rendu ma chère Adélaïde,
Me la rends-tu ſans foi, me la rends-tu perfide ?
Inſtruite en l'art affreux des infidélités,
Après tant de ſermens....

ADELAIDE.

Non, Nemours, arrêtez.
Je vous pardonne, hélas ! cette fureur extrême,
Tout, juſqu'à vos ſoupçons ; jugez ſi je vous aime.

NEMOURS.

. . . .
Et je ſuis ſon vainqueur, étant aimé de vous.
Mais qui peut enhardir ſa ſuperbe eſpérance ?
Qui de ſes vœux ardens nourrit la confiance ?
Comment à cet hymen ſe peut-il préparer ?
Qu'avez-vous répondu ? Qu'oſe-t-il eſpérer ?

ADELAIDE.

Prince, j'ai renfermé dans le fond de mon ame
Le ſecret de ma vie, et celui de ma flamme.
Tremblante, j'ai parlé de la conſtante foi
Que le ſang de Gueſclin doit garder à ſon roi.
Mais, hélas ! cette foi, plus tendre et plus ſacrée,
Que je dois à vos feux, que je vous ai jurée,
Qui de tous mes devoirs eſt le plus précieux,
Voilà ce que je crains qui n'éclate à ſes yeux.

SCENE III.

VENDOME.

. . . .
Et par un prompt aveu, qui m'eût guéri ſans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.
Vous avez attendu que ce cœur déſolé

Eût tout quitté pour vous, vous eût tout immolé.
Vous vouliez à loisir consommer mon outrage;
Jouir de mon opprobre et de mon esclavage;
Appesantir mes fers, quand vous les dédaignez;
Et déchirer en paix un cœur où vous régnez.
Mes maux vous ont instruit du pouvoir de vos charmes;
Votre orgueil s'est nourri du tribut de mes larmes.
Je n'en suis point surpris: et ces séductions
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
Tous ces piéges secrets, tendus à nos faiblesses,
L'art de nous captiver, d'engager sans promesses,
Sont les armes d'un sexe aussi trompeur que vain.

ADELAIDE.

. . . .
Je vous en fais l'aveu; je m'y vois condamnée.
Mais je mériterais la haine et le mépris
Du héros dont mon cœur en secret est épris,
Si jamais d'un coup d'œil l'indigne complaisance
Avait à votre amour laissé quelqu'espérance.
Vous le savez, Seigneur; et malgré ce courroux,
Votre estime est encor ce que j'attends de vous.
Trop tôt pour tous les trois, vous apprendrez peut-être
Quel héros de mon cœur en effet est le maître,
De quel feux vertueux nos cœurs sont embrasés,
Et vous m'en punirez alors, si vous l'osez.

SCENE IV.

VENDOME, NEMOURS.

VENDOME.

Elle me fuit, l'ingrate! elle emporte ma vie:
O honte qui m'accable! ô ma bonté trahie!
Rappelez-la, mon frère, appaisez son courroux;
Je prétends lui parler, soyez juge entre nous.
Mes discours imprudens l'ont sans doute offensée;
Fléchissez-la pour moi.

NEMOURS.

Quelle eſt votre penſée?
Parlez, que voulez-vous?

VENDOME.

Qui, moi! ce que je veux!
Je veux.... je dois briſer ce joug impérieux.
Je prétends qu'elle parte, et qu'une fuite prompte
Emporte mon amour, et m'arrache à ma honte.
Qu'elle étale à la cour ſes charmes dangereux,
Qu'elle me laiſſe.

NEMOURS.

Eh bien, votre cœur généreux
Ecoute ſon devoir, et cède à la juſtice:
Je lui vais annoncer ce juſte ſacrifice.
Sans doute que ſon cœur, ſenſible à vos bontés,
Se ſouviendra toujours.....

VENDOME.

Non. Nemours, arrêtez,
Je n'y puis conſentir; Nemours, qu'elle demeure.
Je ſens qu'en la perdant il faudrait que je meure.
Eh quoi! vous rougiſſez des contrariétés
Dont le flux orageux trouble mes volontés!
Vous en étonnez-vous? Je perds tout ce que j'aime.
Je me hais, je me crains, je me combats moi-même.
Mon frère, ſi l'amour a jamais eu vos ſoins,
Si vous avez aimé, vous m'excuſez du moins.

NEMOURS.

Mon frère, de l'amour j'ai trop ſenti les charmes:
J'éprouvai, comme vous, ſes cruelles alarmes:
J'ai combattu long-temps, j'ai cédé ſous ſes coups;
Et je me crois peut-être à plaindre autant que vous.

VENDOME.

Vous, mon frère?

NEMOURS.

Après tout, puiſqu'il eſt impoſſible
Que jamais à vos feux ſon cœur ſoit acceſſible,

Ecoutez votre gloire et vos premiers desseins.
Raffermissez un trône ébranlé par vos mains;
Empêchez que l'Anglais n'opprime et ne partage
De nos rois, nos aïeux, le sanglant héritage.
Et que, par les Bourbons tout l'État soutenu.....

VENDOME.

Adélaïde, hélas! aurait tout obtenu.
Je cédais à l'ingrate une entière victoire.
Mon frère, vous m'aimez, du moins j'aime à le croire:
Vous avez, il est vrai, combattu contre moi;
Telle était, dites-vous, la volonté du roi.
Telle était sa fureur et vous l'avez servie;
Je vous l'ai pardonné, pour jamais je l'oublie.
Dans ces lieux, s'il le faut, partagez mon pouvoir;
Mais si mon infortune a pu vous émouvoir,
Si vous plaignez ma peine, apprenez-moi, mon frère,
Quel est l'heureux amant qu'à Vendome on préfère.
Ne connaîtrai-je point l'objet de mon courroux?
Porterai-je au hasard ma vengeance et mes coups?
Ne soupçonnez-vous point à qui je dois ma rage?
Vous connaissez la cour, ses mœurs et son langage;
Vous savez que sur nous, sur nos secrets amours,
Des oisifs courtisans les yeux veillent toujours.
Qui nomme-t-on? du moins qui pense-t-on qu'elle aime?

NEMOURS.

Eh, de quels nouveaux traits vous percez vous vous-même!
De quelqu'heureux objet dont son cœur soit charmé,
Ne vous suffit-il pas qu'un autre en soit aimé?

VENDOME.

Quel plaisir vous sentez, cruel, à me le dire!
Je ne suis point aimé! quoi? lâche, je soupire!
Mais, encore une fois, qui puis-je soupçonner?
Aidez ma jalousie à se déterminer.
Je ne suis point aimé! Malheur à qui peut l'être:
Malheur à l'ennemi que je pourrai connaître!
J'ai soupçonné Coucy: sa fausse probité
Peut-être se jouait de ma crédulité.
A tout ce que je dis vous détournez la vue;
L'ingrate, je le sais, vous était inconnue;

Vous n'avez vu qu'ici ſes funeſtes appas,
Et ma tendre amitié ne vous ſoupçonne pas.
Peut-être qu'elle aura, pour combler mon injure,
Choiſi mon ennemi dans une foule obſcure.
Dans ſon abaiſſement elle a mis ſon honneur;
Sa fierté s'applaudit de braver ma grandeur,
Et de ſacrifier au rang le plus vulgaire
Tout l'orgueil de mon rang, oublié pour lui plaire.

NEMOURS.

Pourquoi d'un choix indigne oſez-vous l'accuſer?

VENDOME.

Ah! pourquoi dans mon cœur oſez-vous l'excuſer?
Quoi? toujours de vos mains déchirer ma bleſſure!
Allez, je vous croirais l'auteur de mon injure,
Si.... Mais eſt-il bien vrai, n'aviez-vous vu jamais
Cet objet dangereux que j'aime et que je hais?
Eſt-il vrai?.... Pardonnez ma jalouſe furie.

NEMOURS.

Au nom de la nature et du ſang qui nous lie,
Mon frère, permettez que, dès ce même jour,
Pour vous unir au roi, je revole à la cour:
Ces ſoins détourneront le ſoin qui vous dévore.

VENDOME.

Non, périſſe plutôt cette cour que j'abhorre;
Périſſe l'univers dont mon cœur eſt jaloux.

NEMOURS.

Eh bien, où courez-vous, mon frère?

VENDOME.

Loin de vous;
Loin de tous les témoins des affronts que j'endure.
Laiſſez-moi me cacher à toute la nature;
Laiſſez-moi....

SCENE V.

NEMOURS.

Que veut-il ? quel ferait son dessein ?
Ses yeux fermés sur nous s'ouvriraient-ils enfin ?
Allons, n'attendons pas que son inquiétude
De ses premiers soupçons passe à la certitude :
Arrachons ce que j'aime à ses transports affreux,
Dussions-nous pour jamais nous en priver tous deux.
Guerre civile, amour, attentats nécessaires,
Hélas ! à quel état réduisez-vous deux frères !

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ADELAIDE, TAISE.

ADELAIDE.

Eh bien ! c'en est donc fait, ma fuite est assurée.

TAISE.

Votre heureuse retraite est déjà préparée.

ADELAIDE.

Déjà quitter Nemours !

TAISE.

Vous partez cette nuit.

ADELAIDE.

Ma gloire me l'ordonne, et l'amour me conduit.
Je fuis d'un furieux l'empressement farouche ;
Moi-même je me fuis, je tremble que ma bouche,
Mon silence, mes yeux ne vinssent à trahir
Un secret que mon cœur ne peut plus contenir.
Alors je reverrai le parti le plus juste,
J'implorerai l'appui de ce monarque auguste,
D'un roi qui, comme moi par le sort combattu,

Dans les calamités épura sa vertu.
Enfin Nemours le veut, ce mot seul doit suffire:
Ma faible volonté fléchit sous son empire.
Il le veut; ah! Taïse.... ah! trop fatal amour!
Combien de changemens, que de maux en un jour!
Mon amant expirait, et quand la destinée
Conserve cette vie à la mienne enchaînée,
Quand mon cœur loin de moi vole pour le chercher,
Quand je le vois, lui parle, il faut m'en arracher.

SCENE II.

NEMOURS, ADELAIDE, DANGESTE.

NEMOURS.

OUI, je viens vous presser de combler ma misère,
D'accabler votre amant d'un malheur nécessaire,
De me priver de vous; au nom de nos liens,
Au nom de tant d'amour, de vos pleurs et des miens,
Partez, Adélaïde.

ADELAIDE.

Il faut que je vous quitte?

NEMOURS.

Il le faut.

ADELAIDE.

Ah! Nemours....

NEMOURS.

De cette heureuse fuite,
Dans l'ombre de la nuit, cet ami prendra soin;
Ceux qu'il a su gagner vous conduiront plus loin.
De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte;
Du roi sous les remparts il trouvera l'escorte;
Le temps presse, évitez un ennemi jaloux.

ADELAIDE.

Je vois qu'il faut partir.... mais si tôt.... et sans vous!

NEMOURS.

Priſonnier ſur ma foi, dans l'horreur qui me preſſe,
Je ſuis plus enchaîné par ma ſeule promeſſe,
Que ſi de cet Etat les tyrans inhumains
Des fers les plus peſans avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre.
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous ſuivre;
Et j'ai du moins la gloire, en des malheurs ſi grands,
De ſauver vos vertus des mains de vos tyrans.
Allez; le juſte ciel, qui pour nous ſe déclare,
Prêt à nous réunir, un moment nous ſépare.
Demain le roi s'avance et vient venger mes fers.
Aux étendards des lys ces murs ſeront ouverts;
Pour lui des citoyens la moitié s'intéreſſe;
Leurs bras ſeconderont ſa fidelle nobleſſe.
Hélas! ſi vous m'aimez, dérobez-vous aux traits
De la foudre qui gronde autour de ce palais,
Au tumulte, au carnage, au déſordre effroyable,
Dans des murs pris d'aſſaut malheur inévitable;
Mais craignez encor plus les fureurs d'un jaloux,
Dont les yeux alarmés ſemblent veiller ſur nous.
Vendome eſt violent, non moins que magnanime,
Inſtruit à la vertu, mais capable du crime:
Prévenez ſa vengeance, éloignez-vous, partez.

ADELAIDE.

Vous reſtez expoſé ſeul à ſes cruautés.

NEMOURS.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.
Que dis-je? mon appui lui devient néceſſaire;
Son captif aujourd'hui, demain ſon protecteur,
Je ſaurai de mon roi lui rendre la faveur;
Et ſi fidelle à la fois aux lois de la nature,
Fidele à vos bontés, à cette ardeur ſi pure,
A ces ſacrés liens qui m'attachent à vous,
J'attendrai mon bonheur de mon frère et de vous.

ADELAIDE.

Je vous crois, j'y conſens, j'accepte un tel augure.
Favoriſez, ô Ciel, une flamme ſi pure!
Je ne m'en défends plus: mes pas vous ſont ſoumis.
Je l'ai voulu, je pars... cependant je frémis:

Je ne sais, mais enfin, la fortune jalouse
M'a toujours envié le nom de votre épouse.

NEMOURS.

Ah! que m'avez-vous dit? vous doutez de ma foi!
Ne suis-je plus à vous? n'êtes-vous plus à moi?
Toutes nos factions, et tous les rois ensemble
Pourraient ils affaiblir le nœud qui nous rassemble?
Non: je suis votre époux. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins solennels,
Inutiles garants d'une foi si sacrée,
La rendront plus connue, et non plus assurée.
Vous, Mânes des Bourbons, Princes, Rois mes aïeux,
Du séjour des héros tournez ici les yeux!
J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme.
Confirmez mes sermens, ma tendresse et ma flamme;
Adoptez-la pour fille; et puisse son époux
Se montrer à jamais digne d'elle et de vous!

ADELAIDE.

Tous mes vœux sont comblés; mes sincères tendresses
Sont loin de soupçonner la foi de vos promesses;
Je n'ai craint que le sort qui va nous séparer.
Mais je ne le crains plus, j'ose tout espérer;
Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'alarmes.
Cher amant, cher époux....

NEMOURS.

Quoi! vous versez des larmes?
C'est trop tarder, adieu. Ciel! quel tumulte affreux!

SCENE III.

VENDOME, Gardes, ADELAIDE, NEMOURS.

VENDOME.

Je l'entends, c'est lui-même... arrête, malheureux:
Lâche qui me trahis, lâche rival, arrête.

NEMOURS.

Ton frère est sans défense; il t'offre ici sa tête.
Frappe.

ADÉLAIDE.

C'eſt votre frère... ah, Prince, pouvez-vous...

VENDOME.

Perfide! il vous ſied bien de fléchir mon courroux...
Vous-même, frémiſſez... Soldats, qu'on le ſaiſiſſe.

NEMOURS.

Va, tu peux te venger au gré de ton caprice:
Ordonne, tu peux tout, hors m'inſpirer l'effroi.
Mais apprends tous nos maux: écoute et connais-moi.
Oui, je ſuis ton rival; et depuis deux années,
Le plus ſecret amour unit nos deſtinées.
C'eſt toi, dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le ſeul bien ſur la terre où j'ai pu m'attacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie:
Les maux que j'éprouvais paſſaient ta jalouſie.
Juge de mes tranſports par tes égaremens;
J'ai voulu dérober à tes emportemens,
A l'amour effréné, dont tu l'as pourſuivie,
Celle qui te déteſte et que tu m'as ravie.
C'eſt pour te l'arracher que je t'ai combattu;
J'ai fait taire le ſang, peut-être la vertu;
Malheureux, aveuglé, jaloux comme toi-même,
J'ai tout fait, tout tenté pour t'ôter ce que j'aime.
Je ne te dirai point que, ſans ce même amour,
J'aurais pour te ſervir voulu perdre le jour;
Que ſi tu ſuccombais à tes deſtins contraires,
Tu trouverais en moi le plus tendre des frères;
Que Nemours qui t'aimait, aurait quitté pour toi,
Tout dans le monde entier, tout, hors elle et mon roi.
Je ne veux point en lâche appaiſer ta vengeance,
Je ſuis ton ennemi, je ſuis en ta puiſſance,
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié,
Sois cruel comme moi, punis-moi ſans pitié.
Auſſi-bien, tu ne peux t'aſſurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouſer qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi;
Je te fais de nos vœux le témoin, malgré toi.
Frappe, et qu'après ce coup, ta cruauté jalouſe
Traîne aux pieds des autels ta ſœur et mon épouſe.
Frappe, dis-je: oſes-tu? . . . .

VENDOME.

. Traître !... c'en est assez ;
Qu'on l'ôte de mes yeux ; Soldats, obéissez.

ADELAIDE.

Non, demeurez, cruels ; Ah ! Prince, est-il possible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible ?
(*à Vendôme*)
Nemours...... frère inhumain, pouvez-vous oublier....

NEMOURS. *à Adélaïde.*

Vous êtes mon épouse et daignez le prier !
(*à Vendôme.*)
Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même ;
Je suis vengé de toi : l'on te hait, et l'on m'aime.

ADELAIDE.

Ah ! cher Prince !...ah ! Seigneur, voyez à vos genoux...

VENDOME.

(*aux gardes.*) (*à Adélaïde.*)
Qu'on m'en réponde : allez Madame, levez-vous ;
Je suis assez instruit du soin qui vous engage,
Je n'en demande point un nouveau témoignage.
Vos pleurs auprès de moi sont d'un puissant secours ;
Allez, rentrez, Madame.

ADELAIDE.

O Ciel, sauvez Nemours !

SCENE IV.

VENDOME.

Sur qui faut-il d'abord que ma vengeance éclate ?
Que je te vais punir . Adélaïde ... ingrate,
Qui joint la haine au crime, et la fourbe aux rigueurs.
Eh quoi ? je te déteste, et verse encor des pleurs !
Quoi, même en m'irritant tu m'attendris encore,
Tu déchires mon ame, et ma fureur t'adore !
Fière indigne du jour, tu m'as seul outragé ;
Et mon bras dans ton sang n'est point encor plongé !

. . . .

. . . .
. . . .

Ainsi donc ma bonté, ma flamme était trahie.
Par qui? par des ingrats dont j'ai sauvé la vie?
Par un frère! ah, perfide! ah, déplaisir mortel!
Qui des deux dans mon cœur est le plus criminel?

. . . .
. . . .

Qu'il meure; vengeons-nous: c'est lui, c'est le perfide,
Dont les mains m'ont frayé la route au parricide.
Et toi, le prix du crime, et que j'aimais en vain,
Je cours te retrouver, mais sa tête à la main.

SCENE V.

VENDOME, COUCY.

COUCY.

Que votre vertu, Prince, ici se renouvelle:
Recevez de ma bouche une triste nouvelle,
Apprenez...

VENDOME.

Je sais tout: je sais qu'on me trahit,
Nemours, l'ingrat, le traître!

COUCY.

Eh quoi? qui vous a dit?

VENDOME.

Avec quel artifice, avec quelle bassesse
Ils ont trompé tous deux ma crédule tendresse!
Cruelle Adélaïde!

COUCY.

Ah! qu'entends-je à mon tour?
Je vous parle de guerre, et vous parlez d'amour?
Votre sort se décide, et vous brûlez encore?
Le roi sous ces remparts arrive avec l'aurore;

La force et l'artifice ont uni leurs efforts;
Le trouble est au-dedans, le péril au-dehors.
Je vois des citoyens la constance ébranlée,
Leur ame vers le roi semble être rappelée;
Soit qu'enfin le malheur et le nom de ce roi
Dans leurs cœurs fatigués retrouve un peu de foi,
Soit que plutôt Nemours, en faveur de son maître,
Ait préparé ce feu qui commence à paraître.

VENDOME.

Nemours! de tous côtés le perfide me nuit.
Par-tout il m'a trompé, par-tout il me poursuit.
Mon frère!

COUCY.

Il n'a rien fait que votre heureuse audace
N'eût tenté dans la guerre, et n'eût fait à sa place.
Mais, quoi qu'il ait osé, quels que soient ses desseins,
Songez à vous, Seigneur, et faites vos destins.
Vous pouvez conjurer ou braver la tempête;
Quoi que vous ordonniez, ma main est toute prête.
Commandez: voulez-vous, par un secret traité,
Appaiser avec gloire un monarque irrité?
Je me rends dans son camp, je lui parle, et j'espère
Signer en votre nom cette paix salutaire.
Voulez-vous sur ces murs attendre son courroux?
Je revole à la brèche, et j'y meurs près de vous.
Prononcez, mais sur-tout, songez que le temps presse.

VENDOME.

Oui, je me fie à vous, et j'ai votre promesse
Que vous immolerez à mon amour trahi
Le rival insolent pour qui j'étais haï.
Allez venger ma flamme, allez servir ma haine.
Le lâche est découvert, on l'arrête, on l'entraîne;
Je le mets dans vos mains et vous m'en répondez.
Conduisez-le à la tour où vous seul commandez;
Là, sans perdre de temps, qu'on frappe ma victime,
Dans son indigne sang lavez son double crime.
On l'aime, il est coupable, il faut qu'il meure; et moi,
Je vais chercher la mort, ou la donner au roi.

COUCY.

COUCY.

L'arrêt est-il porté?.... Ferme en votre colère,
Voulez-vous en effet la mort de votre frère?

VENDOME.

Si je la veux, grand Dieu! il la fut mériter;
Si ma vengeance est juste! en pouvez-vous douter?

COUCY.

Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice!

VENDOME.

Oui, j'attendais de vous une prompte justice,
Mais je n'en veux plus rien, puisque vous hésitez;
Vos froideurs sont un crime à mes vœux irrités.
J'attendais plus de zèle et veux moins de prudence,
Et qui doit me venger, me trahit s'il balance.
Je suis bien malheureux, bien digne de pitié!
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié!
Ah! trop heureux Dauphin, que je te porte envie!
Ton amitié du moins n'a pas été trahie;
Et Tanguy du Châtel, quand tu fus offensé,
T'a servi sans scrupule, et n'a pas balancé.
Allez, Vendome encor, dans le sort qui le presse,
Trouvera des amis qui tiendront leur promesse.
D'autres me vengeront et n'allégueront pas
Une fausse vertu, l'excuse des ingrats.

COUCY.

Non, Prince, je me rends, et soit crime ou justice,
Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahisse.
Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
Dans de pareils momens, vous éprouviez la foi;
Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
Si Coucy vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

VENDOME.

Ah! je vous reconnais: vengez-moi, vengez-vous.
Perdez un ennemi qui nous trahissait tous.
Qu'à l'instant de sa mort, à mon impatience
Le canon des remparts annonce ma vengeance.
Courez: j'irai moi-même annoncer son trépas
A l'odieux objet dont j'aimai les appas.
Volez: que vois je? arrête. Hélas! c'est elle encore.

SCENE VI.

VENDOME, COUCY, ADELAIDE.

ADELAIDE.

Ecoutez-moi, Coucy, c'eſt vous ſeul que j'implore.

VENDOME *à Coucy.*

Non; ſuis, ne l'entends pas, ou tu vas me trahir;
Fuis... mais attends mon ordre avant de me ſervir.

ADELAIDE *à Coucy.*

Quel eſt cet ordre affreux? cruel! qu'allez-vous faire?

COUCY.

Croyez-moi, c'eſt à vous de fléchir ſa colère;
Vous pouvez tout.

SCENE VII.

VENDOME, ADELAIDE.

ADELAIDE.

Cruel! pardonnez à l'effroi
Qui me ramène à vous, qui parle malgré moi.
Je n'en ſuis pas maîtreſſe, éplorée et confuſe,
Ce n'eſt pas que d'un crime, hélas! je vous accuſe:
Non, vous ne ferez point, Seigneur, aſſez cruel
Pour tremper votre main dans le ſang fraternel.
Je le crains cependant: vous voyez mes alarmes;
Ayez pitié d'un frère, et regardez mes larmes.
Vous baiſſez devant moi ce viſage interdit!
Ah Ciel! ſur votre front ſon trépas eſt écrit!
Auriez-vous réſolu ce meurtre abominable?

VENDOME.

Oui, tout eſt préparé pour la mort du coupable.

ADELAIDE.

Quoi, sa mort!

VENDOME.

Vous pouvez disposer de ses jours:
Sauvez-le, sauvez-moi. . .

ADELAIDE.

Je sauverais Nemours!
Ah! parlez, j'obéis: parlez, que faut-il faire?

VENDOME.

Je ne puis vous haïr, et, malgré ma colère,
Je sens que vous régnez dans ce cœur ulcéré,
Par vous toujours vaincu, toujours désespéré.
Je brûle encor pour vous, cruelle que vous êtes.
Ecoutez; mes fureurs vont être satisfaites;
Et votre ordre à l'instant suspend le coup mortel.
Voilà ma main: venez, sa grâce est à l'autel.

ADELAIDE.

Moi, Seigneur!

VENDOME.

Il mourra.

ADELAIDE.

Moi, que je le trahisse!
Arrêtez. . .

VENDOME.

Répondez.

ADELAIDE.

Je ne puis.

VENDOME.

Qu'il périsse.

ADELAIDE.

Arrêtez. . . je consens. . .

VENDOME.

Un mot fait nos destins;
Achevez.

ADELAIDE.

Je consens... de périr par vos mains.
Rien ne vous lie à moi, je vous suis étrangère;
Baignez-vous dans mon sang, mais sauvez votre frère;
Ce frère en son enfance avec vous élevé,
Qu'au péril de vos jours vous eussiez conservé,
Que vous aimiez, hélas! qui sans doute vous aime.
Que dis-je? en ce moment n'en croyez que vous-même:
Rentrez dans votre cœur, examinez les traits
Que la main du devoir y grava pour jamais.
Regardez-y Nemours... voyez s'il est possible
Qu'on garde à ce héros un courroux inflexible,
Si l'on peut le haïr...

VENDOME.

Ah! c'est trop me braver:
Et c'est trop me forcer moi-même à m'en priver.
Votre amour le condamne, et ce dernier outrage
A redoublé son crime, et ma honte et ma rage.
Je vais...

ADELAIDE.

Au nom du Dieu que nous adorons tous,
Seigneur, écoutez-moi...

SCENE VIII.

VENDOME, ADELAIDE, un Officier.

L'OFFICIER.

Seigneur, songez à vous:
De lâches citoyens une foule ennemie,
Par vos périls nouveaux contre vous enhardie,
Lève enfin dans ces murs un front séditieux.
La trahison éclate, elle marche en ces lieux;
Ils s'assemblent en foule, ils veulent reconnaître
Et Nemours pour leur chef, et Charles pour leur maître.
Au pied de la tour même ils demandent Nemours.

VENDOME.

Il leur sera rendu, c'en est fait, et j'y cours.
Il vous faut donc, cruelle, immoler vos victimes,
Et je vais commencer votre ouvrage et mes crimes.

SCENE IX.

ADELAIDE, TAISE.

ADELAIDE.

Ah, barbare! ah, tyran! que faire, où recourir?
Quel secours implorer! Nemours, tu vas périr!
On me retient: on craint la douleur qui m'enflamme.
(*aux soldats.*)
Cruels, si la pitié peut entrer dans votre ame,
Allez chercher Coucy, courez sans différer;
Allez, que je lui parle avant que d'expirer.

TAISE.

Hélas! et de Coucy que pouvez-vous attendre?

ADELAIDE.

Puisqu'il a vu Nemours, il le saura défendre.
Je sais quel est Coucy, son cœur est vertueux,
Le crime s'épouvante et fuit devant ses yeux;
Il ne permettra pas cette horrible injustice.

TAISE.

Eh! qui sait si lui-même il n'en est point complice!
Vous voyez qu'à Vendome il veut tout immoler;
Sa froide politique a craint de vous parler.
Il soupira pour vous, et sa flamme outragée
Par les crimes d'un autre aime à se voir vengée.

ADELAIDE.

Quoi! de tous les côtés on me perce le cœur!
Quoi! chez tous les humains l'amour devient fureur?
Cher Nemours, cher amant, ma bouche trop fidelle
Vient donc de prononcer ta sentence mortelle!
(*aux gardes.*)
Eh bien, souffrez du moins que ma timide voix

S'adresse à votre maître une seconde fois,
Que je lui parle.

TAISE.

Eh quoi? votre main se prépare
A s'unir aux autels à sa main d'un barbare?
Pourriez-vous?....

ADELAIDE.

Je peux tout dans cet affreux moment,
Et je saurai sauver ma gloire et mon amant.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VENDOME, Suite.

VENDOME.

Eh bien, leur troupe indigne est-elle terrassée?

UN OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu; leur foule est dispersée.

VENDOME.

Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

Vers la tour, à grands pas, vous voyez qu'il s'avance.

VENDOME.

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance.
Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux;
Que sur nos murs sanglans on porte nos drapeaux.
Hâtez-vous, déployez l'appareil de la guerre;
Qu'on allume ces feux renfermés sous la terre.
Que l'on vole à la brèche, et s'il nous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*il reste seul.*)

Le sang, l'indigne sang qu'a demandé ma rage,

Sera du moins pour moi le fignal du carnage.
Vainement à Coucy je m'étais confié:
Ai-je pu m'en remettre à fa faible amitié,
A fon efprit tranquille, à fa vertu fauvage,
Qui ne fait ni fentir ni venger mon outrage?
Un bras vulgaire et sûr va punir mon rival.

. . . .
. . . .
. . . .

Et cette même main va chercher dans fon flanc
La moitié de moi-même, et le fang de mon fang.
Autour de moi, grand Dieu! que j'ai creufé d'abymes!
Que l'amour m'a changé, qu'il me coûte de crimes!
Remords toujours puiffans, toujours en vain bannis,
Je voulais me venger, c'eft moi que je punis.
Funefte paffion dont la fureur m'égare!
Non, je n'étais pas né pour devenir barbare.
Je fens combien le crime eft un fardeau cruel,

. . . .
. . . .

SCENE III.

. . . .
. . . .
. . . .

VENDOME.

Oui, j'ai tué mon frère, et l'ai tué pour vous.
Sans vous je l'euffe aimé; fans ma funefte flamme,
La nature et le fang triomphaient dans mon ame.
Je n'ai pris qu'en vos yeux le malheureux poifon
Qui m'ôta l'innocence, ainfi que la raifon.
Vengez fur ce barbare, indigne de vous plaire,
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

ADELAIDE.

Nemours eft mort.... Nemours!

VENDOME.

Oui, mais c'eſt de ta main,
Que ſon ſang veut ici le ſang de l'aſſaſſin.

ADELAIDE.

Ôte-toi de ma vue....

VENDOME.

Achève ta vengeance:
Ma mort doit la finir, mon remords la commence.

ADELAIDE.

Va, porte ailleurs ton crime et ton vain déſeſpoir,
Et laiſſe-moi mourir ſans l'horreur de te voir.

VENDOME.

Cette horreur eſt trop juſte, elle m'eſt trop bien due,
Je vais te délivrer de ma funeſte vue;
Je vais, plein d'un amour qui, même en ce moment,
Eſt de tous mes forfaits le plus grand châtiment,
Je vais mêler ce ſang qu'Adélaïde abhorre,
Au ſang que j'ai verſé, mais qui m'eſt cher encore.

ADELAIDE.

Nemours n'eſt plus; arrête, exécrable aſſaſſin,
Réunis deux amans: tu me retiens en vain;
Monſtre, que cette épée....

VENDOME.

Eh bien, Adélaïde,
Prends ce fer, arme-toi.... mais contre un parricide:
Je ne méritais pas de mourir de tes coups....
Que ma main les conduiſe....

SCENE V.

VENDOME, ADELAIDE, COUCY.

. . . .
. . . .
. . . .

VENDOME.

Hélas! je te l'avoue, oui, dans ma frénéſie,
Moi-même à mon rival j'euſſe arraché la vie.

Je n'étais plus à moi ; ce délire odieux
Précipitait ma rage, et m'aveuglait les yeux.
L'amour, le fol amour, de mes ſens toujours maître,
En m'ôtant la raiſon, m'eût excuſé peut-être.
Mais toi, dont la ſageſſe et les réflexions
Ont calmé dans ton ſein toutes les paſſions,
Toi, dont j'ai craint cent fois l'eſprit ferme et rigide,
Avec tranquillité commettre un parricide !

ADELAIDE.

Barbare !

COUCY.

Ainſi l'horreur et l'exécration,
Qui ſuivent de ſi près cette indigne action,
D'un repentir utile ont pénétré votre ame ;
Et, malgré tout l'excès de votre injuſte flamme,
Au prix de votre ſang vous voudriez ſauver
Ce ſang dont vos fureurs ont voulu vous priver ?

VENDOME.

Plût au ciel être mort avant ce coup funeſte !

ADELAIDE.

Ah ! ceſſez des regrets que ma douleur déteſte :
Tournez ſur moi vos mains, achevez vos fureurs.

COUCY.

(*à Vendome.*) (*à Adélaïde.*)
Conſervez vos remords : Et vous, ſéchez vos pleurs.

VENDOME.

Coucy, que dites-vous ?

ADELAIDE.

Quel bonheur, quel myſtère ?

COUCY, *en feſant avancer Nemours.*

Venez, paraiſſez, Prince, embraſſez votre frère.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

VENDOME.

Ah ! mon appui, mon père !

COUCY.

Que j'aime à voir en vous cette douleur fincère.

VENDOME.

Nemours... mon frère... hélas! mon crime eſt devant moi:
Mes yeux n'oſent encor ſe retourner vers toi:
De quel œil revois-tu ce monſtre parricide?

NEMOURS.

Je ſuis entre tes mains avec Adélaïde.
Nos cœurs te ſont connus; et tu vas décider
De quel œil déſormais je te dois regarder.

ADELAIDE.

J'ai vu vos ſentimens ſi purs, ſi magnanimes.

VENDOME.

J'étais né vertueux, vous avez fait mes crimes.

COUCY.

Ah! ne rappelez plus cet affreux ſouvenir.

NEMOURS.

Quel eſt donc ton deſſein? parle.

VENDOME.

De me punir.

. . . .
. . . .
. . . .

VENDOME.

Ah! c'eſt trop me montrer mes malheurs et ma perte!
Eloignez-vous plutôt, et fuyez-moi tous deux;
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux.
De ce cœur malheureux ménagez la bleſſure;
Ce n'eſt qu'en frémiſſant qu'il cède à la nature.
Craignez mon repentir, profitez d'un effort
Plus douloureux pour moi, plus cruel que la mort.

SCENE VI *et dernière.*

VENDOME, NEMOURS, COUCY, Officier des Gardes.

L'OFFICIER.

Seigneur, qu'à vos guerriers votre ordre se déclare:
Le roi paraît, il marche, et l'assaut se prépare.

COUCY.

Eh bien, Seigneur?

NEMOURS.

Mon frère, à quoi te résous-tu?
N'est-ce donc qu'à demi que ton cœur s'est rendu?
Ta générosité vient de me faire grâce,
Ne veux-tu pas souffrir que ton roi te la fasse?
Veux-tu haïr la France et perdre ton pays,
Pour de fiers étrangers qui nous ont tant haïs?
Es-tu notre ennemi? ton maître est à tes portes:
Eh bien..

VENDOME.

Je suis Français, mon frère, tu l'emportes:
Va, mon cœur est vaincu, je me rends tout entier.
Je veux oublier tout, et tout sacrifier.
Trop fortunés époux, oui! mon ame attendrie, etc.

Fin des Variantes d'Adélaïde du Guesclin.

NOTES ET VARIANTES

Sur la Mort de César.

Page 269, ligne 18.

DANS Alzire, *Montèze*, dit à sa fille :

> Tu dois à ton état plier ton caractère.

Page 271, ligne 23.

Voyez les notes sur Zaïre.

Page 273, ligne 28.

C'est le mot de *César*, lorsqu'il aperçut *Brutus* à la tête des conjurés. M. *de Voltaire* l'a placé dans cette scène, et y a substitué dans le récit de la mort de *César* ce tableau touchant.

> César le regardant d'un œil tranquille et doux,
> Lui pardonnait encore en mourant par ses coups :
> O mon fils, disait-il, etc.

Page 279, ligne 26.

Brutus trouva en effet des billets dans lesquels on lui reprochait de n'être pas digne de son nom, et ces reproches achevèrent de le déterminer à la conjuration.

Page 281, ligne 10.

Nous invitons les partisans du beau-naturel de *Shakespeare* à comparer ce récit avec celui de la tragédie anglaise ; et nous prenons la liberté de leur demander si les plattes bouffonneries de *Casca* leur paraissent bien propres à augmenter l'illusion de la scène et l'effet théâtral.

Page 282, ligne 13.

Cornélie, dans la mort de Pompée, dit, en parlant de la douleur que *César* montrait du malheur de son ennemi:

> Une maligne joie en son cœur s'élevait,
> Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.

Page 284, ligne 23.

C'était ainsi que *Brutus* devait penser de *Cicéron*. Ce portrait d'ailleurs est conforme à l'histoire; il y avait loin de *Catilina* à *César*; il fallait alors un autre courage et d'autres vertus. Ce vers : *Hardi dans le sénat, faible dans le danger :* est très-vrai; non que *Cicéron* manquât de courage personnel, mais son courage d'esprit l'abandonnait, lorsqu'il n'était ni dans le sénat, ni dans la tribune aux harangues. Sa force était dans son éloquence, et il se livrait à toute sa faiblesse dans les conjonctures où l'éloquence devenait inutile.

Page 299, ligne 12.

Corneille, dans la mort de Pompée, emploie une image semblable; il dit que *Pompée* a espéré que l'Egypte

Ayant sauvé le ciel pourra sauver la terre ;
Et dans son désespoir à la fin se mêlant,
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.

Page 301, ligne 11.

Il y avait dans les premières éditions, un *vieux soldat qui t'aime :* mais *Dolabella*, gendre de *Cicéron*, n'était point un vieux soldat; c'était un jeune sénateur très-aimable, très-intrigant et très-ambitieux. Comme *Clodius*, il s'était fait adopter par un plébéien, afin de pouvoir être tribun. Lorsque *César* fut tué, *Dolabella*, avait été nommé consul avant l'âge prescrit par les lois; mais *Antoine*, qui était jaloux de sa faveur, déclara son élection nulle en qualité d'augure. Ils se réconcilièrent après la mort de *César*; et *Dolabella* se tua en Asie quelque temps après, pour ne pas tomber entre les mains de *Cassius*; il avait alors environ vingt-sept ans.

Page 302, ligne 24.

C'est un mot de *César :* une autrefois on disputait devant lui sur l'espèce de mort la moins fâcheuse : *la plus courte et la moins prévue*, répondit-il.

Page 303, ligne 22.

Il y a dans cette scène, dans celle de la conspiration,

dans le discours d'*Antoine*, quelques morceaux imités de *Shakespeare*. Voyez dans la partie littéraire de cette édition, les trois premiers actes du *Jule-César* anglais, traduits par M. *de Voltaire*.

Page 272, ligne 23.

Dans toutes les anciennes éditions on lisait:

Il n'est qu'un citoyen *fameux* par ses services;

Connu est plus simple et convient mieux à *César* parlant de lui-même.

Page 275, ligne 17.

Dans les éditions précédentes il y avait:

Ah! cesse donc d'aimer l'orgueil du diadème.

Fin des Notes et Variantes de la mort de César.

VARIANTES
D'ALZIRE.

Page 328, ligne 7.

EDITION de 1738.

En chrétiens vertueux change tous ces héros.

Page 339, ligne 17.

Ibid.

Méritez, s'il se peut, *un amour* si fidelle.

Page 373, ligne 25.

Ibid.

J'ai promis, il suffit; que t'importe à quel dieu?

NOTES.

Page 325, ligne 4.

Après ces mots on lisait dans l'édition de 1738 :

" L'auteur ingénieux et digne de beaucoup de considéra-
" tion, qui vient de travailler sur un sujet à peu près
" semblable à ma tragédie, et qui s'est exercé à peindre
" ce contraste des mœurs de l'Europe et de celles du nouveau
" monde, matière si favorable à la poésie, enrichira peut-
" être le théâtre de sa pièce nouvelle. Il verra si je serai
" le dernier à lui applaudir, et si un indigne amour propre
" ferme mes yeux aux beautés d'un ouvrage. "

Cet auteur est *M. le Franc de Pompignan*. Voyez dans la partie littéraire des ouvrages en prose, les pièces relatives aux querelles de M. *de Voltaire* et de M. *le Franc*.

Page 354, ligne 22.

Ce mouvement est une imitation heureuse de ce vers du IVe livre des Géorgiques de *Virgile*.

Invalidasque tibi tendens, heu non tua, palmas.

Page 387, ligne 14.

C'est le mot du duc *de Guise*, non à *Poltrot* qui l'assassina, mais à un protestant qui avait formé ce projet pendant le siége de Rouen. Ce mot n'était qu'un trait d'hypocrisie, dans un homme qui, sous le prétexte de défendre la religion, avait immolé à son ambition tant de victimes innocentes.

Fin des Notes du tome second.

VARIANTES

VARIANTES

DE ZULIME.

TOME TROISIEME.

Edition de 1741.

Page 15 et ſuivantes.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZULIME.

. . . .

Je l'outrage et je l'aime, il eſt aſſez vengé.
Je ne demande point le pardon de mon crime :
Puiſſe-t-il oublier juſqu'au nom de Zulime !

MOHADIR.

Noble et cher rejeton des héros et des rois,
Quel ordre impoſez-vous à ma tremblante voix !
Faudra-t-il rapporter des réponſes ſi dures ?
D'un cœur déſeſpéré déchirer les bleſſures ?
Irai-je empoiſonner ſes chagrins paternels ?

ZULIME.

Epargne, épargne-moi ces reproches cruels :
Je ne m'en fais que trop. Coupable, mais ſincère,
Ma douleur eſt égale aux douleurs de mon père.

MOHADIR.

Et vous l'abandonnez !

ZULIME.

Que dis-tu ?

MOHADIR.

Ses ſoldats,
Par vous-même ſéduits, ont donc guidé vos pas ?

Nos captifs espagnols, ce prix de son courage,
Dont jadis la victoire avait fait son partage,
Ces trésors des héros, vous les lui ravissez!
Vous l'aimez? vous, Madame! et vous le trahissez!
Pressé de tous côtés dans ces troubles funestes,
Qui de son faible Etat ont déchiré les restes,
Redoutant à la fois, et les Européans,
Et les divisions des tristes Musulmans,
Opprimé de l'Egypte et craignant la Castille,
Faut-il qu'il ait encore à combattre sa fille?

ZULIME.

Me préserve le ciel de m'armer contre lui!

MOHADIR.

De sa triste vieillesse, unique et cher appui,
Pourquoi donc fuyez-vous le père le plus tendre,
Qui pour vous de son trône était prêt à descendre;
Qui, vous laissant le choix de tant de souverains,
De son sceptre avec joie allait orner vos mains?
Hélas! si la vertu, si la gloire vous guide...
Mais il n'appartient point à ma bouche timide
D'oser d'un tel reproche affliger vos appas:
Mes conseils autrefois ne vous révoltaient pas;
Cette voix d'un vieillard, qui sauva votre enfance,
Flattait de votre cœur la docile indulgence;
Et Benassar encore espérait aujourd'hui
Que mes soins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
Ah! Princesse, ordonnez, que faut il que j'annonce?

ZULIME.

Portez-lui mes soupirs et mes pleurs pour réponse.
Mon destin que je hais me force à l'outrager;
Mes remords sont affreux, mais je ne puis changer
Pars; adieu, c'en est fait...

MOHADIR.

Hélas! je vais peut être
Porter les derniers coups au sein qui vous fit naître.

SCENE II.

ZULIME.

Ah! je fuccombe, Atide, et ce cœur défolé
Cède aux tourmens honteux dont il eft accablé.
Tu fais ce que j'ai fait et ce que je redoute;
Tu vois ce que Ramire et mon penchant me coûte.
L'amour, qui me conduit fur ces funeftes bords,
Ne m'a fait jufqu'ici fentir que des remords.
Je ne me cache point ma honte et mon parjure;
J'outrage mes aïeux, j'offenfe la nature:
Mais Ramire expirait, et vous alliez périr;
Quoi qu'il en ait coûté, j'ai dû vous fecourir.
Le fier Egyptien, dont l'orgueil téméraire
Domine infolemment dans l'État de mon père;
Sur Ramire et fur vous était prêt à venger
Nos foldats, qu'à Valence on venait d'égorger.
Des nations, dit-on, tel eft le droit horrible.
La vengeance parlait, mon père, en vain fenfible,
Laiffait ployer bientôt fa faible autorité
Sous le poids malheureux de ce droit déteflé.
Les autels et les lois demandaient votre vie:
Vous favez fi la mienne à la vôtre eft unie!
L'amitié dont mon cœur au vôtre était lié,
L'amour plus fort que tout, plus grand que l'amitié,
Votre danger, ma crainte, hélas! fi l'on m'accufe,
Voilà tous mes forfaits, mais voilà mon excufe.
Si j'ai trahi mon père et quitté fes Etats,
Ciel qui me connaiffez, ne m'en puniffez pas!

ATIDE.

. . . .
. . . .
. . . .

Mais Ramire en eft digne, il pourra déformais
Payer d'un digne prix vos auguftes bienfaits.
Son deftin chez les fiens l'appelle au rang fuprême;
Et puifque vous l'aimez, . .

ZULIME.

Atide, si je l'aime!
Tu ne l'ignorais pas: t'ai-je jamais caché
Les secrets de ce cœur que lui seul a touché?
Je corrigeai le sort qui te fit ma captive;
Tu sais si j'enhardis ton amitié craintive;
Si, fuyant de mon rang la dure austérité,
Ma tendresse entre nous remit l'égalité.
Nos cœurs se confondaient; tu vis naître en mon ame
Les traits mal démêlés de ma secrète flamme.
Ton œil vit avant moi de tant d'égaremens
La première étincelle et les embrasemens.
Que n'eussé-je point fait pour conserver Ramire!
J'abandonne pour lui, etc.

. . . .

J'ai tort, je te l'avoue: il a dû s'écarter.
Mais pourquoi si long-temps se plaire à m'éviter?
Je ne l'accuse point, mais mon cœur en murmure.

ATIDE.

Je sais trop qu'un conseil est souvent une injure;
Mais n'est-il point permis de vous représenter
Que sur ces bords affreux, qu'il est temps de quitter,
Tant d'amour, tant de crainte et de délicatesse
Conviennent mal peut-être au péril qui nous presse:
Qu'un moment peut nous perdre, et ravir tout le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris:
Qu'entre cet océan, ces rochers et l'armée,
Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée;
Et que de tant d'amour un cœur toujours troublé,
Sur ses vrais intérêts est souvent aveuglé.

SCENE III.

RAMIRE.

. . . .

Vont nous conduire aux bords si long-temps souhaités.
J'ai vu de ces rochers, dont la cime élevée

Commande à ces deux mers dont l'Europe eſt lavée,
Un vaiſſeau que les vents font voler vers ces lieux.
Les pavillons d'Eſpagne éclataient à mes yeux.
Bientôt l'heureux reflux des mers obéiſſantes
Apportera vers lui nos dépouilles flottantes.
Une barque légère eſt auprès de ces bords ;
Mes mains la chargeront de nos plus chers tréſors.

(*à Zulime.*)

Vous y ſerez, Atide.... Et vous, Princeſſe auguſte,
Vous dont la ſeule main changea le ſort injuſte,
Vous par qui nos captifs ne portent déſormais
Que les heureux liens formés par vos bienfaits...
Quoi! vos yeux, à ma voix, ſemblent mouillés de larmes!

ZULIME.

Dans de pareils momens, on n'eſt point ſans alarmes, etc.

. . . .
. . . .

RAMIRE.

Que mes jours immolés à votre ſureté...

ZULIME.

Conſervez-les, cher Prince, ils m'ont aſſez coûté!
Mais quels diſcours, grands Dieux, que je ne puis comprendre?
Pourquoi me parlez-vous de ſang prêt à répandre?
Eſt-ce ainſi que mon cœur doit être raſſuré?

ATIDE.

Eh! Madame, à quels ſoins votre amour eſt livré?
Prête à voir avec nous les rives de Valence,
Contre le ſort jaloux faut-il d'autre aſſurance?
Partons, dérobons-nous aux peuples irrités
Qui pourſuivent ſur nous l'excès de vos bontés.

SCENE V.

ATIDE.

. . . .
Ah! le mien m'eſt témoin que l'on doit vous aimer.
Peut être cet amour nous ſera bien funeſte;

Mais vivez, mais régnez, le ciel fera le reste :
Fermez les yeux, cher Prince, aux pleurs que je répands.

RAMIRE.

Je ne vois que ces pleurs, ils sont tous mes tourmens.
Tous trois pleins de remords, et punis l'un par l'autre,
J'ai causé malgré moi son malheur et le vôtre.
Je vais...

ATIDE.

Ah! demeurez. Quel est ce bruit affreux!

RAMIRE.

Il m'annonce du moins des combats moins honteux.
C'est l'ennemi sans doute, et je vole à la gloire.
Adieu.

ATIDE.

Je vous suivrai; la chute ou la victoire;
Les fers ou le trépas, je sais tout partager;
Et je vous aime trop pour craindre le danger.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IDAMORE.

. . . .
Envers les siens coupable, envers vous innocente,
Je sais combien de lois et combien de raisons
Ont banni l'alliance entre vos deux maisons.
Plus puissant que les lois, le préjugé sépare
Les peuples de l'Espagne et ce peuple barbare.
Mais d'une loi plus juste entendez mieux la voix;
Que tout préjugé cède à l'intérêt des rois:
Que vous, l'Etat, Atide...

RAMIRE.

Arrêtez, Idamore.
Faut-il pour vivre heureux que je me déshonore?
Eh! le trône et la vie ont-ils donc tant d'appas?

IDAMORE.

Vous vous trompez, Seigneur, et ne m'entendez pas.
Quel est donc cet opprobre, et quel est donc le crime
De payer dignement les bontés de Zulime?
Vos jours à la servir doivent se consacrer,
Et l'oubli des bienfaits peut seul déshonorer.

RAMIRE.

Je le sais comme toi, juge de mes supplices.
Le premier des liens est celui des services;
C'est celui d'un cœur juste; et malgré tous mes feux,
Celui de l'amour même est moins fort à mes yeux.
Mais tu sais quels saints nœuds ont enchaîné ma vie,
Quels sermens j'ai formés, quel tendre hymen me lie.
Que je rentre à jamais aux fers où je suis né,
Tombe en cendres le trône où je suis destiné,
Si je trahis jamais la malheureuse Atide.
Mais aussi que la foudre écrase le perfide,
Que je sois en horreur aux siècles à venir,
S'il faut tromper Zulime et s'il faut la trahir.

IDAMORE.

Ah! Seigneur, croyez-moi, son erreur est trop chère:
N'arrachez point un voile à tous trois nécessaire:
Il n'est de malheureux que des cœurs détrompés.
D'un jour trop odieux ses yeux seraient frappés:
Cessez...

RAMIRE.

Ah! fallait-il que ta funeste adresse
De Zulime à ce point égarât la faiblesse?
Fallait-il lui promettre et ma main et mon cœur?
Ils n'étaient point à moi, tu m'as perdu d'honneur.

IDAMORE.

C'est moi qui vous sauvai, vous, Atide et Valence.
Un trône vous appelle, et votre esprit balance?
Et d'un vain repentir vous écoutez la voix?

RAMIRE.

J'écoute mon devoir.

IDAMORE.

Il est celui des rois.

RAMIRE.

Je suis bien loin de l'être; et c'est un triste augure
D'être esclave en Afrique, et d'en fuir en parjure.

IDAMORE.

Feignez un jour du moins.

RAMIRE.

C'en est trop pour mon cœur.
Avec ses ennemis on feint sans déshonneur;
Mais tromper une femme et tendre et magnanime,
L'entraîner dans le piége, et la conduire au crime;
De ce crime si cher la punir de ma main,
M'armer de ses bienfaits pour lui percer le sein;
Prendre à la fois les noms de monarque et de traître...

IDAMORE.

Dans vos Etats rendu, Seigneur, vous serez maître:
Vous pourrez accorder l'intérêt, la grandeur,
Et la reconnaissance, et l'amour, et l'honneur.
Remettez à ce temps, plus sûr et plus tranquille,
De ces droits délicats l'examen difficile.
Lorsque vous serez roi, jugez et décidez:
Ici Zulime règne et vous en dépendez.

RAMIRE.

Elle est ma bienfaitrice; il me faudra la craindre!
M'avilir par frayeur à la honte de feindre!
Je la respecte trop; un cœur tel que le mien
Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien, etc.

SCENE II.

ZULIME.

. . . .
Mettons près des humains ma gloire en sureté;
Et du dieu qui m'entend méritons la bonté.
Eh quoi? Vous soupirez! Quel trouble vous agite?

RAMIRE.

Pleine de vos bontés mon ame est interdite.

Je

Je suis un malheureux, destiné désormais
A d'éternels chagrins plus grands que vos bienfaits.

. . . .

. . . .

. . . .

Tout nous unit, mais le ciel nous divise.
Ignorez-vous les lois où l'Espagne est soumise?

ZULIME.

Je ne crains point ces lois: leur triste dureté
Cède aux rois, à l'amour, à la nécessité.
Des plus austères lois que puis-je avoir à craindre?
Si nos droits sont sacrés, qui pourrait les enfreindre?
Quels sont donc les humains qui peuplent vos Etats?
Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats?

RAMIRE.

Je suis loin d'être ingrat, et mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute.

RAMIRE.

Mais le sang dont le ciel nous fit naître,
Mit entre nos aïeux, entre nos nations,
Tant de mépris, de haine et de divisions!
Mon peuple avec dépit verrait parmi ses reines
La fille des tyrans dont il reçut des chaînes.

ZULIME.

Votre peuple verra sans haine et sans effroi
Cette main qui brisa les chaînes de son roi.

RAMIRE.

Oui, vous adoucirez leur courage inflexible.
Quel cœur à vos vertus pourrait être insensible?
Mais malgré ces vertus, malgré tant de liens,
Malgré les vœux du peuple unis avec les miens,
Il est une barrière invincible, éternelle...

ZULIME.

Vous m'arrachez le cœur; achevez, quelle est-elle?

RAMIRE.

C'est la religion, la première des lois,

Souveraine immortelle et du peuple et des rois.
Ce puissant Mahomet, auteur de votre race,
De la moitié du monde a pu changer la face;
De l'Inde au mont Atlas il est presqu'adoré;
Mais chez nos nations son culte est abhorré.
De nos autels jaloux l'inflexible puissance
Entre Zulime et moi proscrit toute alliance.

ZULIME.

Je t'entends, cher Ramire, etc.

SCENE IV.

ZULIME.

. . . .
Il n'est plus de retour pour moi dans ma patrie.
Je n'ose vous prier de pardonner mon choix,
D'excuser un hymen condamné par nos lois,
D'accepter un héros, un souverain pour gendre,
Dont l'alliance un jour...

BENASSAR.

Je ne veux plus t'entendre, etc.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZULIME.

HELAS! m'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux
Comme il le doit, Atide, et comme je le veux?

ATIDE.

De notre prompt départ toute entière occupée,
Lorsque de nos frayeurs mon ame possédée
Soupire après l'Espagne et des climats plus doux,
Quand je me vois, peut-être, à plaindre autant que vous;
Que puis-je vous répondre, et comment puis-je lire
Dans les secrets du cœur du malheureux Ramire?
Il est à vos bontés enchaîné pour jamais.

ZULIME.

Son cœur ſemble accablé du poids de mes bienfaits.
Je lui parlais d'hymen...

ATIDE.

Mais, Madame...

ZULIME.

Et Ramire
Oſait bien me parler des lois de ſon empire.
Il était maître aſſez de ſes vœux amoureux,
Pour voir en ma préſence un obſtacle à mes feux!
Ma tendreſſe un moment s'eſt ſentie alarmée:
Chère Atide! eſt-ce ainſi que je dois être aimée?
Atide, il me trahit s'il ne m'adore pas,
S'il penſe à la grandeur autant qu'à mes appas;
Si de quelqu'intérêt ſon ame eſt occupée,
Si je n'y ſuis pas ſeule; Atide, il m'a trompée.

ATIDE.

Il ne vous trompe point: tant d'amour, tant d'appas,
Tant d'amitié ſur-tout ne feront point d'ingrats.

SCENE II.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE.

ATIDE.

Venez, Prince, il eſt temps qu'un aveu légitime
Efface devant moi les ſoupçons de Zulime.
Seigneur, immolez tout, quoi qu'il puiſſe en coûter.
Ses bienfaits ſont trop grands, il les faut mériter.
Votre devoir...

RAMIRE.

Madame, en ce moment funeſte,
Mon devoir eſt de vaincre et d'oublier le reſte.
Votre père à grands cris appelle ſes ſoldats;
Je viens pour vous ſauver; volez, ſuivez mes pas.
Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre,

Aux pleurs de Benassar étaient prêts à se rendre;
Honteux de vous prêter un sacrilége appui,
Leurs fronts, en rougissant, s'abaissaient devant lui.
Ne perdons point de temps, courez vers le rivage;
Je puis avec les miens défendre le passage.
Déjà des Matelots entendez les clameurs;
Venez, ne craignez rien de vos persécuteurs.

ZULIME.

Moi, craindre? Ah, c'est pour vous que j'ai connu la crainte!
Croyez-moi: je commande encor dans cette enceinte;
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Voyons mon père au moins pour la dernière fois.
Apprenez à mon père, à l'Afrique jalouse,
Que je fais mon devoir en partant votre épouse.

RAMIRE.

Eh! pouvez-vous, Madame, en ces momens d'horreur,
D'un amour qu'il déteste écouter la douceur?
Si le ciel qui m'entend me rend mon héritage,
Valence est à vos pieds: je ne puis davantage;
Et je ne réponds point....

ZULIME.

Ciel! Qu'est-ce que j'entends?
De quelle bouche, hélas! en quels lieux! dans quel temps!
Pour m'éclaircir un doute à tous deux si funeste,
Ramire, attendais-tu qu'immolant tout le reste,
Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi?
Sur ces rochers déserts, hélas! m'as-tu conduite
Pour traîner en Europe une esclave à ta suite?

RAMIRE.

Je vous y mène en reine; et mon peuple à genoux,
En imitant son roi, fléchira devant vous.

ZULIME.

Ton peuple! tes respects! quel prix de ma tendresse!
Va, périssent les noms de reine, de princesse!
Le nom de ton épouse est le seul qui m'est dû;
Le seul qui me rendrait l'honneur que j'ai perdu;

Le seul que je voulais : Ah, barbare que j'aime,
Peux-tu me proposer d'autre prix que toi-même ?

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Triste et soudain effet, où j'aurais dû penser,
Des malédictions qu'on vient de prononcer.
Loin de me rassurer, tu gardes le silence ?
Est-ce confusion, repentir, innocence ?
Ramire, Atide ! Eh quoi ! vous détournez les yeux !
Vous, pour qui j'ai tout fait, me trompez-vous tous deux ?
Je te rends grâce, ô Ciel, dont la main salutaire
Au-devant de mon crime a fait courir mon père.
Un père que pour eux j'avais déshonoré,
Et qui n'a pu haïr ce cœur dénaturé.
Du devoir, il est vrai, la barrière est franchie, etc.

SCENE III, et la quatrième de l'édition de 1775.

ATIDE.

. . . .

* Mon cœur vous idolâtre... et je renonce à vous...

RAMIRE.

Vous, Atide !

ATIDE.

Acceptez ce fatal sacrifice ;
Zulime en est trop digne et je me rends justice.
Vous devez à ses soins la liberté, le jour ;
Zulime a tous les droits, je n'ai que mon amour.
Cet amour est pour vous le don le plus funeste :
Autant il me fut cher autant je le déteste.
Si je vous vois partir, je bénirai mon sort :
Qu'on me rende à mes fers, qu'on me rende à la mort.
N'importe, au gré des vents fuyez sous ses auspices.
* Ma rivale aura fait de moindres sacrifices.

* Mes mains auront brisé de plus puissans liens,
* Et mes derniers bienfaits sont au-dessus des siens.

RAMIRE.

Gardez-vous de m'offrir un bienfait si barbare.
Périssent des bontés dont l'excès vous égare!
Venez, votre péril est tout ce que je vois.

ATIDE.

Non, je cours lui parler; je le veux, je le dois.

RAMIRE.

Je ne vous quitte point.

ATIDE.

Vous vous perdez, Ramire.
Arrêtez: je l'ordonne.

RAMIRE.

Ah! plutôt que j'expire!
Je vous suis, chère Atide.

SCENE IV.

RAMIRE, BENASSAR.

BENASSAR.

Arrete, malheureux!

RAMIRE.

Que vois-je! Que veux-tu?

BENASSAR.

Cruel, ce que je veux!
Après les attentats de cette fuite infame,
Quelque reste d'honneur entre-t-il dans ton ame?

RAMIRE.

C'est à toi d'en juger quand tu vois que mon bras
Pardonne à cet outrage, et ne l'en punit pas.
L'honneur est dans un cœur qui brava la misère.

BENASSAR.

* Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père;
* Ta barbarie insulte à ce cœur déchiré.
* Tu pars, et cet assaut est encor différé.
J'ai craint, tu le vois trop, qu'en vengeant ma famille,
Quelque trait malheureux ne tombât sur ma fille.
Je t'avoue encor plus: sur ce triste rempart,
Mes soldats, tu le vois, arriveraient trop tard.
* La mer t'ouvre ses flots pour enlever ta proie.
* Eh bien, prends donc pitié des pleurs où je me noie;
Connais le cœur d'un père, et conçois sa douleur,
Je m'abaisse à prier jusqu'à son ravisseur.
Tu m'enlèves mon sang, ta détestable adresse
Déshonore à la fois ma fille et ma vieillesse.
Suborneur malheureux, ma funeste bonté
Adoucissait le poids de ta captivité:
Je t'aimais, et tu sais qu'aux murs de Trémizène
De mes voisins pour toi j'avais cherché la haine.
Je t'ai traité quinze ans comme mon propre fils,
J'ai protégé ton sang contre tes ennemis.
Ah! si malgré la loi qui toujours nous sépare,
La loi des nations parle à ton cœur barbare;
Si la mourante voix d'un père au désespoir,
Si l'horreur de ton crime a de quoi t'émouvoir;
Sois sensible à mes pleurs, plutôt qu'à ma colère:
Mes trésors sont à toi, je suis ton tributaire.
Rends-moi mon sang, rends-moi ce trésor précieux,
Sans qui pour moi la vie est un poids odieux;
Et ne déchire point ces blessures mortelles,
Qu'au plus tendre des cœurs ont fait des mains cruelles.
* Tu ne me réponds rien, barbare!

RAMIRE.

Ecoute-moi.

. . . .
. . . .
* En la rendant aux mains d'un si vertueux père.....

BENASSAR.

* Toi, Ramire?

RAMIRE.

Zulime eſt un objet ſacré,
* Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.
* Et ſi dans ton courroux je te croyais capable
* D'oublier pour jamais que ta fille eſt coupable,
* Si ton cœur généreux pouvait ſe déſarmer,
* Chérir encor Zulime...

BENASSAR.

Ah, ſi je puis l'aimer!
* Que me demandes-tu? conçois-tu bien la joie
D'un malheureux vieillard, à ſa douleur en proie,
A qui l'on a ravi le plus pur de ſon ſang,
Un bien plus précieux que l'éclat de ſon rang?
L'unique et cher objet qui, dans cette contrée,
Soutenait de mes ans la faibleſſe honorée,
Et qui, pouſſant au ciel tant de cris ſuperflus,
Reprend ſa fille enfin quand il ne l'attend plus.
Moi ne la plus chérir! jeune et noble infidelle,
Crois les emportemens d'une ame paternelle:
Crois mes ſermens, Ramire, et ces pleurs que tu vois.
Parmi les Africains je tiens le rang des rois;
Je le dois à ſa mère, et ma chère Zulime
N'a point perdu ſes droits, quel qu'ait été ſon crime.
Et toi, de tous mes maux, cruel, mais cher auteur,
Va, Benaſſar en toi ne voit qu'un bienfaiteur.
Je te crois; je me livre au tranſport qui m'anime.

RAMIRE.

Goûte un plaiſir plus pur, et vois quelle eſt Zulime.
Autant que ta bonté te preſſe en ſa faveur,
Autant la voix du ſang ſollicitait ſon cœur.
Tu coûtas plus de pleurs à ſon ame ſéduite
Que n'en coûte à tes yeux ſa déplorable fuite.
Le temps fera le reſte, et tu verras un jour
Qu'il ſoutient la nature, et qu'il détruit l'amour.
Entre ſon père et moi ſon ame déchirée
Dans ſes ſacrés devoirs ſera bientôt rentrée.
Mais, dis, peux-tu toi-même à ces bords ennemis
Arracher à l'inſtant Atide et mes amis?
Ta fille les guidait, peux-tu devancer l'heure?
Nous n'avons qu'un inſtant.

BENASSAR.

J'y vole, et que je meure,
Si je n'assure ici leur départ et leurs jours.
Je vais tout disposer en ces secrets détours ;
Vers la porte du nord qui conduit au rivage
Les soldats de ma fille ont respecté mon âge ;
Et déjà quelques-uns, honteux de me trahir,
Se sentant mes sujets, et nés pour m'obéir,
A mes pieds en secret ont demandé leur grace.
Aux miens en un moment on peut ouvrir la place.
Mais j'attends encor plus de ton cœur et du mien ;
Mon plus cher intérêt s'unit avec le tien :
Et je ne puis te croire une ame assez cruelle
Pour abuser encor mon amour paternelle.

RAMIRE.

Je vais chercher Atide et la mettre en tes mains,
Et toi, si je trahis tes généreux desseins,
Egorge devant moi la malheureuse Atide.
Est-ce assez, Bénassar, et me crois-tu perfide ?
Quel prix plus précieux te donner de ma foi ?
Parle, es-tu satisfait ?

BENASSAR.

Oui, puisque je te crois :
Oui, sûr de ta parole, à toi je m'abandonne ;
Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu, reçois la mienne.

SCENE V.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Ah ! Prince, on vous attend :
Il n'est plus de dangers, l'amour seul nous défend.
Zulime est appaisée, et tant de défiance,
De transports, de courroux, de desseins de vengeance,

Tout cède à la douceur d'un repentir profond;
L'orage était soudain, le calme est aussi prompt.
J'ai juré d'épargner à sa douleur mortelle
Un objet malheureux qui s'immole pour elle:
J'ai promis votre amour, j'ai promis cette foi
Que vous m'aviez donnée, et qui n'est plus pour moi:
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage,
Et son cœur éperdu s'en disait davantage.
L'amour attendrissait ses esprits offensés;
Elle a mêlé ses pleurs aux pleurs que j'ai versés.
Partez; votre devoir loin de moi vous appelle:
Ce n'est qu'en me fuyant que je vous crois fidelle.
Allez, de ma rivale auguste et cher époux,
Dégager les sermens qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE.

Venez, il faut me suivre.

ATIDE.

Ah! courez vers Zulime:
Portez à ses genoux tout l'amour qui m'anime;
Mais ne balancez pas, achevez à ses pieds
De terminer mes jours, déjà sacrifiés.
Le temps presse.

RAMIRE.

Oui sans doute, et le ciel me délivre
Du malheur d'être ingrat, de celui de la suivre.
Tout est changé.

ATIDE.

Seigneur!

RAMIRE.

Vous ne la craindrez plus.

ATIDE.

Que dites-vous? Gardez de trahir vos vertus.

RAMIRE.

Si je trahis jamais l'honneur et la justice,
Dieu qui savez punir, qu'Atide me haïsse.
Venez; à Bénassar mes mains vous vont livrer:

En otage un moment il vous faut demeurer.
J'irai trouver Zulime, oui, j'y cours et j'espère
Assurer son repos et celui de son père,
Mon bonheur et le vôtre, et partir votre époux.

ATIDE.

Hélas! s'il était vrai! je m'abandonne à vous.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

RAMIRE.

Atide ne vient point, quel dieu trompeur me guide?
C'est ici qu'en mes mains on doit remettre Atide:
Elle ne paraît point à mes yeux égarés!
Où courir? où porter mes pas désespérés?

SCENE II.

RAMIRE, IDAMORE.

RAMIRE.

Qu'as-tu vu? Qu'a-t-on fait?

IDAMORE.

Une aveugle puissance
Détruit tous vos desseins, et confond l'innocence.
La fureur en ces lieux conduisit à la fois
Zulime, Atide et vous, pour vous perdre tous trois.
Le destin de Zulime était d'être trompée.
Des promesses d'Atide aveuglément frappée,
Et sur-tout de vos pleurs répandus à ses pieds,
De ces pleurs qu'arrachaient les maux que vous causiez;

Elle se croit aimée : elle a droit d'y prétendre.
Seigneur, jamais un cœur plus séduit et plus tendre
D'un mouvement si prompt ne parut emporté
De l'excès des terreurs à la sécurité.
Libre de ses soupçons, sans crainte de rivale,
Elle vole avec joie à la rive fatale,
Fait déployer la voile, et n'attend plus que vous,
Vous qu'elle ose appeler du nom sacré d'époux.
Son père en fait bientôt la funeste nouvelle ;
Il vous croit son complice, il veut se venger d'elle :
Il veut vous perdre, il court, et sa prompte fureur
De ses sens éperdus ranime la vigueur.
De ceux qu'il a gagnés il rassemble l'escorte ;
Il ordonne, on le suit, il fait ouvrir la porte :
Les siens entrent en foule à pas précipités,
On se mêle, on s'égare, on fuit de tous côtés,
On combat, on n'entend que des clameurs plaintives
Au dehors, au dedans, aux portes, sur les rives.
Atide suit en pleurs le triste Bénassar ;
Vingt fois sa main sur elle a levé le poignard :
Il ne l'écoute pas, il la nomme perfide ;
Il la menace....

RAMIRE.

O Ciel ! allons sauver Atide.

SCENE III.

RAMIRE, ZULIME, IDAMORE, SERAME.

ZULIME.

Quel nom prononcez-vous ? Où portez-vous vos pas ?
Je vous appelle en vain, vous ne me voyez pas.
N'ai-je pas expié mon injuste colère ?
Vous m'aviez pardonné : puis-je encor vous déplaire ?
Au nom du tendre amour qui nous unit tous deux...
Tout est prêt....

RAMIRE.

Oubliez cet amour malheureux.
C'en est fait....

SCENE IV.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

Il me fuit, et le jour m'abandonne!

SERAME.

Dans ce péril qui presse et qui vous environne,
Suivez l'heureux conseil que Ramire a donné;
Chassez de votre cœur ce trait empoisonné.
Croyez-moi, jetez-vous entre les bras d'un père;
A son cœur éperdu sa fille est toujours chère.
Cet amour malheureux, dont il aura pitié,
N'égale point l'ardeur de sa tendre amitié.
Votre faiblesse enfin, de vos remords suivie,
Lui rendrait à la fois et la gloire et la vie.

ZULIME.

Je le sais, je l'avoue, il avait mérité,
Et plus d'obéissance et moins de cruauté.
Je vois toute ma faute et mon ignominie.
Il ne sait point, hélas! combien je suis punie.
Mon châtiment, Sérame, est dans mes attentats:
Je fus dénaturée, et j'ai fait des ingrats!
Ramire ingrat! Ramire! Au moment où mon ame
Eût pensé que mes feux n'égalaient point sa flâme,
Quand ses yeux, d'un regard appaisant mes douleurs,
Ont arrosé des mains des trésors de ses pleurs;
Il méditait, le lâche, un complot si perfide!
Il préparait ma mort, il adorait Atide!
Oubliez-moi, dit-il; cœur farouche et sans foi;
Mon cœur, malgré ton ordre, est encor plein de toi.

Je ne t'oublîrai point; ma rivale adorée,
Par mes mourantes mains devant toi déchirée,
Fera voir que du moins je n'oublîrai jamais,
Infidèle Ramire, à quel point je t'aimais.

SERAME.

Mais Atide en effet est-elle sa complice?
Ne la traitez-vous pas avec trop d'injustice?
Son cœur tranquille et simple, à vous plaire occupé,
Vous fut toujours ouvert, et n'a jamais trompé.
Elle a de vos soupçons souffert en paix l'outrage,
Elle est prête à rester sur ce fatal rivage;
Loin de Ramire même elle veut demeurer.

ZULIME.

Ah! de Ramire ainsi se peut-on séparer!
Cependant il m'échappe, et ma crainte redouble.

SERAME.

Ah! que je crains, Madame, un plus funeste trouble!
Vous nourrissez ici d'impuissantes douleurs:
Sans doute on vous attaque, entendez ces clameurs,
Ce bruit confus, affreux...

ZULIME.

Je n'entends point Ramire.
Peut-être on le poursuit; peut-être qu'il expire!
Il faut mourir pour lui, puisqu'il veut mon trépas.
Allons... quoi, l'on m'arrête! Ah, barbares soldats!
Laissez-moi dans vos rangs me frayer un passage:
Respectez ma douleur, respectez mon courage,
Ou terminez des jours que je dois détester!

SCENE V.

ZULIME, MOHADIR, SERAME, Soldats.

ZULIME.

Mohadir! ... Est-ce vous qui m'osez arrêter?
Vous! ...

MOHADIR.

Recevez, Madame, un ordre salutaire
D'un père encor sensible à travers sa colère;
Il prend soin de vos jours, il épargne à vos yeux
D'un combat effrayant le spectacle odieux.

ZULIME.

On combat! mon amant s'arme contre mon père!

MOHADIR.

C'est le funeste fruit d'un amour téméraire.

ZULIME.

Laissez-moi l'expier, s'il en est encor temps;
Laissez-moi me jeter entre les combattans:
Après tous mes forfaits que je prévienne un crime!
Je vais les séparer, ou tomber leur victime.
Tu dédaignes mes pleurs, et je vois tout mon sort;
Je suis ta prisonnière, et mon amant est mort!

MOHADIR.

Il vit, et j'avoûrai que son cœur magnanime
Semblait justifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu, maître de son courroux,
Respecter votre père, en détourner ses coups.
Je l'ai vu des siens même arrêter la vengeance,
Et dédaigner le soin de sa propre défense.
Enfin pressé par nous, Ramire allait périr:
Croiriez-vous quelle main vient de le secourir!
Atide, Atide même, au milieu du carnage,
D'un pas déterminé d'un œil plein de courage,
S'élançait dans la foule, étonnait les soldats:



Sa voix et son audace ont arrêté leurs bras.
Elle seule en un mot vient de sauver Ramire:
Il la suit vers la rive: il marche, il se retire.
Sauvé par elle seule, il combat à ses yeux,
Et peut-être à nos mains ils échappent tous deux.

ZULIME.

Il vit: il doit le jour à d'autres qu'à moi-même!
Sérame, une autre main conserve ce que j'aime!
Et c'est Atide! Ah Dieux! N'importe: il voit le jour;
Et du moins ma rivale a servi mon amour.
Qu'elle est heureuse, ô Ciel! Elle marche à sa suite:
Elle va partager son trépas ou sa fuite.
(*à Mohadir.*)
Je ne le puis souffrir: va, cours les arrêter,
Aux pieds de ce vaisseau qui devait nous porter.
Mohadir, prends encor pitié de ma faiblesse;
Si jamais tu m'aimas, et si le péril presse:
Cours aux pieds de mon père, et ne perds point de temps;
Mesure tous tes soins à mes égaremens:
Réveille sa tendresse, autrefois prodiguée,
Que dans son cœur blessé mon crime a fatiguée:
Je ne veux que le voir, je ne veux que mourir.

MOHADIR.

Je doute que son cœur puisse encor s'attendrir;
Je vous obéirai.

ZULIME.

Si ma douleur te touche,
Fais retirer de moi cette troupe farouche.
Epargne à mes douleurs leur aspect odieux;
Qu'ils me gardent du moins sans offenser mes yeux.

MOHADIR.

Gardes, éloignez-vous.

SCENE VI.

SCENE VI.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

Enfin à la lumière
L'indigne trahiſon ſe montre toute entière.

SERAME.

Remerciez le ciel qui vous ouvre ſes yeux ;
Il veut vous délivrer d'un amant odieux,
Qui trouble votre vie et qui la déshonore ;
Qui vous perd, qui vous fuit, qui vous hait...

ZULIME.

Je l'adore.
Tel eſt dans les replis de mon cœur déchiré
La force du poiſon dont il eſt pénétré,
* Que ſi pour couronner ſa lâche perfidie,
* Ramire en me quittant eût demandé ma vie ;
* S'il m'eût aux pieds d'Atide immolée en fuyant,
* S'il eût inſulté même à mon dernier moment ;
* Je l'euſſe aimé toujours ; et mes mains défaillantes
* Auraient cherché ſes mains de mon ſang dégouttantes.
* Quoi ! c'eſt ainſi que j'aime, et c'eſt moi qu'on trahit !
Ma voix n'a plus d'accens, tout mon cœur ſe flétrit.
Je veux marcher en vain, mes genoux s'affaibliſſent ;
Sur moi d'un Dieu vengeur les coups s'appeſantiſſent,
Je meurs.

SERAME.

On vient à nous.

SCENE VII.

ZULIME, ATIDE, SERAME.

ZULIME.

Ciel! qu'est-ce que je voi?
Ramire est-il vivant? dissipez mon effroi.

ATIDE.

J'y viens mettre le comble, ainsi qu'à nos misères;
Toutes deux en ces lieux nous sommes prisonnières.
Ramire est dans les fers.

ZULIME.

Lui!

ATIDE.

Tout couvert de coups,
Et baigné dans son sang, qu'il prodiguait pour vous;
Pressé de tous côtés, et las de se défendre,
A ses cruels vainqueurs il a fallu se rendre:
Plus mourante que lui, j'ignore encor son sort:
Hélas! et je ne sais s'il vit ou s'il est mort.

ZULIME.

S'il est mort, je sais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

S'il est encor vivant, vous pourriez le défendre;
Il n'eut jamais que vous et le ciel pour appui.
Eh! n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui?
Quelques amis encore, échappés au carnage,
Sont avec vos soldats sur ce sanglant rivage.
Vous êtes mal gardée, on peut les réunir.

ZULIME.

Pouvez-vous bien douter que j'ose le servir?

ATIDE.

Madame, en me parlant quel front triste et sévère

Avec tant de pitié marque tant de colère?
Vous aviez condamné vos jaloufes erreurs.
Eh! qui peut contre moi vous irriter?

ZULIME.

Vos pleurs.
* Votre attendriffement, votre excès de courage,
* Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
* Vos charmes, mes malheurs, et mes tranfports jaloux;
* Tout m'irrite, cruelle, et m'arme contre vous.
* Vous avez mérité que Ramire vous aime;
* Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même,
* Et l'amour paternel et l'honneur de mes jours.
* Je vous fers, vous, perfide; il le faut, et j'y cours.
* Mais vous me répondrez..

ATIDE.

Ah, c'en eft trop, Zulime!
Connaiffez, refpectez la vertu qui m'anime.
Quoi, j'ai fauvé Ramire, et vous me condamnez!
Percez cent fois ce cœur, fi vous le foupçonnez.
Quelle indigne fureur votre tendreffe époufe!
Il s'agit de fa vie, et vous êtes jaloufe!
* Je jure ici par vous, par ce commun effroi,
* J'en attefte le jour, ce jour que je vous doi,
* Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
* Ne vous figurez pas que ma douleur timide
* S'exhale en vains fermens qu'arrache le danger;
* Sachez que fi le ciel, prompt à nous protéger,
* Permettait à mes mains de délivrer Ramire,
* S'il ofait me donner fon cœur et fon empire,
* Si du plus tendre amour il payait mon ardeur,
* Je vous facrifirais fon empire et fon cœur.
* Conférvez-le à ce prix, au prix de mon fang même.
* Que voulez-vous de plus, s'il vit et s'il vous aime?
* Je ne difpute rien, Madame, à votre amour,
* Non pas même l'honneur de lui fauver le jour.
* Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

* Non, je ne vous crois point; je vois tout mon outrage;
* Je vois jufqu'en vos pleurs un triomphe odieux:
* La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.

« Suivez-moi, seulement, je vous ferai connaître
» Que je sais tout tenter, et même pour un traître.
Au milieu du danger vous me verrez courir.
Obéissez, venez le venger, ou mourir.
Sérame, quelle horreur a glacé ton visage?

SCENE VIII.

ZULIME, ATIDE, SERAME.

SERAME.

» Madame, il faut du sort dévorer tout l'outrage:
Il faut boire à longs traits dans ce calice affreux
Que vous a préparé cet amour malheureux.
Au plus cruel supplice on condamne Ramire.

ZULIME.

» Il ne mourra pas seul, et devant qu'il expire...

SERAME.

Ah! fuyez, croyez-moi, faites-vous cet effort;
Vous le pouvez.

ATIDE.

Nous, fuir! Allons chercher la mort;
Soutenez bien sur-tout la grandeur de votre ame.

ZULIME.

Je suivrai vos conseils, n'en doutez point, Madame;
Vous pourrez en juger: et toi, nature, et toi,
» Droits éternels du sang, toujours sacrés pour moi!
» Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
» Soutenez bien mon cœur, et sauvez-moi d'un crime!

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

BENASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

Oui, Seigneur, il est vrai, ce nouvel attentat
Outrage la nature et le trône, et l'Etat.
Courir à la prison, braver votre colère!
C'est un excès de plus, mais vous êtes son père.
. . . .

BENASSAR.

Ma bonté fit son crime, et fit tout mon malheur,
Ils ont trop méprisé mes pleurs et ma vieillesse;
Ma clémence à leurs yeux a passé pour faiblesse.
. . . .

MOHADIR.

Me préserve le ciel d'excuser devant vous
Cet amas de forfaits, que je déteste tous!
Permettez seulement que j'ose encor vous dire
Qu'avec trop de rigueur on a traité Ramire.
Fidèle à ses sermens, fidèle à vos desseins,
Il a remis Atide en vos augustes mains.
Il n'a point au rivage accompagné Zulime,
Peut-être a-t-il un cœur et juste, et magnanime;
Du moins il me jurait, entre mes mains remis,
Qu'il vous avait tenu tout ce qu'il a promis.
Enfin mes yeux l'ont vu dans ce combat horrible,
. . . .

SCENE II.

BENASSAR, ZULIME, MOHADIR, Suite.

ZULIME.

Non, n'allez pas plus loin, frappez et vengez-vous:
Ce cœur, plein de respect, se présente à vos coups.
Je ramène à vos pieds tous ceux qui m'ont suivie;
Maître absolu de tout, arrachez-moi la vie.

BENASSAR.

Fille indigne du jour, est-ce toi que je voi?

ZULIME.

* Pour la dernière fois, Seigneur, écoutez-moi.
Le triste emportement d'une amour criminelle
N'arma point contre vous votre fille rebelle.
Pour vous contre Ramire elle aurait combattu;
Et jusqu'en sa faiblesse elle a de la vertu.
Ramire autant que moi vous révère et vous aime.
Ce héros, il est vrai, né pour le rang suprême,
Dans des fers odieux voyait flétrir ses jours:
On les menaçait même, et j'offris mon secours.
De lui, de ses amis, je réglai la conduite;
Je dirigeai leurs pas, je préparai leur fuite:
J'ai tout fait, tout tenté: n'imputez rien à lui.
Hélas! ce n'est qu'à moi de m'en plaindre aujourd'hui.
Je sais qu'à vos douleurs il faut une victime:
Frappez, mais choisissez. Son malheur fit son crime;
L'adorer est le mien. C'est à vous de venger
Ce crime que peut-être il n'a pu partager.
Mon père, car ce nom, ce saint nom qui me touche,
Est toujours dans mon cœur, ainsi que dans ma bouche;
Par ce lien du sang, si cher et si sacré,
Par tous les sentimens que je vous inspirai,
Par nos malheurs communs dont le fardeau m'accable,
Percez ce cœur trop faible; il est le seul coupable.

Répandez tout ce sang que vous m'avez donné;
Des fureurs de l'amour ce sang empoisonné,
Ce sang dégénéré dans votre fille impie:
Trop d'horreur en ces lieux assiégerait ma vie,
Après un tel éclat, s'il n'est point mon époux,
L'opprobre seul me reste, et retombe sur vous.
Pour sauver votre gloire à ce point profanée,
Il me faut de vos mains la mort ou l'hyménée.
Mais l'une est le seul bien que je doive espérer,
Le seul que je mérite et que j'ose implorer;
Le seul qui puisse éteindre un feu qui vous outrage.
Ah! ne détournez point votre auguste visage.
Voyez-moi: laissez-moi, pour comble de faveurs,
Baiser encor vos mains, les baigner de mes pleurs,
Vous bénir, vous aimer au moment que j'expire;
Mais pardonnez, mon père, au malheureux Ramire.
Et si ce cœur sanglant vous touche de pitié,
Laissez vivre de lui la plus chère moitié.

. . . .

. . . .

SCENE III.

BENASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE, MOHADIR, Suite.

RAMIRE.

J'AI mérité la mort, et je sais qu'elle est prête:
C'est trop laisser le fer suspendu sur ma tête.
Frappe, mais que ton cœur, de vengeance occupé,
Apprenne que le mien ne t'a jamais trompé.
Pour otage en tes mains j'avais remis Atide;
Avec un tel garant pouvais-je être perfide!
Va, Ramire était loin de te manquer de foi:
Bénassar, mes sermens m'étaient plus chers qu'à toi;
Tu m'as trop mal connu, c'est ta seule injustice,
Que ce soit la dernière, et que dans mon supplice
Des cœurs pleins de vertu ne soient point entraînés!



BENASSAR.

* Le ciel à d'autres soins nous a tous destinés.
Je ne suis point barbare : et jamais ma furie
Ne perdra le héros qui conserva ma vie.
* Un amour emporté, source de nos malheurs,
* Plus fort que mes bontés, plus fort que mes rigueurs,
T'asservit pour jamais ma fille infortunée.
Je dois ou détester sa tendresse effrénée,
Vous en punir tous deux, ou la mettre en tes bras.
* Sois son époux, Ramire, et règne en mes Etats.
Vis pour elle et pour moi, combats pour nous défendre:
Soyons tous trois heureux, sois mon fils, sois mon gendre.

ZULIME.

* Ah, mon père ! ah, Ramire ! ah, jour de mon bonheur!

ATIDE.

O jour affreux pour tous!

RAMIRE.

Vous me voyez, Seigneur,
Accablé, confondu de cette grâce insigne
Que vous daignez me faire, et dont je suis indigne
* Votre fille, sans doute, est d'un prix à mes yeux
* Au-dessus des Etats fondés par ses aïeux;
* Mais le ciel nous sépare. Apprenez l'un et l'autre
* Le secret de ma vie, et mon sort, et le vôtre.
* Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
* Sauver Atide et moi des fers et de la mort,
* Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
* Séduisait sa pitié, qui la rend criminelle:
* Il promettait mon cœur, il promettait ma foi;
* Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi.
Les nœuds les plus sacrés, les lois les plus sévères;
Ont mis entre nous deux d'éternelles barrières:
Je ne puis accepter vos augustes bienfaits;
* Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
* Madame, ainsi le veut la fortune jalouse,
* Vengez-vous sur moi seul: Atide est mon épouse.

ZULIME.

Ton épouse ? Perfide!

RAMIRE.

RAMIRE.

Elevés dans vos fers,
* Nos yeux sur nos malheurs étaient à peine ouverts,
* Quand son père, unissant notre espoir et nos larmes,
* Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
* Lui-même a resserré dans ses derniers momens
* Ces nœuds infortunés, préparés dès long-temps :
* Nous gardions l'un et l'autre un secret nécessaire.

ZULIME.

Ton épouse! à ce point ils bravent ma colère!
Ah! c'est trop essuyer de mépris et d'horreur.
Seigneur, souffrirez-vous ce nouveau déshonneur?
* Souffrirez-vous qu'Atide à ma honte jouisse
* Du fruit de tant d'audace et de tant d'artifice?
* Vengez-moi, vengez-vous de ses traîtres appas,
* De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats:
* Atide tiendra lieu de toutes les victimes.
* Mon indigne rivale a commis tous mes crimes;
* Punissez cet objet exécrable à mes yeux.

ATIDE.

* Vous pouvez me punir, mais connaissez-moi mieux.
* Avant de me haïr, entendez ma réponse.
* Votre père est présent, qu'il juge et qu'il prononce.

BENASSAR.

* O Ciel!.

ATIDE.

Ramire et moi, Seigneur, si nous vivons,
* C'est vous, c'est votre fille à qui nous le devons.
Zulime, en nous sauvant, voulait pour tout salaire
Un cœur digne de vous, et digne de lui plaire.
C'était de tous ses soins le noble et le seul prix,
Sa gloire en dépendait, et je la lui ravis.
Sans mon amour, sans moi, n'en doutez point, Madame,
Autant l'heureux Ramire a pu toucher votre ame,
Autant vous régneriez sur son cœur généreux.
J'étais le seul obstacle au succès de vos vœux;
J'ai causé de tous trois les malheurs et les larmes;
J'ai bravé vos bienfaits, j'ai combattu vos charmes;

Et lorsque vous touchez au comble du bonheur,
Ma main, ma triste main vous perce encor le cœur.
Je vous ai fait serment de vous céder Ramire;
Vous connaissez trop bien tout l'amour qu'il inspire,
Pour croire que la vie ait sans lui quelqu'appas;
L'effort serait trop grand, vous ne l'espérez pas.
Je dois, je l'ai juré, servir votre tendresse:
Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse;
Le voici.

(*elle se frappe.*)

RAMIRE *courant vers Atide.*

Ciel! Atide!

ATIDE *aux gardes.*

Arrêtez son transport.

(*à Zulime.*)

Je n'ai pu le céder qu'en me donnant la mort.

(*à Ramire.*)

Adieu, puisse du ciel la fureur adoucie
Pardonner mon trépas, et veiller sur ta vie.

RAMIRE *entre les bras des gardes.*

Je me meurs!

BENASSAR.

Ah! courez, qu'on vole à leur secours.

RAMIRE.

Achevez mon trépas, ayez soin de ses jours.

ATIDE *à Zulime.*

Eh bien, ai-je appaisé votre injuste colère?
Vos bienfaits sont payés, le prix doit vous en plaire.
Nos cœurs des mêmes feux avaient dû s'enflammer;
Mais jugez qui des deux a su le mieux aimer.
C'en est fait.

ZULIME.

Malheureuse et trop chère victime!
Mon père! que je sens tout le poids de mon crime!

De Ramire et de vous j'ai tiſſu tous les maux.
Mes mains de toutes parts ont creuſé des tombeaux:
Mon amant me déteſte, et mon amie expire.

BENASSAR.

Que cet exemple horrible au moins ſerve à t'inſtruire:
Le ciel nous punit tous de tes funeſtes feux;
Et l'amour criminel fut toujours malheureux.

Fin des Variantes de Zulime.

NOTES.

Page 132, ligne 27.

C'EST le mot de la maréchale d'*Ancre* à un de ses juges, qui lui demandait de quel charme elle s'était servie pour captiver l'esprit de la reine : *de l'ascendant que les ames fortes ont sur les esprits faibles.*

Page 146, ligne 11.

Les Musulmans croyaient avoir à la Mecque le tombeau d'*Abraham*. Le sacrifice d'*Isaac* est le premier assassinat ordonné par DIEU, dans nos livres.

On se contenta de la bonne volonté pour cette seule fois ; mais c'était le premier pas, et cette tradition, une fois établie, donna aux fanatiques un prétexte pour obtenir davantage. Ils savaient bien que lorsqu'ils auraient déterminé un furieux à lever le poignard, un ange ne viendrait pas lui arrêter le bras.

Page 147, ligne 13.

On trouve dans le quatrième acte :

„ Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.

Cette expression est de *Racine : De leurs plus chers parens saintement homicides*, dit-il, en parlant de *vingt mille juifs égorgés pour un veau*, par la main des lévites. Mais *Racine*, dans Athalie, employait son génie à consacrer ces saintes horreurs.

Page 148, ligne 21.

C'est la seule bonne réponse à tous ceux qui croient, ou font semblant de croire qu'il n'y a de vertu que parmi les hommes qui pensent comme eux. Ce vers renferme un sens profond. Un homme, en effet, qui pense que pour avoir de la justice, de l'humanité, de la générosité, il faut croire une telle opinion spéculative, imaginer que dans un autre monde on sera payé de cette action, savoir même précisément comment on sera payé ; un tel homme regarde nécessairement la vertu comme une chose peu naturelle à l'espèce humaine, ne connaît pas les véritables motifs qui inspirent les actions vertueuses aux ames nées pour la vertu. Enfin, les bonnes actions qu'il a pu faire n'ont été inspirées que par des motifs étrangers, ou bien il n'a pas su démêler le principe de ses propres actions. Tel est le sens de ce vers, le plus philosophique peut-être, et le plus vrai de la pièce.

VARIANTES
DE MEROPE.

Page 211, ligne 8.

EDITION de 1744.

* Grande Reine, écartez ces images funèbres :
Goûtez des jours sereins, nés du sein des ténèbres :

Page 247, ligne 5.

NARBAS.

* J'ai vu ce monstre, entouré de victimes,
Massacrer nos amis, les témoins de ses crimes :
. . . .
. . . .
* Assassin de son prince, il parut son vengeur.
Blessé, demeuré seul en ce péril funeste,
Je tenais de vos fils le déplorable reste.
Vous parûtes alors, vos yeux furent témoins
Des marques du carnage et de mes tristes soins.
. . . .
. . . .
* J'ai pris pour me cacher le nom de Polyclète ;
Il vit, je le retrouve, il était sous vos yeux.
J'ai revu votre fils, mais dans quel temps, ô Dieux !
Mérope abandonnée à son erreur cruelle
Allait verser son sang de sa main maternelle !
* Polyphonte est son maître et devient votre époux.

Page 252, ligne 26.

Mérope ainsi l'ordonne. . . . .
. . . . Et c'est un vil mortel
Que j'écrase en passant quand je cours à l'autel.

Page 257, ligne 17.

Dans les premières éditions :

Et sans être ébloui du rang où je me voi,
Devenu votre fils, j'ose penser en roi.

Page 268, ligne 25.

NARBAS.

* Qu'ira-t-il faire, hélas! tous mes ſoins ſont trahis.
* Les habiles tyrans ne ſont jamais punis.
* J'eſpérais que du temps la main tardive et ſûre
De la race des rois viendrait venger l'injure;
* Qu'Egiſthe reprendrait ſon empire uſurpé.
* Mais le crime l'emporte, et je meurs détrompé.
Ciel! ainſi des méchans protégez-vous la rage?
Gardez un avenir, ce monde eſt leur partage.

Page 272, ligne 18.

* De ces flots confondus le flux impétueux
* Roule et dérobe Egiſthe et la reine à mes yeux.
On fuit, et cependant le reſte de Meſſène
Accourait, ſe preſſait dans la place prochaine.
Le nombre qui redouble augmente encor l'horreur.
L'un croit Egiſthe mort, l'autre le croit vainqueur.
On dit que l'ennemi vient ſurprendre la porte:
On court à ce palais, la foule m'y tranſporte;
J'y ſuis, vous m'y voyez ſemblable aux malheureux
Rejetés par les flots dans un orage affreux.
Je me meurs, je ne ſais ſi la reine eſt ſauvée,
* Si de ſon digne fils la vie eſt conſervée.
Je ne ſais où je vais, le trouble et la terreur,
* Tout ce déſordre horrible eſt encor dans mon cœur.

Fin des Variantes de Mérope.

NOTES

sur Mérope.

Page 221, ligne 13.

IMITATION ennoblie de cette pensée d'*Horace* :

Persequitur pede pœna claudo.

On en retrouve une autre dans Oreste :

La peine suit le crime, elle arrive à pas lents.

Page 222, ligne pénultième.

Voyez la mort de César, acte premier, où l'on retrouve le même fond d'idées, mais avec les nuances qui conviennent à la différence des caractères. L'un parle en tyran ambitieux, l'autre en scélérat.

Page 230, ligne 14.

Imitation de *Maffei*.

Page 237, ligne 18.

Imitation de *Juvénal* : *et fruitur dies iratis.*

Page 242, ligne 10.

Ce beau mouvement est imité de *Maffei*.

Page 247, ligne 20.

Le récit et le discours de Mérope sont une imitation très-embellie de *Maffei*. M. *de Voltaire* ne s'était d'abord proposé que de traduire la Mérope italienne : il avait même commencé cette traduction, dont voici les premiers vers :

Sortez, il en est temps, du sein de ces ténèbres :
Montrez-vous, dépouillez ces vêtemens funèbres,
Ces tristes monumens, l'appareil des douleurs :
Que le bandeau des rois puisse essuyer vos pleurs,
Que dans ce jour heureux les peuples de Messène
Reconnaissent dans vous mon épouse et leur reine.
Oubliez tout le reste, et daignez accepter
Et le sceptre et la main qu'on vient vous présenter.

Mais on trouve dans la lettre de M. *de la Lindelle*, les raisons qui ont détourné M. *de Voltaire* de cette entreprise.

VARIANTES
DE SEMIRAMIS.

Page 316, ligne 14.

DANS les anciennes éditions :

. . . . Ils ont trompé les yeux.

Page 329, ligne 5.

Dans les premières éditions :

Un accueil que des rois ont vainement brigué,
Quand vous avez paru, vous eſt donc prodigué ?
Vous avez en ſecret entretenu la reine,
Mais vous a-t-elle dit que votre audace vaine
Eſt un outrage au trône, à mon honneur, au ſien ;
Que le ſort d'Azéma ne peut s'unir qu'au mien ;
Qu'à Ninias, jadis, Azéma fut donnée ;
Qu'aux ſeuls enfans des rois ſa main eſt deſtinée ;
Que du fils de Ninus le droit m'eſt aſſuré ;
Qu'entre le trône et moi je ne vois qu'un degré ?
La reine a-t-elle enfin daigné du moins vous dire
Dans quel piége en ces lieux votre orgueil vous attire ?
Et que tous vos reſpects ne pourront effacer
Les téméraires vœux qui m'oſaient offenſer ?

NOTES.

Page 322, ligne 26.]

POlieucte dit à *Néarque* :

> Je fais ce qu'eſt un ſonge, et le peu de croyance
> Qu'un homme peut donner à ſon extravagance ;
> Qui, d'un amas confus des vapeurs de la nuit,
> Forme de vains objets que le réveil détruit.

Page 324, ligne 4.

Dans Lucain, *Caton* répond à ceux qui le preſſent d'aller conſulter l'oracle d'*Ammon* :

> *Steriles ne elegit arenas*
> *Ut caneret paucis : merſit-ne hoc pulvere verum ?*

C'eſt-à-dire, ſuivant la traduction de *Brébeuf* :

> Croyons-nous qu'à ce temple un dieu ſoit limité ?
> Qu'il ait dans ces ſablons plongé la vérité ?

Dans le Poëme ſur la loi naturelle, M. *de Voltaire* dit, en parlant de DIEU :

> Sans doute il a parlé, mais c'eſt à l'univers.
> Il n'a point de l'Egypte habité les déſerts ;
> Delphes, Delos, Ammon, ne ſont point ſes aſiles ;
> Il ne ſe cacha point aux antres des Sibylles.

Page 334, ligne pénultième.

Mathan dit, en parlant d'*Athalie* :

> La peur d'un vain remords trouble cette grande ame ;
> Elle flotte, elle héſite, en un mot elle eſt femme.

Page 340, ligne 3.

M. *Ducis* a imité ces vers dans Hamlet :

> * Seul bien des criminels, le repentir nous reſte.

Page 345, ligne 21.

Agamemnon dit à ſa fille, qui lui parle des préparatifs du ſacrifice :

> Vous y ſerez, ma fille.

Page 384, ligne pénultième.

Le *Grand-Prêtre*, dans Athalie, finit la pièce par ces vers :

Apprenez, Roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

Fin des Notes du Tome troisième.

VARIANTES
D'ORESTE,
EDITION DE 1750.
TOME QUATRIEME.

Page 21, ligne 16.

PAMMENE.

O respectable Iphise! ô fille de mon roi!
Relégué comme vous dans ce séjour d'effroi,
Les secrets d'une cour, en horreurs si fertile,
Pénètrent rarement dans mon obscur asile: etc.

Page 22, ligne 16.

Iphise continue,

. . . . Peut-être que ma sœur. . . .

Et parle seule jusqu'à la fin de la scène.

Page 26, ligne 8.

IPHISE.

Dieux qui la préparez, que vous tardez long-temps!
Auprès de ce tombeau je languis désolée;
Ma sœur plus malheureuse, à la cour exilée,
Ma sœur est dans les fers; et l'oppresseur en paix,
Indignement heureux, jouit de ses forfaits.

ELECTRE.

Vous le voyez, Pammène; Egisthe renouvelle
De son hymen sanglant la pompe criminelle,
Et mon frère exilé de déserts en déserts etc.

Page 34, ligne 21.

EGISTHE.

Songez....

CLYTEMNESTRE.

Non, laissez-moi, dans ce trouble mortel,
Consulter de ces lieux l'oracle solennel.

EGISTHE.

Madame, à mes deſſeins mettra-t-il des obſtacles ?....

. . . .

Page 36, ligne 26.

Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père,
Qui veille ſur le juſte, et venge les forfaits.

ORESTE.

Ce Dieu, dans ſa colère, a repris ſes bienfaits ;
Sa faveur eſt trompeuſe, et dans toi je contemple
Des changemens du ſort un déplorable exemple.
As-tu, dans ces rochers qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs èfforts,
As-tu caché cette urne et ces marques funèbres,
Qu'en des lieux déteſtés, par le crime célèbres,
Dans ce champ de Mycène où régnaient mes aïeux,
Nous devions apporter par les ordres des dieux ?
Cette urne qui contient les cendres de Pliſtène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance et de haine,
Qui devaient d'un tyran tromper les yeux cruels ?

PYLADE.

Oui, j'ai rempli ces ſoins.

ORESTE.

O décrets éternels !
Quel fruit tirerons-nous de notre obéiſſance ?
Ami, qu'eſt devenu le jour de la vengeance ?
Reverrai-je jamais ce palais, ce ſéjour,
Ce lieu cher et terrible où j'ai reçu le jour ?
Où marcher, où trouver cette ſœur généreuſe
Dont la Gréce a vanté la vertu courageuſe,
Que l'on admire, hélas ! qu'on n'oſe ſecourir,
Qui conſerva ma vie, et m'apprit à ſouffrir ;
Qui, digne en tous les temps d'un père magnanime,
N'a jamais ſuccombé ſous la main qui l'opprime.
Quoi donc, tant de héros, tant de rois, tant d'Etats
Ont combattu dix ans pour venger Ménélas ?
Agamemnon périt, et la Gréce eſt tranquille ?
Dans l'univers entier ſon fils n'a point d'aſile,
Et j'euſſe été ſans toi, ſans ta tendre amitié,

Aux plus vils des mortels un objet de pitié:
Mais le ciel me foutient quand il me perfécute;
Il m'a donné Pylade, il ne veut point ma chute:
Il m'a fait vaincre au moins un indigne ennemi,
Et la mort de mon père eft vengée à demi.
Mais que nous fervi à cette cendre funefte
Que nous devions offrir pour la cendre d'Orefte?
Quel chemin peut conduire à cette affreufe cour?

PYLADE.

Regarde ce palais, etc.

Page 38, ligne 15.

Il gémit: tout mortel eft-il né pour fouffrir!

Page 40, ligne 21.

Que je te plains!

Ibid. ligne 32.

PAMMENE.

Vous, Seigneur! ô deftins! ô célefte juftice!
Vous, lui facrifier! Parmi fes ennemis,
Je me tais.... Mais, Seigneur, mon maître avait un fils.

Page 42, ligne 23.

EGISTHE.

Vous l'avez donc voulu; votre crainte inquiète
A des dieux vainement confulté l'interprète;
Leur filence ne fert qu'à vous défefpérer:
Mais Egifthe vous parle, et doit vous raffurer.
A vous-même oppofée, et par vos vœux trahie,
Craignant la mort d'un fils, et redoutant fa vie,
Votre efprit ébranlé ne peut fe raffermir.
Ah! ne confultez point, fur un fombre avenir,
Des confidens des dieux l'incertaine réponfe.
Ma main fait nos deftins, et ma voix les annonce.
Fiez-vous à mes foins, etc.

Ibid. ligne 28.

De vos nouveaux deffeins, etc.

Page 50, ligne 8.

Venez à ce tombeau, vous pouvez l'honorer;
Et l'on ne vous a pas défendu d'y pleurer.
Cet étranger, etc.

Page 51, ligne 3.

SCENE PREMIERE de l'édition de 1750, qui répond aux trois premières scènes de cette édition.

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

(*un esclave, dans l'enfoncement, porte une urne et une épée.*)

PAMMENE.

Que béni soit le jour si long-temps attendu,
Où le fils de mon maître, à nos larmes rendu,
Vient, digne de sa race et de sa destinée,
Venger d'Agamemnon la cendre profanée!
Je crains que le tyran, par son trouble averti,
Ne détourne un destin déjà trop pressenti.
Il n'a fait qu'entrevoir et son juge et son maître,
Et sa rage a déjà semblé le reconnaître.
Il s'informe, il s'agite, il veut sur-tout vous voir:
Vous-même vous mêlez la crainte à mon espoir.
De vos ordres secrets exécuteur fidèle,
Je sonde les esprits, j'encourage leur zèle;
Des sujets gémissans consolant la douleur,
Je leur montre de loin leur maître et leur vainqueur.
La race des vrais rois tôt ou tard est chérie;
Le cœur s'ouvre aux grands noms d'Oreste et de patrie.
Tout semble autour de moi sortir d'un long sommeil;
La vengeance assoupie est au jour du réveil,
Et le peu d'habitans de ces tristes retraites
Lève les mains au ciel, et demande où vous êtes.
Mais je frémis de voir Oreste en ce désert,
Sans armes, sans soldats, prêt d'être découvert.
D'un barbare ennemi l'active vigilance
Peut prévenir d'un coup votre juste vengeance;

Et

Et contre ce tyran, sur le trône affermi,
Vous n'amenez, hélas! qu'Oreste et son ami.

PYLADE.

C'est assez, et du ciel je reconnais l'ouvrage:
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage.
Il veut seul accomplir ses augustes desseins,
Pour ce grand sacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance,
Tantôt trompant la terre, et frappant en silence,
Il veut, en signalant son pouvoir oublié,
N'armer que la nature et la seule amitié.

ORESTE.

Avec un tel secours, Oreste est sans alarmes.
Je n'aurai pas besoin de plus puissantes armes. (*)

PYLADE.

Prends garde, cher Oreste, à ne pas t'égarer
Au sentier qu'un dieu même a daigné te montrer:
Prends garde à tes sermens, à cet ordre suprême
De cacher ton retour à cette sœur qui t'aime;
Ton repos, ton bonheur, ton règne est à ce prix.
Commande à tes transports, dissimule, obéis;
Il la faut abuser encor plus que sa mère.

PAMMENE.

Remerciez les dieux de cet ordre sévère.
A peine j'ai trompé ces transports indiscrets:
Déjà portant par tout ses pleurs et ses regrets,
Appelant à grands cris son vengeur et son frère,
Accourant sur vos pas dans ce lieu solitaire,
Elle m'interrogeait et me fesait trembler.
La nature en secret semblait lui révéler,
Par un pressentiment trop tendre et trop funeste,
Que le ciel en ses bras remet son cher Oreste.
Son cœur, trop plein de vous, ne peut se contenir.

ORESTE.

Quelle contrainte, ô Dieux! puis-je la soutenir!

(*) Ces vers ont été placés dans la première scène du second acte.

PYLADE.

Vous balancez ! songez aux menaces terribles
Que vous fesaient ces dieux dont les secours sensibles
* Vous ont rendu la vie au milieu du trépas.
* Contre leurs volontés si vous faites un pas,
* Ce moment vous dévoue à leur haine fatale.
* Tremblez, malheureux fils d'Atrée et de Tantale,
* Tremblez de voir sur vous, dans ces lieux détestés,
* Tomber tous ces fléaux du sang dont vous sortez.

ORESTE.

Quel est donc, cher ami, le destin qui nous guide ?
Quel pouvoir invincible à tous nos pas préside ?
Moi, sacrilége ! Moi, si j'écoute un instant
La voix du sang qui parle à ce cœur gémissant !
O justice éternelle, abyme impénétrable !
Ne distinguez-vous point le faible et le coupable,
Le mortel qui s'égare ou qui brave vos lois,
Qui trahit la nature, ou qui cède à sa voix ?
(*) N'importe : est-ce à l'esclave à condamner son maître ?
Le ciel ne nous doit rien quand il nous donne l'être.
J'obéis, je me tais. Nous avons apporté
Cette urne, cet anneau, ce fer ensanglanté :
Il suffit ; offrons-les loin d'Electre affligée.
Allons, je la verrai quand je l'aurai vengée.

(*à Pammène.*)

Va préparer les cœurs au grand événement
Que je dois consommer, et que la Gréce attend.
Trompe sur-tout Egisthe et ma coupable mère :
* Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagère ;
* Si pourtant une mère a pu porter jamais
* Sur la cendre d'un fils des regards satisfaits.
Va, nous les attendrons tous deux à leur passage.

(*) Ces vers se retrouvent dans la seconde scène du troisième acte.

Page 55, ligne 6.

SCENE II, qui répond à la SCENE IV.

ELECTRE *à Iphise.*

* L'ESPERANCE trompée accable et décourage.
* Un seul mot de Pammène a fait évanouir
* Ces songes imposteurs dont vous osiez jouir.
* Ce jour faible et tremblant qui consolait ma vue,
* Laisse une horrible nuit sur mes yeux répandue.
* Ah! la vie est pour moi un cercle de douleurs.

ORESTE *à Pylade.*

Quelle est cette Princesse et cette esclave en pleurs?

IPHISE *à Electre.*

D'une erreur trop flatteuse, ô suite trop cruelle!

ELECTRE.

Oreste, cher Oreste! En vain je vous rappelle,
En vain pour vous revoir j'ai prolongé mes jours.

ORESTE.

Quels accens! Elle appelle Oreste à son secours.

IPHISE *à Electre.*

Voilà ces étrangers.

ELECTRE *à Iphise.*

Que ses traits m'ont frappée!
Hélas! ainsi que vous j'aurais été trompée.
(*à Oreste.*)
Eh, qui donc êtes-vous, étrangers malheureux?
Et qu'osez-vous chercher sur ce rivage affreux?

PYLADE.

Nous attendons ici les ordres, la présence
Du roi qui tient Argos sous son obéissance.

ELECTRE.

Qui? du roi? quoi! des grecs osent donner ce nom
Au tyran qui versa le sang d'Agamemnon!

ORESTE.

Cher Pylade, à ces mots, aux douleurs qui la pressent,
Aux pleurs qu'elle répand tous mes troubles renaissent.
Ah! c'est Electre.

ELECTRE.

Hélas! vous voyez qui je suis:
On reconnait Electre à ses affreux ennuis.

IPHISE.

Du vainqueur d'Ilion voilà le triste reste,
Ses deux filles, les sœurs du malheureux Oreste.

ORESTE.

Ciel! soutiens mon courage.

ELECTRE.

Eh, que demandez-vous
Au tyran dont le bras s'est déployé sur nous?

PYLADE.

Je lui viens annoncer un destin trop propice.

ORESTE.

Que ne puis-je du vôtre adoucir l'injustice!
Je vous plains toutes deux: je déteste un devoir
Qui me force à combler votre long désespoir.

IPHISE.

Serait-il donc pour nous encor quelqu'infortune?

ELECTRE.

Parlez, délivrez-moi d'une vie importune.

PYLADE.

Oreste....

ELECTRE.

Eh bien, Oreste?

ORESTE.

Où suis-je?

IPHISE, *en voyant l'urne.*

Dieux vengeurs!...

ELECTRE.

Cette cendre... on se tait... mon frère... je me meurs.

IPHISE.

Il n'est donc plus! faut-il voir encor la lumière!

ORESTE *à Pylade.*

Elle semble toucher à son heure dernière.
Ah! pourquoi l'ai-je vue, impitoyables dieux!
à celui qui porte l'urne.
Otez ce monument, gardez pour d'autres yeux, etc.

Page 61, ligne 17.

ORESTE.

. . . .

Ce glaive, cet anneau.... vous devez le connaître;
Agamemnon l'avait quand il fut votre maître.

CLYTEMNESTRE.

Quoi! ce serait par vous qu'au tombeau descendu...?

EGISTHE.

Si vous m'avez servi, le prix vous en est dû.
De quel sang êtes-vous?

Page 61, ligne 25,

ORESTE.

Souffrez....

EGISTHE.

Non, demeurez.

CLYTEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, Seigneur;
Cette urne, ce récit me remplissent d'horreur.
Le ciel veille sur vous, il soutient votre empire;
Rendez grâce, et souffrez qu'une mère soupire.

ORESTE.

Madame.... j'avais cru que, proscrit dans ces lieux,
Le fils d'Agamemnon vous était odieux.

CLYTEMNESTRE.

Je ne vous cache point qu'il me fut redoutable.

ORESTE.

A vous !

CLYTEMNESTRE.

Il était né pour devenir coupable.

ORESTE.

Envers qui ?

CLYTEMNESTRE.

Vous savez qu'errant et malheureux,
De haïr une mère il eut le droit affreux ;
Né pour souiller sa main du sang qui l'a fait naître,
. . . .

Page 68, ligne 6.

De Pammène, il est vrai, l'adroite vigilance.

Ibid. ligne 13.

Où ma main frémissante offrit ce fer vengeur.

Page 71, ligne 2.

Allons, je vais du moins punir un de mes maîtres.

IPHISE.

Je suis loin de blâmer des douleurs que je sens ;
Mais souffrez mes raisons dans vos emportemens.
Tout parle ici d'Oreste : on prétend qu'il respire ;
Et le trouble du roi semble encor nous le dire.
Vous avez vu Pammène avec cet étranger,
Lui parler en secret, l'attendre, le chercher.
Pammène, de nos maux consolateur utile,
Au milieu des regrets vieilli dans cet asile,
Jusqu'à tant de bassesse a-t-il pu s'oublier ?
Est-il d'intelligence avec le meurtrier ?

ELECTRE.

Que m'importe un vieillard qu'on aura pu séduire ?
Tout nous trahit, ma sœur, tout sert à m'en instruire.
Ce cruel étranger lui-même avec éclat . . .

Ne s'eſt-il pas vanté de ſon aſſaſſinat?
Egiſthe au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée? etc.

Page 72, ligne 14.

ELECTRE *ſeule.*

Mes tyrans de Pammène ont vaincu la faibleſſe;
Le courage s'épuiſe et manque à la vieilleſſe.
Que peut contre la force un vain reſte de foi?
Pour moi, pour ma vengeance, il ne reſte que moi.
Eh bien, c'en eſt aſſez; mes mains déſeſpérées
Dans ce grand abandon ſeront plus aſſurées.
Euménides, venez: ſoyez ici mes dieux;
Accourez de l'enfer en ces horribles lieux;
En ces lieux plus cruels et plus remplis de crimes
Que vos gouffres profonds regorgeant de victimes!

Page 73, ligne 21.

ELECTRE.

Juſte Ciel! eſt-ce à lui de prononcer ce nom?
D'où vient qu'il s'attendrit? je l'entends qui ſoupire;
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelqu'empire?
Qu'importent des remords à l'horreur où je ſuis.
(*elle avance vers Oreſte.*)
Le voilà ſeul... frappons. Meurs, traître... je ne puis...

ORESTE.

Ciel! Electre, eſt-ce vous, furieuſe, tremblante?

ELECTRE.

Ah! je crois voir en vous un dieu qui m'épouvante.
Aſſaſſin de mon frère, oui, j'ai voulu ta mort:
J'ai fait, pour te frapper, un impuiſſant effort.
Ce fer m'eſt échappé; tu braves ma colère,
Je cède à ton génie, et je trahis mon frère.

ORESTE.

Ah! loin de le trahir.... Où me ſuis-je engagé?

ELECTRE.

Si tôt que je vous vois, tout mon cœur eſt changé.
Quoi, c'eſt vous qui tantôt me rempliſſiez d'alarmes?

ORESTE.

C'eft moi qui de mon fang voudrais payer vos larmes.

ELECTRE.

Le nom d'Agamemnon vient de vous échapper:
Jufte Ciel! à ce point ai-je pu me tromper?
Ah! ne me trompez plus, parlez, il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre.
Par pitié répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

O fœur du tendre Orefte, évitez-moi, tremblez.

ELECTRE.

Pourquoi?

ORESTE.

Ceffez.... je fuis.... gardez qu'on ne nous voie.

Page 88, ligne 9.

EGISTHE.

Eh bien, eft-il puni?

DIMAS.

Paraiffez; c'eft à vous, Seigneur, d'être obéi.
Orefte s'eft nommé dès qu'il a vu Pammène.

Page 93, ligne 25.

PAMMENE.

Elle oppofe à fon fils une main trop hardie.
Pour ce grand criminel qui touche à fon trépas
Elle demande grâce, et ne l'obtiendra pas.
On dit que dans ce trouble on voit les Euménides.
Sourdes à la prière, et de meurtres avides,
Miniftres des arrêts prononcés par le fort,
Marcher autour d'Orefte, en appelant la mort.

IPHISE.

Jour terrible et fanglant, etc.

Fin des Variantes d'Orefte.

NOTES.

NOTES.

Page 24, ligne 19.

AH, plutôt dans les maux où mon cœur est en proie,
Puissent mes cris troubler leur odieuse joie!

Electre de Longepierre.

Page 25, ligne 4.

.C'est ici qu'arrêté dans le piége,
Mon père succomba sous un fer sacrilége.

Ibidem.

Page 26, ligne 6.

Le temps auprès des dieux ne prescrit point le crime:
Leur bras sait tôt ou tard atteindre sa victime;
Ce bras sur le coupable est toujours étendu (*)
Et va frapper un coup si long-temps attendu.

Ibid.

Page 62, ligne 21.

Un fils peut-il si loin étendre ses fureurs?
Une mère à ses yeux, Madame, est toujours mère,
La nature aisément désarme sa colère.

Ibid.

(*) Vers d'Athalie.



VARIANTES

DE ROME SAUVÉE.

Page 165, ligne 19.

Mais fur-tout que ne puis-je à mes vaftes deffeins
Du courageux Céfar affocier les mains.

. . . .

Page 166, ligne 5.

Ce Céfar que je crains, mon époufe que j'aime.
Il faut que l'artifice aiguife dans mes mains
Ce fer qui va nager dans le fang des Romains.
Aurélie à mon cœur en eft encor plus chère;
Sa tendreffe docile, empreffée à me plaire,
Eft l'aveugle inftrument d'un ouvrage d'horreurs.
Tout ce qui m'appartient doit fervir mes fureurs.

Page 167, ligne 10.

Crois-moi, quand il verra qu'avec lui je partage
De ces grands changemens le premier avantage,
La fière ambition qu'il couve dans fon cœur
Lui parlera fans doute avec plus de hauteur.

Ibid. ligne 19.

Ne me reproche rien: l'amour m'a bien fervi.
C'eft chez ce Nonnius, c'eft chez mon ennemi
Près des murs du fénat, fous la voûte facrée,
Que de tous nos tyrans la perte eft préparée.
Ce fouterrain fecret au fénat nous conduit:
C'eft là qu'en fureté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
Du fuccès que j'attends, mon hymen eft le gage.
L'ami de Cicéron, l'auftère Nonnius
M'outragea trop long-temps par fes triftes vertus.
Contre lui-même enfin j'arme ici fa famille;
Je féduis tous les fiens, je lui ravis fa fille;
Et fa propre maifon, par un heureux effort,
Eft un rempart fecret d'où va partir la mort.

Préneſte en ce jour même à mon ordre eſt remiſe.
Nonnius arrêté dans Préneſte ſoumiſe,
Saura quand il verra l'univers embraſé,
Quel gendre et quel ami le lâche a refuſé.

Page 169, ligne 7.

CATILINA.

Ma ſureté, la vôtre, et la cauſe commune
Exigent ces apprêts qui vous glacent d'effroi;
Mais vous, ſi vous ſongez que vous êtes à moi,
Tremblez que d'un coup d'œil l'indiſcrète imprudence
Oſe de votre époux trahir la confiance.

Page 170, ligne 16.

AURELIE.

Vous nous perdez tous deux, tout ſera reconnu.

CATILINA.

Croyez-moi, dans Préneſte il ſera retenu.

AURELIE.

Qui? mon père! oſez-vous... que votre ame amollie...

CATILINA.

Vous l'affaibliſſez trop: je vous aime, Aurélie;
Mais que votre intérêt s'accorde avec le mien;
Lorſque j'agis pour vous ne me reprochez rien:
Ce qui fait aujourd'hui votre crainte mortelle,
Sera pour vous de gloire une ſource éternelle.

Page 171, ligne 7.

Allez; Catilina ne craint point les augures.
Etouffez le reproche, et ceſſez vos murmures;
Ils me percent le cœur, mais ils ſont ſuperflus.
(*il prend ſur la table le papier qu'il écrivait, et le donne à un ſoldat qu'il fait approcher.*)
Vous, portez cet écrit au camp de Mallius.
(*à un autre*)
Vous, courez vers Lecca dans les murs de Préneſte;

Des vétérans, dans Rome, obſervez ce qui reſte.
Allez: je vous joindrai quand il en ſera temps;
Songez qui vous ſervez, et gardez vos ſermens.
(*les ſoldats ſortent.*)

AURELIE.

Vous me faites frémir; chaque mot eſt un crime.

CATILINA.

Croyez qu'un prompt ſuccès rendra tout légitime:
Que je ſers et l'Etat, et vous, et mes amis.

Page 171, ligne 16.

AURELIE.

. . . .
Tu te perdras; déjà ta conduite eſt ſuſpecte
A ce conſul ſévère et que Rome reſpecte;
Je le crains, ſon génie eſt au tien trop fatal.

CATILINA.

Ne vous abaiſſez pas à craindre mon rival,
Allez, ſouvenez-vous que vos nobles ancêtres, etc.

Page 173, ligne 23.

C'eſt ainſi que s'explique un reſte de pitié.
A l'aſpect des faiſceaux dont le peuple m'honore,
Je ſais quel vain dépit vous preſſe et vous dévore;
Je ſais dans quel excès, dans quels égaremens,
Vous ont précipité vos fiers reſſentimens.
Concurrent malheureux à cette place inſigne,
Pour me la diſputer il en faut être digne.
La valeur d'un ſoldat, le rang de vos aïeux, etc.

Page 175, ligne 23.

Les ſoupçons du Sénat ſont aſſez légitimes.
Je ne veux point vous perdre, et malgré tous vos crimes,
Je vous protégerai ſi vous vous repentez;
Mais vous êtes perdu ſi vous me réſiſtez.
A qui parlai-je enfin? faut-il que je vous nomme
Un des pères du monde, ou l'opprobre de Rome?
Profitez des momens qui vous ſont accordés:

Tout eſt entre vos mains ; choiſiſſez, répondez.

Comme la ſcène entre *Caton* et *Cicéron* précédait la ſcène entre *Catilina* et *Cicéron*, celle-ci était ſuivie de ce monologue, et d'une ſcène entre *Céthégus* et *Catilina* alors la troiſième du ſecond acte, et qui en eſt actuellement la première avec des changemens.

CATILINA *ſeul.*

Ne crois pas m'échapper, conſul que je dédaigne :
Tyran par la parole, il faut finir ton règne.
Ton Sénat factieux voit d'un œil courroucé
Un citoyen Samnite à ſa tête placé ;
Ce Sénat qui lui-même, à mes traits eſt en bute,
Me prêtera les mains pour avancer ta chute.
Va, de tous mes deſſeins tu n'es pas éclairci,
Et ce n'eſt pas Verrès que tu combats ici.

CATILINA, CETHEGUS.

CATILINA.

Céthégus, l'heure approche où cette main hardie
Doit de Rome et du monde allumer l'incendie,
Tout preſſe :

CETHEGUS.

Tout m'alarme ; il faudrait commencer.
J'écoutais Cicéron, et j'allais le percer
Si j'avais remarqué qu'il eût eu des indices
Des dangers qu'il ſoupçonne, et du nom des complices.
Il ſera dans une heure inſtruit de ton deſſein.

CATILINA.

En recevant le coup il connaîtra la main.
Une heure me ſuffit pour mettre Rome en cendre.
Que fera Cicéron ? Que peut-il entreprendre ?
Que crains-tu du Sénat ? ce corps faible et jaloux,
Avec joie, en ſecret, s'abandonne à nos coups.
Ce Sénat diviſé, ce monſtre à tant de têtes,
Si fier de ſa nobleſſe, et plus de ſes conquêtes,
Voit avec les tranſports de l'indignation
Les ſouverains des rois reſpecter Cicéron.
Lucullus, Clodius, les Nérons, Céſar même,

Frémiſſent comme nous de ſa grandeur ſuprême.
Il a dans le Sénat plus d'ennemis que moi.
Clodius, en ſecret, m'engage enfin ſa foi ;
Et nous avons pour nous l'abſence de Pompée.
J'attends tout de l'envie, et tout de mon épée.
C'eſt un homme expirant qu'on voit d'un faible effort
Se débattre et tomber dans les bras de la mort.
Je ne crains que Céſar, et peut-être Aurélie.

. . . .

CETHEGUS.

Aurélie en effet a trop ouvert les yeux.
Ses cris et ſes remords importunent les dieux.
Pour ce myſtère affreux, ſon ame eſt trop peu faite !
Mais tu ſais gouverner ſa tendreſſe inquiète.
Ne penſons qu'à Céſar : nos femmes, nos enfans
Ne doivent point troubler ces terribles momens.
Céſar trahirait-il Catilina qu'il aime ?

CATILINA.

Je ne ſais : mais Céſar n'agit que pour lui-même.

CETHEGUS.

Dans le rang des proſcrits faut-il placer ſon nom ?
Faut-il confondre enfin Céſar et Cicéron ?

CATILINA.

Sans doute il le faudra, ſi par un artifice
Je ne peux réuſſir à m'en faire un complice,
Si des ſoupçons ſecrets avec ſoin répandus,
Ne produiſent bientôt les effets attendus ;
Si d'un conſul trompé la prudence ombrageuſe
N'irrite de Céſar la fierté courageuſe ;
En un mot ſi mes ſoins ne peuvent le fléchir,
Si Céſar eſt à craindre, il faut s'en affranchir.
Enfin je vais m'ouvrir à cette ame profonde,
Voir s'il faut qu'il périſſe, ou bien qu'il me ſeconde.

CETHEGUS.

Et moi je vais preſſer ceux dont le ſûr appui
Nous ſervira peut-être à nous venger de lui.

. . . .

CICERON.

Il eſt trop vrai, Caton, nous méritons des maîtres;
Nous dégénérons trop des mœurs de nos ancêtres;
Le luxe et l'avarice ont préparé nos fers.
Les vices des Romains ont vengé l'univers.
La vertu diſparaît, la liberté chancelle;
Mais Rome a des Catons, j'eſpère encor pour elle

CATON.

Que me ſert la juſtice? elle a trop d'ennemis;
Et je vois trop d'ingrats que vous avez ſervis.
Il en eſt au Sénat.

CICERON.

Qu'importe ce qu'il penſe.
Les regards de Caton ſeront ma récompenſe.

Page 178, ligne pénultième.

Et moi, Catilina,
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaſte dans ſes projets, dans le crime intrépide,
Plus que Céſar encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire et bien moins généreux.
Avec art quelquefois, ſouvent à force ouverte,
Vain rival de ma gloire il conſpira ma perte.
Aujourd'hui qu'il médite un plus grand attentat,
Je ne crains rien pour moi, je crains tout pour l'Etat.
Je vois ſa trahiſon, j'en cherche les complices;
Tous ſes crimes paſſés ſont mes premiers indices.
Il faut tout prévenir. Des chevaliers romains
Déjà du champ de Mars occupent les chemins.
J'ai placé Pétréius à la Porte colline,
Je mets en ſureté Préneſte et Terracine.
J'obſerve le perfide en tout temps, en tous lieux.
Je ſais que ce matin ſes amis odieux
L'accompagnaient en foule au lieu même où nous ſommes.
Martien l'affranchi, miniſtre des forfaits,
S'eſt échappé ſoudain, chargé d'ordres ſecrets.
Ai-je enfin ſur ce monſtre un ſoupçon légitime?

CATON.

Votre œil inévitable a démêlé le crime ;
Mais fur-tout redoutez Céfar et Clodius.
Clodius implacable en fa fombre furie,
Jaloux de vos honneurs, hait en vous la patrie.
Du fier Catilina, tous deux font les amis.
Je crains pour les Romains trois tyrans réunis ;
L'armée eft en Afie, et le crime eft dans Rome ;
Mais pour fauver l'Etat, il fuffit d'un grand homme.

CICERON.

Sylla pourfuit encor cet Etat déchiré ;
Je le vois tout fanglant, mais non défefpéré.
J'attends Catilina : fon ame inquiétée (*)
Semble depuis deux jours incertaine, agitée ;
Peut-être qu'en fecret il redoute aujourd'hui
La grandeur d'un deffein trop au-deffus de lui.
Reconnu, découvert, il tremblera peut-être.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.
Toi, ferme et noble appui de notre liberté,
Vas de nos vrais Romains raminer la fierté ;
Rallume leur courage au feu de ton génie,
Et fais, en paraiffant, trembler la tyrannie.

Page 182, ligne 20.

Qu'à cet efpoir frivole il refte abandonné.
Conjuré fans génie, et foldat intrépide,
Il eft fait pour fervir fous la main qui le guide.

Page 187, ligne 30.

Quels triomphes encore ont fignalé ta vie ?
Pour ofer dompter Rome, il faut l'avoir fervie.
Marius a régné : peut-être quelque jour
Je pourrai des Romains triompher à mon tour.
Mais avant d'obtenir une telle victoire ;

. . . .

(*) Cette fcène entre *Caton* et *Cicéron* précédait, dans les premières éditions, la fcène entre *Cicéron* et *Catilina* et commençait le fecond acte.

Page 189, ligne 5.

Et s'il en eſt l'appui qu'il en ſoit la victime.
Plus Céſar devient grand, moins je dois l'épargner;
Et je n'ai point d'amis alors qu'il faut régner.
Sylla dont il me parle, et qu'il prend pour modèle,
Qu'était-il après tout, qu'un général rebelle?
Il avait une armée, et j'en forme aujourd'hui;
Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui.
Il profita des temps, et moi je les fais naître;
Il ſubjugua vingt rois, je vais dompter leur maître.
C'eſt là mon premier pas: le Sénat va périr,
Et Céſar n'aura point le temps de le ſervir.

Page 195, ligne 16.

.... La mort trop long-temps épargna mes vieux jours:
Vous ſeule, fille ingrate, en terminez le cours.
De nos cruels tyrans vous ſervez la furie:
Catilina, Céſar ont trahi la patrie.
Pour comble de malheur un traître vous ſéduit.
Le fléau de l'Etat, l'eſt donc de ma famille?
Frémiſſez, malheureuſe; un père trop inſtruit
Vient ſauver, s'il le peut, ſa patrie et ſa fille.

Page 195, ligne dernière.

Il n'eſt plus temps de feindre, il faut tout éclaircir;
Je vais armer le Monde, et c'eſt pour ma défenſe.
On pourſuit mon trépas, je pourſuis ma vengeance.
J'ai lieu de me flatter que tous mes ennemis
Vont périr à mes pieds, ou vont ramper ſoumis.
Et mon ſeul déplaiſir eſt de voir votre père
Jeté par ſon deſtin dans le parti contraire.
Mais un père à vos yeux eſt-il plus qu'un époux?
Oſez-vous me chérir? puis-je compter ſur vous?

AURELIE.

Eh bien, qu'exiges-tu?

CATILINA.

Qu'à mon ſort engagée,
Votre ame ſoit plus ferme, et ſoit moins partagée.

Souvenéz-vous sur-tout que vous m'avez promis
De ne trahir jamais ni moi ni mes amis.

AURELIE.

Je te le jure encor : va, crois-en ma tendresse;
Elle n'a pas besoin de nouvelle promesse.
Quand tu reçus ma foi, tu sais qu'en ces momens,
Le serment que je fis valut tous les sermens.
Ah! quels attentats que ta fureur prépare,
Je ne puis te trahir... ni t'approuver, barbare.

CATILINA.

Vous approuverez tout, lorsque nos ennemis
Viendront à vos genoux désarmés et soumis,
Implorer, en tremblant, la clémence d'un homme
Dont dépendra leur vie et le destin de Rome.
Laissez-moi préparer ma gloire et vos grandeurs;
Espérez tout, allez.

AURELIE.

Laissez-moi mes terreurs.
Tu n'es qu'ambitieux, je ne suis que sensible,
Et je vois mieux que toi dans quel état horrible
Tu vas plonger des jours que j'avais crus heureux.
Poursuis, trame sans moi tes complots ténébreux,
Méprise mes conseils, accable un cœur trop tendre,
Creuse à ton gré l'abyme où tu nous fais descendre.
J'en vois toute l'horreur, et j'en pâlis d'effroi;
Mais en te condamnant, je m'y jette après toi.

CATILINA.

Faites plus: Aurélie, écartez vos alarmes,
Jouissez avec nous du succès de nos armes,
Prenez des sentimens tels qu'en avaient conçus
L'épouse de Sylla, et celle de Marius;
Tels que mon nom ma gloire et mon cœur les demandent.
Regardez d'un œil sec les périls qui m'attendent:
Soyez digne de moi. Le sceptre des humains
N'est point fait pour passer en de tremblantes mains.
Apprenez que mon camp, qui s'approche en silence,
Dans une heure, au plus tard, attend votre présence.
Que l'auguste moitié du premier des humains
S'accoutume à jouir des honneurs souverains;

Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre;
Que votre père enfin reconnaisse aujourd'hui
Les intérêts sacrés qui m'unissent à lui;
Qu'il respecte son gendre, et qu'il n'ose me nuire.
Mais avant qu'en mon camp je vous fasse conduire,
Je veux qu'à ce consul, à mon lâche rival,
Vous fassiez parvenir ce billet si fatal.
J'ai mes raisons, je veux qu'il apprenne à connaître
Et tout ce qu'est César, et tout ce qu'il peut être.
Laissez, sans vous troubler, tout le reste à mes soins:
Vainqueur et couronné, cette nuit je vous joins.

Page 196, l. pénult.

Commence donc par moi, qu'il faudra désarmer;
Malheureux, punis-moi du crime de t'aimer.
Tu m'oses reprocher d'être faible et timide!
Eh bien, cruel époux, dans le crime intrépide,
Frappe ce lâche cœur qui t'a gardé sa foi,
Qui déteste ta rage, et qui meurt tout à toi!
Frappe, ingrat, j'aime mieux, avant que tout périsse,
Voir en toi mon bourreau que d'être ta complice.

CATILINA.

Aurélie! à ce point pouvez-vous m'outrager?

AURELIE.

Je t'outrage et te sers, et tu peux t'en venger.
Oui, je vais arrêter ta fureur meurtrière!
Et c'est moi que tes mains combattront la première.

Page 199, ligne 24.

Es-tu désabusé? tu nous a perdus tous.

CATILINA.

Dans ces affreux momens puis-je compter sur vous?
Vous serai-je encor cher?

AURELIE.

Oui, mais il faut me croire.
Je défendrai tes jours, je défendrai ta gloire.
J'ai haï tes complots, j'en ai craint le danger;

Ce danger est venu, je vais le partager.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage;
L'amour en donne au moins; et malgré ton outrage
Malgré tes cruautés, constant dans ses bienfaits,
Cet amour est encor plus grand que tes forfaits.

CATILINA.

Eh bien, que voulez-vous? que prétendez-vous faire?

AURELIE.

Mourir ou te sauver. Tu sais quel est mon père:
En moi de ses vieux ans il voit l'unique appui,
Il est sensible, il m'aime, et le sang parle en lui.
Je vais lui déclarer le saint nœud qui nous lie,
Il faura que mes jours dépendent de ta vie.
Je peindrai tes remords: il craindra devant moi
D'armer le désespoir d'un gendre tel que toi;
Et je te donne au moins, quoi qu'il puisse entreprendre,
Le temps de quitter Rome, ou d'oser t'y défendre.
J'arrêterai mon père au péril de mes jours.

CATILINA (*après un moment de recueillement.*)

Je reçois vos conseils ainsi que vos secours.
Je me rends... le sort change... il faut vous satisfaire.

Page 204, ligne 29.

Remords, approchez-vous de ce cœur furieux...
Ecartez-la sur-tout: si je la vois paraître,
Tout prêt à vous servir, je tremblerai peut-être.

CETHEGUS.

Voilà votre chemin.

CATILINA.

Je m'égarais, je sors:
C'est le chemin du crime, et j'y cours sans remords.

Page 210, ligne 6.

Ont osé de Sylla montrer l'ambition.
Mallius, un soldat qui n'a que du courage,
Un aveugle instrument de leur secrète rage,
Descend comme un torrent du haut des Apennins;
Jusqu'aux remparts de Rome il s'ouvre les chemins.

Le péril eſt par-tout; l'erreur, la défiance,
M'accuſaient avec eux de trop d'intelligence.
Je voyais à regret vos injuſtes ſoupçons,
Dans vos cœurs prévenus tenir lieu de raiſons.
Mais ſi vous m'avez fait cette injure cruelle,
Le danger vous excuſe, et ſur-tout votre zèle.
Vous le ſavez, Céſar, vous le ſavez, Sénat,
Plus on eſt ſoupçonné, plus on doit à l'état.
Cicéron plaint les maux dont Rome eſt affligée:
Il vous parlait pour elle, et moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant je lui prouve aujourd'hui
Que Rome et le Sénat me ſont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'ame inviſible,
L'eſprit qui gouvernait ce grand corps ſi terrible,
Ce corps de conjurés, qui des monts Apennins
S'étend juſqu'où finit le pouvoir des Romains.
Il venait conſommer ce qu'on oſe entreprendre,
Allumer les flambeaux qui mettaient Rome en cendre,
Egorger les conſuls à vos yeux éperdus:
Caton était proſcrit, et Rome n'était plus.
Les momens étaient chers, et les périls extrêmes.
Je l'ai ſu, j'ai ſauvé l'Etat, Rome, et vous-même.
Ainſi par Scipion fut immolé Gracchus,
Ainſi par un ſoldat fut puni Spurius,
Ainſi ce fier Caton qui m'écoute et me brave,
Caton né ſous Sylla, Caton né ſon eſclave,
Demandait une épée, et de ſes faibles mains
Voulait, ſur un tyran, venger tous les Romains.

Page 214, ligne 8.

Mon père par ma voix vous demande vengeance:
Son ſang eſt répandu, j'ignore par quels coups;
Il eſt mort, il expire, et peut-être pour vous.
C'eſt dans votre palais, c'eſt dans ce ſanctuaire,
Sous votre tribunal, et ſous le ciel ſévère,
Que cent coups de poignard ont épuiſé ſon flanc.
(*en voulant ſe jeter aux pieds de Cicéron qui la relève.*)
Mes pleurs mouillent vos pieds arroſés de ſon ſang.
Secourez-moi, vengez ce ſang qui fume encore
Sur l'infame aſſaſſin que ma douleur ignore.



CICERON, *en montrant Catilina.*

Le voici...

AURELIE.

Dieux!...

CICERON.

C'est lui, lui qui l'assassina...
Qui s'en ose vanter!

AURELIE.

O Ciel! Catilina!
L'ai-je bien entendu? quoi! monstre sanguinaire!
Quoi! c'est toi... mon époux a massacré mon père!

CICERON.

Lui? votre époux!

AURELIE.

Je meurs.

CATILINA.

Oui, les plus sacrés nœuds,
De son père ignorés, nous unissent tous deux.
Oui, plus ces nœuds sont saints, plus grand est le service.
J'ai fait en frémissant cet affreux sacrifice;
Et si des dictateurs ont immolé leurs fils,
Je crois faire autant qu'eux pour sauver mon pays,
Quand malgré mon hymen et l'amour qui me lie,
J'immole à nos dangers le père d'Aurélie.

AURELIE, *revenant à elle.*

Oses-tu...

CICERON *au Sénat.*

Sans horreur avez-vous pu l'ouïr?
Sénateurs, à ce point il peut vous éblouir!

LE SENAT, AURELIE, le Chef des licteurs.

LE LICTEUR.

Seigneur, on a saisi ce dépôt formidable...

CICERON.

Chez Nonnius, ô Ciel!

CRASSUS.

Qui des deux eſt coupable?

CICERON.

En pouvez-vous douter? Ah! Madame, au Sénat
Nommez, nommez l'auteur de ce noir attentat.
J'ai toute la pitié que votre état demande,
Mais éclairciſſez tout, Rome vous le commande.

AURELIE.

Ah! laiſſez-moi mourir: Que me demandez-vous?
Ce cruel!... je ne puis accuſer mon époux...

CICERON.

C'eſt l'accuſer aſſez.

LENTULUS.

C'eſt aſſez le défendre.

CICERON.

Pourſuivez donc, cruels, et mettez Rome en cendre.
Achevez: il vous reſte à le déclarer roi.

AURELIE.

Sauvez Rome, Conſul, et ne perdez que moi.
Si vous ne m'arrachez cette odieuſe vie,
De mes ſanglantes mains vous me verrez punie.
Sauvez Rome, vous dis-je, et ne m'épargnez point.

CICERON.

Quoi! ce fier ennemi vous impoſe à ce point!
Vous gardez devant lui ce ſilence timide,
Vous ménagez encore un époux parricide!

CATILINA.

Conſul, elle eſt d'un ſang que l'on doit déteſter;
Mais elle eſt mon épouſe, il la faut reſpecter.

CICERON.

Crois-moi, je ferai plus: je le vengerai, traître!
(*à Aurélie.*)
Eh bien, ſi devant lui vous craignez de paraître,
Daignez de votre père attendre le vengeur,

Et renfermer chez vous votre juste douleur.
Là je vous parlerai.

AURELIE.

Que pourrai-je vous dire?
Le sang d'un père parle, et devrait vous suffire.
Sénateurs, tremblez tous... le jour est arrivé...
Je ne le verrai pas... mon sort est achevé,
Je succombe.

CATILINA.

Ayez soin de cette infortunée.

CICERON.

Allez, qu'en son palais elle soit ramenée.
(*on l'emmène.*)

CATILINA.

Qu'ai-je vu, malheureux! je suis trop bien puni.

CETHEGUS.

A ce fatal objet, quel trouble t'a saisi?
Aurélie à nos pieds a demandé vengeance,
Mais si tu servis Rome, attends ta récompense.

CICERON.

Qu'entends-je! Ah! Sénateurs, en proie à votre sort,
Ouvrez enfin les yeux que va fermer la mort.
Sur les bords du tombeau, réveille-toi, Patrie!
(*en montrant Catilina.*)
Vous avez déjà vu l'essai de sa furie,
Ce n'est qu'un des ressorts par ce traître employés;
Tous les autres en foule ici sont déployés.
On lève des soldats jusqu'au milieu de Rome;
On les engage à lui, c'est lui seul que l'on nomme.
Que font ces vétérans dans la campagne épars?
Qui va les rassembler aux pieds de nos remparts?
Que demande Lecca dans les murs de Préneste?
Traître, je sais trop bien tout l'appui qui te reste.
Mais je t'ai confondu dans l'un de tes desseins;
J'ai mis Rome en défense, et Préneste en mes mains.
Je te suis en tous lieux, à Rome, en Etrurie;
Tu me trouves par-tout épiant ta furie.

Combattant

Combattant tes projets que tu crois nous cacher ;
Chez tous tes confidens ma main va te chercher.
Du Sénat et de Rome il est temps que tu sortes :
Ce n'est pas tout, Romains, une armée est aux portes,
Une armée est dans Rome, et le fer et les feux
Vont renverser sur vous vos temples et vos dieux.
C'est du mont Aventin que partiront les flammes
Qui doivent embraser vos enfans et vos femmes ;
Et sans les fruits heureux d'un travail assidu,
Ce terrible moment serait déjà venu.
Sans mon soin redoublé que l'on nommait frivole,
Déjà les conjurés marchaient au capitole.
Ce temple où nous voyons les rois à nos genoux,
Détruit et consumé périssait avec vous.
Cependant à vos yeux Catilina paisible
Se prépare avec joie à ce carnage horrible :
Au rang des sénateurs il est encore assis ;
Il proscrit le Sénat, et s'y fait des amis ;
Il dévore des yeux le fruit de tous ses crimes,
Il vous voit, vous menace, et marque ses victimes.
Et quand ma voix s'oppose à tant d'énormités,
Vous me parlez de droit et de formalités !
Vous respectez en lui le rang qu'il déshonore !
Vos bras intimidés sont enchaînés encore !
Ah ! si vous hésitez, si, méprisant mes soins,
Vous n'osez le punir, défendez-vous du moins.

CATON.

Va, les dieux immortels ont parlé par ta bouche.
Consul, délivre-nous de ce monstre farouche ;
Tout dégouttant du sang dont il souilla ses mains,
Il atteste les droits des citoyens romains.
Use des mêmes droits pour venger ta patrie :
Nous n'avons pas besoin des aveux d'Aurélie.
Tu l'as trop convaincu, lui-même est interdit ;
Et sur Catilina le seul soupçon suffit.
Céthégus nous disait, et bien mieux qu'il ne pense,
Qu'on doit immoler tout à Rome, à sa défense.
Immole ce perfide, abandonne aux bourreaux
L'artisan des forfaits et l'auteur de nos maux :
Frappe malgré César, et sacrifie à Rome
Cet homme détesté, si ce monstre est un homme.



Je fuis trop indigné qu'aux yeux de Cicéron
Il ait ofé s'affeoir à côté de Caton.

(Caton fe lève et paffe du côté de Cicéron. Tous les fénateurs le fuivent, hors Céthégus, Lentulus, Craffus, Clodius qui reftent avec Catilina.)

CICERON *au Sénat.*

Courage, Sénateurs, du monde auguftes maîtres,
Amis de la vertu, féparez-vous des traîtres.
Le démon de Sylla femblait vous aveugler :
Allez au Capitole, allez vous raffembler;
C'eft là qu'on doit porter les premières alarmes.
Mêlez l'appui des lois à la force des armes;
D'une efcorte nombreufe entourez le Sénat,
Et que tout citoyen foit aujourd'hui foldat.
Créez un dictateur en ces temps difficiles.
Les Gaulois font dans Rome, il vous faut des Camilles.
On attaque fans peine un corps trop divifé :
Lui-même il fe détruit; le vainere eft trop aifé.
Réuni fous un chef, il devient indomptable.
Je fuis loin d'afpirer à ce faix honorable :
Qu'on le donne au plus digne, et je révère en lui
Un pouvoir dangereux, néceffaire aujourd'hui.
Que Rome feule parle, et foit feule fervie;
Point d'efprit de parti, de cabales, d'envie,
De faibles intérêts, de fentimens jaloux :
C'eft par là que jadis Sylla régna fur vous;
Par là, fous Marius, j'ai vu tomber vos pères.
Des tyrans moins fameux, cent fois plus fanguinaires,
Tiennent le bras levé, les fers et le trépas;
Je les montre à vos yeux : ne les voyez-vous pas?
Ecoutez-vous fur moi l'envie et les caprices?
Oubliez qui je fuis, fongez à mes fervices;
Songez à Rome, à vous qui vous facrifiez!
Non à de vains honneurs qu'on m'a trop enviés.
Allez, ferme Caton, préfidez à ma place.
Céfar, foyez fidelle, et que l'antique audace
Du brave Lucullus, de Craffus, de Céfon,
S'allume au feu divin de l'ame de Caton.
Je cours en tous les lieux où mon devoir m'oblige,
Où mon pays m'appelle, où le danger m'exige.

Je vais combler l'abyme entr'ouvert ſous vos pas,
Et malgré vous, enfin, vous ſauver du trépas.

(*il ſort avec le Sénat.*)

CATILINA *à Cicéron.*

J'atteſte encor les lois que vous oſez enfreindre:
Vous allumez un feu qu'il vous fallait éteindre,
Un feu par qui bientôt Rome s'embraſera;
Mais c'eſt dans votre ſang que ma main l'éteindra.

CETHEGUS.

Viens, le Sénat encore héſite et ſe partage:
Tandis qu'il délibère, achevons notre ouvrage.

Fin des Variantes.

NOTES.

Page 166, ligne 11.

Vains fantômes d'Etat, évanouissez-vous.

Vers de Rodogune.

Page 170, ligne 18.

La gloire en est douteuse, et le péril certain.

Vers de Cinna.

Page 178, ligne 4.

Savior armis.
Luxuria incubuit victumque ulciscitur orbem.

(JUVENAL.)

Page 192, ligne 8.

Tous les tyrans qui ont voulu détruire un gouvernement républicain, ont toujours pris pour prétexte la nécessité de délivrer le peuple du joug des grands; comme toutes les fois qu'une aristocratie a succédé au gouvernement d'un seul, elle a pris pour prétexte les abus de l'autorité arbitraire: et le peuple a toujours été la victime et la dupe de toutes ces révolutions. *Catilina* ne dit nulle part qu'il est un scélérat; il veut venger le peuple et les vétérans de l'ingratitude du Sénat; il veut venger ses propres injures. Il ne commet un crime, que parce que ce crime est nécessaire à son salut et à celui de ses amis. M. *de Voltaire* est le premier poëte tragique qui ait fait parler les scélérats avec vraisemblance, sans déclamation et sans bassesse. C'est un pas que l'art n'avait point fait encore du temps de *Racine*.

Page 210, ligne 21.

Spurius Metius était un chevalier romain qui, dans un temps de disette, forma des magasins de pain, et le distribua aux citoyens. Il devint leur idole. Le Sénat l'accusa d'aspirer à la tyrannie; et pour opposer à la faveur populaire une autorité redoutable au peuple, on nomma dictateur le célèbre *Cincinnatus*. Il cita *Spurius* à son tribunal, et envoya *Servilius Abala*, qu'il avait choisi pour général de la cavalerie, sommer l'accusé d'y comparaître. *Metius* refusa d'obéir, *Servilius* le tua; et le dictateur approuva sa con-

duite. On sait quel fut le sort des Gracques. *Catilina* s'excuse devant le Sénat par des exemples de violence approuvés par le Sénat même, et commis pour ses intérêts.

Page 212, ligne 30.

César avait eu, dans sa jeunesse, des liaisons avec *Catilina*; et ceux qui découvrirent la conspiration à *Cicéron* nommèrent *César* parmi les complices, soit que réellement il y eût trempé, soit qu'ils eussent voulu augmenter l'importance de leur service, en mêlant un grand nom aux noms obscurs ou méprisés des autres complices. Mais la conduite de *César*, pendant la conjuration, fit soupçonner qu'il regrettait qu'elle n'eût pas eu de suites qui auraient pu la rendre nécessaire, et lui ouvrir le chemin à la souveraine puissance.

Page 218, ligne 20.

C'était au consul de jour à nommer le dictateur. *Cicéron* ne pouvait se nommer lui-même. *Antoine* son collégue était un homme estimé comme général, mais obéré et débauché; ses goûts et l'état de sa fortune l'avaient lié avec tout ce que Rome renfermait alors de factieux.

Cicéron n'osait se fier à lui, et s'assurer qu'*Antoine* le nommerait. *Crassus*, *César*, *Lucullus* étaient plus ou moins suspects. On prit donc le parti de ne point nommer de dictateur, et le Sénat porta le décret: *videant consules ne quid detrimenti Respublica accipiat.* Ce décret donnait au consul une autorité absolue, semblable à celle du dictateur; mais non pour un temps fixe, et seulement tant que le Sénat voulait la continuer. L'exercice des autres magistratures n'était pas suspendu. Enfin on pouvait demander compte aux consuls de la conduite qu'ils avaient tenue pendant le temps qu'ils avaient joui de cette autorité.

Page 220, ligne 18.

A cette époque, aucun citoyen romain ne pouvait être condamné à mort qu'en violant les lois. *Cicéron*, avant de faire, de l'autorité illimitée qu'il avait reçue, un usage contraire à une loi respectée dans Rome, et chère au peuple, consulta le Sénat. Ce fut dans cette occasion que *César* et *Caton* prononcèrent deux discours: *Caton* pour prouver la nécessité de faire mourir les conjurés, *César* pour proposer de les renfermer seulement dans quelques villes d'Italie. Ces discours nous ont été transmis par *Salluste*. On ignore, à la vérité, si ce sont réellement ceux que *César* et *Caton* ont



prononcés dans le Sénat, ou des discours de l'invention de *Salluste*, suivant l'usage des anciens historiens.

Il est à remarquer que *César*, souverain pontife, dit, en plein Sénat, dans ce discours, qu'il ne faut pas punir de mort les conjurés, parce que la mort leur ôtera le sentiment de toutes les peines, et celui de leur opprobre, qu'elle serait une grâce plutôt qu'un supplice : il nie hautement les peines après la mort. Soit que *César* ait fait ce discours, soit que *Salluste*, auteur contemporain, l'ait attribué au souverain pontife, il en résulte également que les idées religieuses des anciens Romains étaient bien différentes des nôtres. Un auteur qui ne serait pas absolument fou (ce qu'on ne peut supposer de *Salluste*) n'introduirait pas dans un livre sérieux un roi d'Angleterre avançant en plein parlement *qu'il n'y a rien après la mort*, comme une opinion toute simple, et qui ne doit scandaliser personne. Le Sénat suivit l'avis de *Caton*; mais le suffrage de ce corps si puissant n'empêcha point que *Cicéron* ne fût recherché dans la suite, comme ayant abusé de son pouvoir, et qu'il ne subît la peine de l'exil. *Clodius* fut son accusateur.

Page 228, ligne 8.

En sortant de la première représentation de Rome sauvée, M. d'*Alembert* dit à M. *de Voltaire : il y a dans votre pièce un vers que j'eusse voulu retrancher.*

Permettez que César ne parle point de lui.

Si je n'avais eu, répondit l'auteur de la tragédie, *que des hommes tels que vous pour spectateurs, je ne l'aurais pas écrit.*

Fin des Notes de Rome sauvée.

NOTES

De l'Orphelin de la Chine.

Page 241, ligne 14.

On peut comparer ces vers à ceux que dit *Aricie* dans la Phèdre de *Racine :*

Phèdre en vain s'honorait des soupirs de Thésée :
Pour moi je suis plus fière, et fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert ;
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une ame insensible,
D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné ;
Voilà ce qui me plaît, voilà ce qui m'irrite.
Hercule à désarmer coûtait moins qu'Hippolyte ;
Et vaincu plus souvent, et plutôt surmonté,
Préparait moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.

Quelle différence entre la coquetterie bourgeoise d'*Aricie*, qui se plaît *à porter la douleur dans une ame insensible*, et le noble orgueil d'*Idamé*, qui tire une vanité secrète *d'adoucir ce lion dans ses fers arrêté, et d'instruire aux vertus son féroce courage.*

Comment l'habitude avait-elle pu familiariser *Racine* avec le goût d'une galanterie ridicule, au point d'introduire dans une tragédie une princesse qui préfère un jeune héros à *Hercule*, parce qu'*Hercule préparait moins de gloire aux yeux qui l'avaient dompté. Idamé* ne parle point *de la gloire de ses yeux. Un refus a causé les malheurs de la terre.*

Page 249, ligne 5.

Catilina, dans la pièce de *Crébillon*, dit :

La mort n'est qu'un instant
Que le grand cœur défie, et que le lâche attend.

C'est un soldat romain qui se donne la mort pour se dérober au supplice : *Zamti* est un philosophe chinois, résigné à la mort.

Page 254, ligne 27.

L'abbé *Mongant* était très-vaporeux. Employé à l'éducation du duc d'*Orléans* Régent, avec l'abbé *Dubois*, il n'avait eu qu'une abbaye : et *Dubois* était devenu cardinal, et premier ministre, quoique l'abbé *Mongant* lui fût supérieur en naissance



en esprit, en lumière, et en probité. Il eut la faiblesse d'être malheureux de la destinée du cardinal: et il n'aurait pas voulu sans doute, l'acheter au même prix. Un jour on lui demandait ce que c'était que les vapeurs dont il se plaignait: *c'est une terrible maladie*, répondit-il; *elle fait voir les choses telles qu'elles sont*. C'est dans ce même sens que ces vers de *Zamti* sont vrais.

Page 258, ligne 9.

On était accoutumé sur notre théâtre à voir des sujets immoler leurs enfans pour sauver ceux de leurs rois; et l'on fut étonné d'entendre dans l'Orphelin le cri de la nature. *Zamti* ne devait pas sacrifier son fils pour le fils de l'empereur. Un particulier, une nation même, n'a pas le droit de livrer un innocent à la mort pour des vues d'utilité politique. Mais *Zamti*, en immolant son fils unique, fesait à ce qu'il regardait comme son devoir, le sacrifice le plus grand qu'un homme puisse faire. En sacrifiant un étranger, il n'eût été qu'odieux; en sacrifiant son fils, il est intéressant, quoiqu'injuste.

Page 258, ligne 24.

On peut comparer cette situation à celle de *Clytemnestre*. Observons que dans Iphigénie, un père égorge sa fille pour faire changer le vent, qu'aucun personnage dans la pièce ne s'élève contre cet absurde fanatisme; que *Clytemnestre* trouve qu'il serait plus naturel d'immoler la fille d'*Hélène*, puisqu'enfin c'est *Hélène* qui est coupable; tant les idées superstitieuses, qu'on a reçues dans l'enfance, familiarisent les hommes avec les principes les plus absurdes, non-seulement des superstitions régnantes, mais même des superstitions qui n'existent plus.

Page 260, ligne 22.

On a pendant quelque temps retranché ces huit vers. La police de Paris ne voulait pas que *Gengis* apprît aux Parisiens qu'il lui était utile de laisser aux Chinois certaines erreurs qui entraînaient leur docilité.

Page 281, ligne 23.

On peut comparer cette situation de *Gengis* à celle d'*Auguste*, et ces vers de l'Orphelin à ceux-ci de Cinna:

> Et comme notre esprit jusqu'au dernier soupir
> Toujours vers quelqu'objet pousse quelque désir,

Il se ramène en soi n'ayant plus où se prendre ;
Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

Rien ne forme plus le goût, comme le remarque M. *de Voltaire*, que ces comparaisons, lorsque sur-tout deux hommes d'un génie égal, mais très-différent, ont à exprimer un même fond d'idées, dans des circonstances, et avec des accessoires qui ne sont pas les mêmes. Ici l'un peint un tyran, et la satiété d'une ame épuisée par des passions violentes; et l'autre peint un conquérant; et le vide d'un cœur qui a conservé sa sensibilité et son énergie.

Page 282, ligne 24.

Egée dit à *Eglé*, dans l'opéra de Thésée :

C'est peut-être un peu tard m'offrir à vos beaux yeux :
Je ne suis plus au temps de l'aimable jeunesse ;
Mais je suis roi, belle Princesse,
Et roi victorieux.

Page 288, ligne 29.

Dans les prémières éditions on lisait :

Passe sur mon tombeau dans les bras du barbare.

Fin des Notes.

VARIANTES

DE TANCREDE.

Page 309, ligne 28.

« Elle fut jouée par des Français et par des
„ étrangers réunis ; c'est peut-être le seul moyen d'em-
„ pêcher que la pureté de la langue ne se corrompe,
„ et que la prononciation ne s'altère dans les pays
„ où l'on nous fait l'honneur de parler français ".

Ibid. ligne dernière.

" Je ne saurais trop recommander qu'on cherche à
„ mettre sur notre scène quelques parties de notre
„ histoire de France. On m'a dit que les noms des
„ anciennes maisons qu'on retrouve dans Zaïre, dans
„ le Duc de Foix, dans Tancrède ont fait plaisir à
„ la nation. C'est encore peut-être un nouvel aiguillon
„ de gloire pour ceux qui descendent de ces races
„ illustres. Il me semble qu'après avoir fait paraître
„ tant de héros étrangers sur la scène, il nous man-
„ quait d'y montrer les nôtres. J'ai eu le bonheur
„ de peindre le grand, l'aimable *Henri IV*, dans un
„ poëme qui ne déplaît pas aux bons citoyens. Un
„ temps viendra que quelque génie plus heureux
„ l'introduira sur la scène avec plus de majesté. "

Page 326, ligne 30.

Edition de 1761 :

Rien ne saurait plus rompre un nœud si légitime.

Page 329, ligne 16.

Le seul nom de Tancrède enhardit ma faiblesse.

Page 330, ligne 19.

C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins,
C'est lui qui découvrit dans une course utile,
Que Tancrède en secret a revu la Sicile ;

Mais craignant de lui nuire en cherchant à le voir,
Il crut que m'avertir était fon feul devoir:
Ma lettre par fes foins, etc.

Page 334, ligne 9.

ARGIRE *à Aménaïde.*

Eloignez-vous, fortez.

AMENAIDE.

Qu'entends-je? vous! mon père?

ARGIRE.

Vous n'êtes plus ma fille, ôtez-vous de ces lieux,
Rougiffez, et tremblez de vos fureurs fecrètes:
Vous hâtez mon trépas, perfide que vous êtes;
Allez, une autre main faura fermer mes yeux.

AMENAIDE.

Où fuis-je? ô jufte Ciel! quel eft ce coup de foudre?
Soutiens-moi. . .

(*Fanie l'aide à fortir.*)

SCENE III.

ARGIRE, les Chevaliers.

ARGIRE.

Mes amis, c'eft à vous de réfoudre
Quel parti l'on doit prendre après ce crime affreux.
De l'Etat et de vous je fens quelle eft l'injure;
Je dois tout à la loi, mais tout à la nature; etc.

Page 336, ligne 4.

Plutôt que de fe rendre, il a voulu mourir.

Ibid. ligne 24.

Avec tant d'infamie enfermés au tombeau;
Telle eft dans nos Etats la loi de l'hyménée; etc.

Page 341, ligne 5.

Punissez ma franchise et vengez votre offense.

Ibid. ligne 13.

Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux.
Sans daigner pénétrer au fond de ce mystère,
Je veux à vos dédains opposer mes mépris;
A votre aveuglement vous laisser sans colère,
Marcher à Solamir et venger mon pays.

SCENE VII.

AMENAIDE, Soldats *dans l'enfoncement.*

Il me faut donc mourir et dans l'ignominie!
On croit qu'à Solamir mon cœur se sacrifie!
O toi, seul des humains qui méritas ma foi,
Seul objet de mes pleurs, objet de leur envie,
Je meurs en criminelle: oui, je le suis pour toi;
Je le veux, je dois l'être. Eh quoi? cette infamie,
Ces apprêts, ces bourreaux, puis-je les soutenir?
Mort honteuse! à ton nom tout mon courage cède.
Non, il n'est point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, et non pas me punir.
Quoi! je parais trahir mon père et ma patrie!
. . . .
. . . .
. . . .
Porte un jour au héros pour qui je perds la vie
Mes derniers sentimens et mes derniers adieux.
Peut-être il vengera son amante fidelle.
Enfin je meurs pour lui; ma mort est moins cruelle.

Page 347, ligne 5.

Elle ferait fidelle, après mon trépas même!
Oui, j'ose m'en flatter, oui, c'eſt ainſi qu'elle aime,
C'eſt ainſi que j'adore un cœur tel que le ſien;
Il eſt inébranlable, il eſt digne du mien:
Incapable d'effroi, de crainte et d'inconſtance.

Page 365, ligne 12.

FANIE.

Craint-il de s'expliquer; vous a-t-il ſoupçonnée?

Fin des Variantes.

NOTES.

Page 311, ligne 21.

La France était alors obérée et surchargée d'impôts ; mais les campagnes étaient cultivées, et si l'on avait comparé la masse des impôts avec la somme du produit net des terres, peut être l'aurait-on trouvée dans une moindre proportion que du temps de *Charles IX*, de *Henri III*, ou même de *Henri IV*. Si on avait comparé de même la somme de ce produit net au nombre des hommes employés à la culture, on l'aurait trouvée dans un rapport plus grand. Il résulte de cette seconde comparaison, qu'il pouvait y avoir en 1760 plus de valeurs réelles qu'on pouvait employer à payer la main d'œuvre des travaux d'industrie et de construction, que dans des temps regardés comme plus heureux. L'impôt est injuste lorsqu'il excède les dépenses nécessaires, et strictement nécessaires à la prospérité publique : il est alors un véritable vol aux contribuables. Il est injuste encore lorsqu'il n'est pas distribué proportionnellement aux propriétés de chacun. Il est tyrannique lorsque sa forme assujettit les citoyens à des gênes ou à des vexations inutiles ; mais il n'est destructeur de la richesse nationale, que lorsque, soit par sa grandeur, soit par sa forme, il diminue l'intérêt de former des entreprises de culture, ou qu'il les fait négliger. Il n'était pas encore parvenu à ce point en 1760 ; et quoiqu'il y eût en France beaucoup de malheureux, quoique le peuple gémît sous le poids de la fiscalité, le royaume était encore riche et bien cultivé. Tout était si peu perdu à cette époque, que quelques années d'une bonne administration eussent alors suffi pour tout réparer. Ce que dit ici M. *de Voltaire* était donc très-vrai ; mais ce n'était en aucune manière une excuse pour ceux qui gouvernaient.

Page 340, ligne 31.

Iphigénie, près d'être immolée, dit à son père :

D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

Cette résignation paraît exagérée : le sentiment d'*Aménaïde* est plus vrai et aussi touchant ; mais dans cette comparaison ce n'est point *Racine* qui est inférieur à *Voltaire*, c'est l'art qui a fait des progrès. Pour rendre les vertus dramatiques

plus imposantes, on les a d'abord exagérées; mais le comble de l'art est de les rendre à la fois naturelles et héroïques. Cette perfection ne pouvait être que le fruit du temps, de l'étude des grands modèles, et sur-tout de l'étude de leurs fautes.

Page 356, ligne 4.

Qui n'a plus qu'un moment à vivre
N'a plus rien à dissimuler.

M. *de Voltaire*, dans la Comtesse de Givry, dit en parlant d'un vieux soldat:

Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.

Page 370, ligne 9.

On a cru reconnaître dans ce vers le sentiment qu'une longue suite d'injustices avait dû produire dans l'ame de l'auteur: comme dans ceux-ci:

Proscrit dès le berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvrage,
Qui d'Etats en Etats ai porté mon courage,
Qui par tout de l'envie ai senti la fureur,
Depuis que je suis né j'ai vu la calomnie,
Exhaler les venins de sa bouche impunie,
Chez les républicains comme à la cour des rois.

On a cru reconnaître encore le sentiment d'un grand homme, qui après avoir été privé de la liberté dans sa jeunesse pour des vers qu'il n'avait point faits, forcé de fuir en Angleterre la haine des bigots, d'aller oublier à Berlin les cabales des gens de lettres, et la haine que les gens en place portent sourdement à tout homme supérieur, avait été ensuite obligé de quitter Berlin par les intrigues d'un géomètre médiocre, jaloux d'un grand poëte, et retrouvait à Genève les monstres qui l'avaient persécuté à Paris et à Berlin, la superstition et l'envie.

Remarquons ici que c'est vraisemblablement au goût de M. *de Voltaire* pour l'*Arioste* que nous devons Tancrède. Il était impossible qu'un aussi grand artiste ne vît dans l'histoire d'*Ariodant* et de *Genèvre*, un bloc précieux d'où devait sortir une belle tragédie. C'est une des pièces du théâtre français qui fait le plus d'effet à la représentation, et peut-être celle de toutes où l'on trouve un plus grand nombre de vers et de situation d'une sensibilité profonde et passionnée.

Fin des Notes du tome quatrième.

NOTES

SUR OLIMPIE,

PAR M. DE VOLTAIRE.

TOME CINQUIEME.

Page 5, ligne 11.

CES myſtères et ces expiations ſont de la plus haute antiquité, et commençaient alors à devenir communs chez les Grecs. *Philippe*, père d'*Alexandre*, ſe fit initier aux myſtères de la Samothrace, avec la jeune *Olimpias* qu'il épouſa depuis. C'eſt ce qu'on trouve dans *Plutarque*, au commencement de la vie d'*Alexandre*, et c'eſt ce qui peut ſervir à fonder l'initiation de *Caſſandre* et d'*Olimpie*.

Il eſt difficile de ſavoir chez quelle nation on inventa ces myſtères. On les trouve établis chez les Perſes, chez les Indiens, chez les Egyptiens, chez les Grecs. Il n'y a peut-être point d'établiſſement plus ſage. La plupart des hommes, quand ils ſont tombés dans de grands crimes, en ont naturellement des remords. Les législateurs qui établirent les myſtères et les expiations, voulurent également empêcher les coupables repentans de ſe livrer au déſeſpoir, et de retomber dans leurs crimes.

La créance de l'immortalité de l'ame était par-tout le fondement de ces cérémonies religieuſes. Soit que la doctrine de la métempſycoſe fût admiſe, ſoit qu'on reçût celle de la réunion de l'eſprit humain à l'eſprit univerſel; ſoit que l'on crût, comme en Egypte, que l'ame ſerait un jour rejointe à ſon propre corps; en un mot, quelle que fût l'opinion dominante, celle des peines et des récompenſes après la mort était univerſelle chez toutes les nations policées.

Il eſt vrai que les juifs ne connurent point ces myſtères, quoiqu'ils euſſent pris beaucoup de cérémonies des Egyptiens. La raiſon en eſt que l'immortalité de l'ame était le fondement de la doctrine égyptienne, et n'était pas celui de la doctrine moſaïque. Le peuple groſſier des juifs, auquel Dieu daignait ſe proportionner, n'avait même aucun corps de doctrine: il n'avait pas une ſeule formule de prière générale établie par ſes lois. On ne trouve ni dans le *Deutéronome*, ni dans le

Lévitique, qui font les feules lois des juifs, ni prière ni dogme, ni créance de l'immortalité de l'ame, ni peines ni récompenfes après la mort. C'eft ce qui les diftinguait des autres peuples; et c'eft ce qui prouve la divinité de la miffion de *Moïfe*, félon le fentiment de M. *Warburton*, évêque de Worcefter. Ce prélat prétend que Dieu daignant gouverner lui-même le peuple juif, & le récompenfant ou le puniffant par des bénédictions ou des peines temporelles, ne devait pas lui propofer le dogme de l'immortalité de l'ame, dogme admis chez tous les voifins de ce peuple.

Les juifs furent donc prefque les feuls dans l'antiquité, chez qui les myftères furent inconnus. *Zoroaftre* les avait apportés en Perfe, *Orphée* en Thrace, *Ofiris* en Egypte, *Minos* en Crète, *Ciniras* en Chypre, *Erectée* dans Athènes. Tous différaient, mais tous étaient fondés fur la créance d'une vie à venir, et fur celle d'un feul dieu. C'eft fur-tout ce dogme de l'unité de l'Etre fuprême qui fit donner par-tout le nom de *myftères* à ces cérémonies facrées. On laiffait le peuple adorer des dieux fecondaires, des petits dieux, comme les appelle *Ovide*, *vulgus deorum*, c'eft-à-dire, les ames des héros, que l'on croyait participantes de la divinité et des êtres mitoyens entre Dieu et nous. Dans toutes les célébrations des myftères en Gréce, foit à Eleufis, foit à Thèbes, foit dans la Samothrace ou dans les autres îles, on chantait l'hymne d'*Orphée*;

Marchez dans la voie de la juftice, contemplez le feul maître du monde, le Démiurgos. Il eft unique, il exifte feul par lui-même; tous les autres êtres ne font que par lui, il les anime tous: il n'a jamais été vu par des yeux mortels, et il voit au fond de nos cœurs.

Dans prefque toutes les célébrations de ces myftères, on repréfentait fur une efpèce de théâtre une nuit à peine éclairée, et des hommes à moitié nus, errans dans ces ténèbres, pouffant des gémiffemens et des plaintes, et levant les mains au ciel. Enfuite venait la lumière, et l'on voyait le *Démiurgos* qui repréfentait le maître et le fabricateur du monde, confolant les mortels, et les exhortant à mener une vie pure.

Ceux qui avaient commis de grands crimes les confeffaient à l'Hiérophante, et juraient devant Dieu de n'en plus commettre. On les appelait dans toutes les langues d'un nom qui répond à *initiatus*, *initié*, celui *qui commence une nouvelle vie*, et qui entre en communication avec les dieux, c'eft-à-dire avec les héros et les demi-dieux, qui ont mérité par leurs exploits bienfefans d'être admis après leur mort auprès de l'Etre fuprême.

ne préſente cette tragédie aux amateurs que comme une eſquiſſe légère et imparfaite d'un genre abſolument néceſſaire.

Page 15, ligne anti-pénultième.

Le feu de *Veſta* était allumé dans preſque tous les temples de la terre connue. *Veſta* ſignifiait *feu* chez les anciens Perſes, et tous les ſavans en conviennent. Il eſt à croire que les autres nations firent une divinité de ce feu, que les Perſes ne regardèrent jamais que comme le ſymbole de la Divinité. Ainſi une erreur de nom produiſit la déeſſe *Veſta*, comme elle a produit tant d'autres choſes.

Page 23, ligne pénultième.

Non-ſeulement les défauts de cette tragédie ont empêché l'auteur d'oſer la faire jouer ſur le théâtre de Paris, mais la crainte, que le peu de beautés qui peut y être ne fût expoſé à la raillerie, a retenu l'auteur encore plus que ſes défauts. La même légèreté qui fit condamner Athalie pendant plus de vingt années par ce même peuple qui applaudiſſait à la Judith de *Boyer*, les mêmes prétextes qui ſervirent à jeter du ridicule ſur un prêtre et ſur un enfant, peuvent ſubſiſter aujourd'hui. Il eſt à croire qu'on dirait, voilà une tragédie jouée dans un couvent; *Statira* eſt religieuſe, *Caſſandre* a fait une confeſſion générale, l'Hiérophante eſt un directeur, etc.

Mais auſſi, il ſe trouvera des lecteurs éclairés et ſenſibles qui pourront être attendris de ces mêmes reſſemblances dans leſquelles d'autres ne trouveront que des ſujets de plaiſanterie. Il n'y a point de royaume en Europe qui n'ait vu des reines s'enſevelir les derniers jours de leur vie dans des monaſtères après les plus horribles cataſtrophes. Il y avait de ces aſiles chez les anciens, comme parmi nous. La *Calprenède* fait retrouver *Statira* dans un puits; ne vaut-il pas mieux la retrouver dans un temple?

Quant à la confeſſion de ſes fautes dans les cérémonies de la religion, elle eſt de la plus haute antiquité, et eſt expreſſément ordonnée par les lois de *Zoroaſtre*, qu'on trouve dans le *Sadder*. Les initiés n'étaient point admis aux myſtères ſans avoir expoſé le ſecret de leurs cœurs en préſence de l'Etre ſuprême. S'il y a quelque choſe qui conſole les hommes ſur la terre, c'eſt de pouvoir être réconcilié avec le ciel et avec ſoi-même. En un mot, on a tâché de repréſenter ici ce que les malheurs des grands de la terre ont jamais eu de plus terrible, et ce que la religion ancienne a jamais eu de plus conſolant et de plus auguſte.

Si ces mœurs, ces uſages ont quelque conformité avec les nôtres, ils doivent porter plus de terreur et de pitié dans nos ames.

Il y a quelquefois dans le cloître je ne ſais quoi d'attendriſſant et d'auguſte. La comparaiſon que fait ſecrètement le lecteur entre le ſilence de ces retraites et le tumulte du monde, entre la piété paiſible qu'on ſuppoſe y régner et les diſcordes ſanglantes qui déſolent la terre, émeut et tranſporte une ame vertueuſe et ſenſible.

Page 38, ligne 14.

Cet exemple d'un prêtre qui ſe renferme dans les bornes de ſon miniſtère de paix nous a paru d'une très-grande utilité, et il ſerait à ſouhaiter qu'on ne les repréſentât jamais autrement ſur un théâtre public, qui doit être l'école des mœurs. Il eſt vrai qu'un perſonnage qui ſe borne à prier le ciel, et à enſeigner la vertu, n'eſt pas aſſez agiſſant pour la ſcène; mais auſſi il ne doit pas être au nombre des perſonnages dont les paſſions font mouvoir la pièce. Les héros emportés par leurs paſſions agiſſent, et un grand-prêtre inſtruit. Ce mélange, heureuſement employé par des mains plus habiles, pourra faire un jour un grand effet ſur le théâtre.

On oſe dire que le grand-prêtre *Joad*, dans la tragédie d'Athalie, ſemble s'éloigner trop de ce caractère de douceur et d'impartialité qui doit faire l'eſſence de ſon miniſtère. On pourrait l'accuſer d'un fanatiſme trop féroce, lorſque rencontrant *Mathan* en conférence avec *Jozabeth*, au lieu de s'adreſſer à *Mathan* avec la bienſéance convenable, il s'écrie:

" Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!
" Vous ſouffrez qu'il vous parle! et vous ne craignez pas
" Que du fond de l'abyme entr'ouvert ſous ſes pas
" Il ne ſorte à l'inſtant des feux qui vous embraſent,
" Ou qu'en tombant ſur lui ces murs ne vous écraſent!
" Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
" Vient-il infecter l'air qu'on reſpire en ce lieu?

Mathan ſemble lui répondre très-pertinemment en diſant:

" On reconnaît Joad à cette violence;
" Toutefois il devrait montrer plus de prudence,
" Reſpecter une reine, etc.

On ne voit pas non plus pour quelle raiſon *Joad* ou *Jojada* s'obſtine à ne vouloir pas que la reine *Athalie* adopte le



petit *Joas*. Elle dit en propres termes à cet enfant : *Je n'ai point d'héritier, je prétends vous traiter comme mon propre fils.*

Athalie n'avait certainement alors aucun intérêt à faire tuer *Joas*. Elle pouvait lui ſervir de mère, et lui laiſſer ſon petit royaume. Il eſt très-naturel qu'une vieille femme s'intéreſſe au ſeul rejeton de ſa famille. *Athalie* en effet était dans la décrépitude de l'âge. Les *Paralipomènes* diſent que ſon fils *Ochoſias* ou *Achazia* avait quarante-deux ans quand il fut déclaré *Melk* ou *Roitelet*. Il régna environ un an. Sa mère *Athalie* lui ſurvécut ſix ans. Suppoſons qu'elle fût mariée à quinze ans, il eſt clair qu'elle avait au moins ſoixante-quatre ans. Il y a bien plus : il eſt dit dans le quatrième livre des rois que *Jéhu* égorgea quarante-deux frères d'*Ochoſias*, et cet *Ochoſias* était le cadet de tous ſes frères ; à ce compte, pour peu qu'un des quarante-deux frères eût été majeur, *Athalie* devait être âgée de cent-ſix ans quand le prêtre *Joad* la fit aſſaſſiner. (*a*)

Je n'examine point ici comment le père d'*Ochoſias* pouvait avoir quarante ans, et ſon fils quarante-deux quand il lui ſuccéda ; je n'examine que la tragédie. Je demande ſeulement de quel droit le prêtre *Joad* arme ſes lévites contre la reine à laquelle il a fait ſerment de fidélité ? de quel droit trompe-t-il *Athalie* en lui promettant un tréſor ? de quel droit fait-il maſſacrer ſa reine dans la plus extrême vieilleſſe ?

Athalie n'était certainement pas ſi coupable que *Jéhu* qui avait fait mourir ſoixante et dix fils du roi *Achab*, et mis leurs têtes dans des corbeilles, à ce que dit le quatrième livre des rois. Le même livre rapporte qu'il fit exterminer tous les amis d'*Achab*, tous ſes courtiſans et tous ſes prêtres.

Cette reine avait à la vérité uſé de repréſailles ; mais appartenait-il à *Joad* de conſpirer contr'elle et de la tuer ? Il était ſon ſujet ; et certainement dans nos mœurs et dans nos lois il n'eſt pas plus permis à *Joad* de faire aſſaſſiner ſa reine, qu'il n'eût été permis à l'Archevêque de Cantorbéry d'aſſaſſiner *Eliſabeth*, parce qu'elle avait fait condamner *Marie Stuart*.

(*a*) Voici le compte :

Athalie ſe marie à 15 ans.	15
Elle a quarante-deux fils.	42
Ochoſias, le quarante-troiſième, commence à régner à 42 ans.	42
Il règne un an.	1
Athalie règne après lui 6 ans.	6
Somme totale	106

Il eût fallu pour qu'un tel assassinat ne révoltât pas tous les esprits, que Dieu, qui est le maître de notre vie et des moyens de nous l'ôter, fût descendu lui-même sur la terre d'une manière visible et sensible, et qu'il eût ordonné ce meurtre; or, c'est certainement ce qu'il n'a pas fait. Il ne dit pas même que *Joad* ait consulté le Seigneur, ni qu'il lui ait fait la moindre prière avant de mettre sa reine à mort. L'écriture dit seulement qu'il conspira avec ses lévites, qu'il leur donna des lances, et qu'il fit assassiner *Athalie à la porte aux chevaux*, sans dire que le Seigneur approuvât cette conduite.

N'est il donc pas clair, après cette exposition, que le rôle et le caractère de *Joad* dans Athalie peuvent être du plus mauvais exemple, s'ils n'excitent pas la plus violente indignation? car pourquoi l'action de *Joad* serait elle consacrée?

Dieu n'approuve certainement pas tout ce que l'histoire des Juifs rapporte. L'Esprit saint a présidé à la vérité avec laquelle tous ces livres ont été écrits. Il n'a pas présidé aux actions perverses dont on y rend compte. Il ne loue ni les mensonges d'*Abraham*, d'*Isaac* et de *Jacob*, ni la circoncision imposée aux Sichémites pour les égorger plus aisément, ni l'inceste de *Juda* avec *Thamar* sa belle-fille, ni même le meurtre de l'Egyptien par *Moïse*. Il n'est point dit que le Seigneur approuve l'assassinat d'*Eglon*, roi des Moabites par *Aod* ou *Eud*; il n'est point dit qu'il approuve l'assassinat de *Sizara* par *Jaël*, ni qu'il ait été content que *Jephté*, encore teint du sang de sa fille, fit égorger quarante-deux mille hommes d'*Ephraïm* au passage du Jourdain, parce qu'ils ne pouvaient pas bien prononcer *Schibbolet*. Si les Benjamites du village de Gabba voulurent violer un lévite, si on massacra toute la tribu de *Benjamin*, à six cents personnes près, ces actions ne sont point citées avec éloge.

Le St Esprit ne donne aucune louange à *David* pour s'être mis, avec cinq cents brigands chargés de dettes, du parti du Roitelet *Akis*, ennemi de sa patrie, ni pour avoir égorgé les vieillards, les femmes, les enfans et les bestiaux des villages alliés du Roitelet, auquel il avait juré fidélité, et qui lui avait accordé sa protection.

L'écriture ne donne point d'éloge à *Salomon* pour avoir fait assassiner son frère *Adonija*, ni à *Bahasa* pour avoir assassiné *Nadab*, ni à *Zimri* ou *Zamri* pour avoir assassiné *Ela* et toute sa famille, ni à *Amri* ou *Homri* pour avoir fait périr *Zimri*, ni à *Jéhu* pour avoir assassiné *Joram*.

Le St Esprit n'approuve point que les habitans de Jérusalem assassinent le roi *Amasias* fils de *Joas*, ni que *Sellum* fils de



Jabès assassine *Zacharias* fils de *Jéroboam*, ni que *Manahem* assassine *Sellum* fils de *Jabès*, ni que *Facée*, fils de *Romeli*, assassine *Facéia*, fils de *Manahem*, ni qu'*Ozée*, fils d'*Ela* assassine *Facée* fils de *Romeli*. Il semble au contraire que ces abominations du peuple de Dieu sont punies par une suite continuelle de désastres presque aussi grands que ses forfaits.

Si donc tant de crimes et tant de meurtres ne sont point excusés dans l'écriture, pourquoi le meurtre d'*Athalie* serait-il consacré sur le théâtre?

Certes, quand *Athalie* dit à l'enfant: "*Je prétends vous „ traiter comme mon propre fils*; *Jozabeth* pouvait lui répondre: " Eh bien, Madame, traitez-le donc comme votre *fils*, „ car il l'est: vous êtes sa grand'mère; vous n'avez que „ lui d'héritier; je suis sa tante, vous êtes vieille, vous „ n'avez que peu de temps à vivre; cet enfant doit faire „ votre consolation. Si un étranger et un scélérat comme „ *Jéhu*, Melk de Samarie, assassina votre père et votre „ mère; s'il fit égorger soixante et dix fils de vos frères, „ et quarante-deux de vos enfans, il n'est pas possible „ que pour vous venger de cet abominable étranger, vous „ prétendiez massacrer le seul petit-fils qui vous reste: „ vous n'êtes pas capable d'une démence si exécrable et si „ absurde; ni mon mari ni moi ne pouvons avoir la „ fureur insensée de vous en soupçonner; ni un tel crime „ ni un tel soupçon ne sont dans la nature. Au contraire „ on élève ses petits-fils pour avoir un jour en eux des „ vengeurs. Ni moi ni personne ne pouvons croire que „ vous ayez été à la fois dénaturée et insensée. Elevez „ donc le petit *Joas*, j'en aurai soin, moi qui suis sa tante, „ sous les yeux de sa grand'mère."

Voilà qui est naturel, voilà qui est raisonnable; mais ce qui ne l'est peut-être pas, c'est qu'un prêtre dise: j'aime mieux exposer le petit enfant à périr que de le confier à sa grand'mère; j'aime mieux tromper ma reine, et lui promettre indignement de l'argent pour l'assassiner, et risquer la vie de tous les lévites par cette conspiration, que de rendre à la reine son petit-fils; je veux garder cet enfant, et égorger sa grand'mère, pour conserver plus long-temps mon autorité: c'est-là au fond la conduite de ce prêtre.

J'admire, comme je le dois, la difficulté surmontée dans la tragédie d'Athalie, la force, la pompe, l'élégance de la versification, le beau contraste du guerrier *Abner* et du

prêtre *Mathan.* J'excuse la faiblesse du rôle de *Jozabeth*, j'excuse quelques longueurs ; mais je crois que si un roi avait dans ses Etats un homme tel que *Joad*, il ferait fort bien de l'enfermer.

Page 54, ligne 9.

Il ferait à souhaiter que cette scène pût être représentée dans la place qui conduit au péristile du temple, mais alors cette place occupant un grand espace, le vestibule un autre, et l'intérieur du temple ayant une assez grande profondeur, les personnages qui paraissent dans ce temple ne pourraient être entendus : il faut donc que le spectateur supplée à la décoration qui manque.

On a balancé long-temps si on laisserait l'idée de ce combat subsister, ou si on la retrancherait. On s'est déterminé à la conserver, parce qu'elle paraît convenir aux mœurs des personnages, à la pièce qui est toute en spectacles, et que l'Hiérophante semble y soutenir la dignité de son caractère. Les duels sont plus fréquens dans l'antiquité qu'on ne pense. Le premier combat dans Homère est un duel à la tête des deux armées, qui le regardent, et qui sont oisives ; et c'est précisément ce que propose *Cassandre.*

Page 77, ligne 2.

Le suicide est une chose très-commune sur la scène française. Il n'est pas à craindre que ces exemples soient imités par les spectateurs. Cependant, si on mettait sur le théâtre un homme tel que le *Caton* d'*Adisson*, philosophe et citoyen, qui ayant dans une main le *Traité de l'immortalité de l'ame de Platon*, et une épée dans l'autre, prouve par les raisonnemens les plus forts qu'il est des conjonctures où un homme de courage doit finir sa vie, il est à croire que les grands noms de *Platon* et de *Caton* réunis, la force des raisonnemens et la beauté des vers, pourraient faire un assez puissant effet sur des ames vigoureuses et sensibles pour les porter à l'imitation, dans ces momens malheureux où tant d'hommes éprouvent le dégoût de la vie.

Le suicide n'est pas permis parmi nous. Il n'était autorisé ni chez les Grecs ni chez les Romains par aucune loi, mais aussi n'y en avait-il aucune qui le punît. Au contraire, ceux qui se sont donné la mort, comme *Hercule*, *Cléomène*, *Brutus*, *Cassius*, *Arria*, *Petus*, *Caton*, l'empereur *Othon*, ont tous été regardés comme des grands hommes et comme des demi-dieux.



La coutume de finir ſes jours volontairement ſur un bûcher a été reſpectée de temps immémorial dans toute la haute Aſie ; et aujourd'hui même encore, on en a de fréquens exemples dans les Indes orientales.

On a tant écrit ſur cette matière que je me bornerai à un petit nombre de queſtions.

Si le ſuicide fait tort à la ſociété, je demande ſi ces homicides volontaires, et légitimés par toutes les lois qui ſe commettent dans la guerre, ne ſont pas un peu plus de tort au genre humain ?

Je n'entends pas par ces homicides ceux qui s'étant voués au ſervice de leur patrie et de leur prince, affrontent la mort dans les batailles ; je parle de ce nombre prodigieux de guerriers, auxquels il eſt indifférent de ſervir ſous une puiſſance ou ſous une autre, qui trafiquent de leur ſang comme un ouvrier vend ſon travail et ſa journée, qui combattront demain pour celui contre qui ils étaient armés hier, et qui, ſans conſidérer ni leur patrie ni leur famille, tuent et ſe ſont tuer pour des étrangers. Je demande en bonne foi ſi cette eſpèce d'héroïſme eſt comparable à celui de *Caton*, de *Caſſius* et de *Brutus* ? Tel ſoldat, et même tel officier a combattu tour-à-tour pour la France, pour l'Autriche et pour la Pruſſe.

Il y a un peuple ſur la terre dont la maxime, non encore démentie, eſt de ne ſe jamais donner la mort, et de ne la donner à perſonne ; ce ſont les *Philadelphiens*, qu'on a ſi ſottement nommés *Quakers*. Ils ont même long-temps refuſé de contribuer aux frais de la dernière guerre qu'on fesait vers le Canada pour décider à quels marchands d'Europe appartiendrait un coin de terre endurci ſous la glace pendant ſept mois, et ſtérile pendant les cinq autres. Ils diſaient pour leurs raiſons que des vaſes d'argile, tels que les hommes, ne devaient pas ſe briſer les uns contre les autres pour de ſi miſérables intérêts.

Je paſſe à une ſeconde queſtion.

Que penſent ceux qui parmi nous périſſent par une mort volontaire ? Il y en a beaucoup dans toutes les grandes villes. J'en ai connu une petite où il y avait une douzaine de ſuicides par an. Ceux qui ſortent ainſi de la vie penſent-ils avoir une ame immortelle ? eſpèrent-ils que cette ame ſera plus heureuſe dans une autre vie ? croient-ils que notre entendement ſe réunit après notre mort à l'ame générale du monde ? imaginent-ils que l'entendement eſt une faculté, un réſultat des organes, qui périt avec les organes mêmes, comme la végétation dans les plantes eſt détruite quand

les plantes ſont arrachées, comme la ſenſibilité dans les animaux, lorſqu'ils ne reſpirent plus, comme la force, cet être métaphyſique, ceſſe d'exiſter dans un reſſort qui a perdu ſon élaſticité ?

Il ſerait à déſirer que tous ceux qui prennent le parti de ſortir de la vie laiſſaſſent par écrit leurs raiſons, avec un petit mot de leur philoſophie : cela ne ſerait pas inutile aux vivans et à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Fin des Notes ſur Olimpie.



NOTES

SUR LE TRIUMVIRAT, 1766.

Page 89, ligne 13.

En cette île funeſte.

CETTE île, où les triumvirs commencèrent les proſcriptions, eſt dans la rivière de Réno, auprès de Bononia, que nous nommons Bologne. Elle n'eſt pas ſi grande qu'elle ſemble l'être dans cette tragédie; mais je crois qu'on peut très-bien ſuppoſer, ſur-tout en poéſie, que l'île et la rivière étaient plus conſidérables autrefois qu'aujourd'hui; et ſur-tout ce tremblement de terre dont il eſt parlé dans *Pline* peut avoir diminué l'un et l'autre. Il y a dans l'hiſtoire pluſieurs exemples de pareils changemens produits par des volcans et par des tremblemens de terre. Ce fut dans ce temps-là même que la nouvelle ville d'Epidaure, ſur le golfe Adriatique, fut renverſée de fond en comble, et le cours de la rivière ſur laquelle elle était ſituée fut changé et très-diminué.

Page 90, ligne 18.

Il épouſe Octavie.

Il eſt bon d'obſerver qu'*Antoine* n'épouſa *Octavie* que longtemps après; mais c'eſt aſſez qu'il ait été beau-frère d'*Octave*. Il ne répudia point *Octavie*, mais il fut ſur le point de la répudier quand il fut amoureux de *Cléopâtre*, et elle mourut de chagrin et de colère.

Ibid. ligne pénultième.

Octave vous aima.

Les hiſtoriens diſent que *Fulvie* fit les avances à *Octave*, et qu'il ne la trouva pas aſſez belle; ce qui paraît en effet par les vers licencieux qu'il fit contre *Fulvie*.

Quod f.... Glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia conſtituit, ſe quoque uti f....
Aut f..... aut pugnemus, ait! quid quod mihi vitâ
Carior eſt ipſâ mentulâ, ſigna canant.

Cette abominable épigramme eſt un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'*Auguſte*. Peut-être l'auteur

de la pièce en a-t-il inféré qu'*Octave* s'était dégoûté de *Fulvie*, ce qui arrive toujours dans ces commerces scandaleux. *Octave* et *Fulvie* étaient également ennemis des mœurs, et prouvent l'un et l'autre la dépravation de ces temps exécrables, et cependant *Auguste* affecta depuis des mœurs sévères.

Page 91, ligne 6.

Passer Antoine même en ses emportemens.

Il est très-vrai qu'*Auguste* fut long-temps livré à des débauches de toute espèce. *Suétone* nous en apprend quelques-unes. Ce même *Sextus Pompée* dont nous parlerons lui reprocha des faiblesses infames, *effeminatum insectatus est*. *Antoine*, avant le Triumvirat, déclara que *César*, grand-oncle d'*Auguste*, ne l'avait adopté pour son fils que parce qu'il avait servi à ses plaisirs; *adoptionem avunculi stupro meritum*. *Lucius* lui fit le même reproche, et prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à *Hirtius* pour une somme très-considérable. Son imprudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari, au milieu d'un souper; il passa quelque temps avec elle dans un cabinet voisin, et la ramena ensuite à la table, sans que lui ni elle, ni son mari en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'*Antoine* à *Auguste*, conçue en ces mots: *Ita valeas ut hanc epistolam cum leges non inieris Testulam, aut Terentillam, aut Russilam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi et in quam arrigas.* On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs avec six principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux et en déesses, et ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables:

Dum nova divorum cœnat adulteria.

Enfin, on le désigna publiquement sur le théâtre par ce fameux vers,

Videsne ut cinædus orbem digito temperet?

Presque tous les auteurs latins qui ont parlé d'*Ovide* prétendent qu'*Auguste* n'eut l'insolence d'exiler ce chevalier romain, qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parce qu'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille *Julia*, et qu'il ne relégua même sa fille que

par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable que *Caligula* publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'*Auguste* et de *Julie*; c'est ce que dit *Suétone* dans la vie de *Caligula*. On sait qu'*Auguste* avait répudié la mère de *Julie*, le jour même qu'elle accoucha d'elle, et il enleva le même jour *Livie* à son mari, grosse de *Tibère*; autre monstre qui lui succéda. Voilà l'homme à qui *Horace* disait:

Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, etc.

Antoine n'était pas moins connu par ses débordemens effrénés. On le vit parcourir toute l'Apulie dans un char superbe traîné par des lions, avec la courtisanne *Citheris* qu'il caressait publiquement en insultant au peuple romain. *Cicéron* lui reproche encore un pareil voyage fait aux dépens des peuples avec une baladine nommée *Hyppias* et des farceurs. C'était un soldat grossier qui jamais dans ses débauches n'avait eu de respect pour la bienséance; il s'abandonnait à la plus honteuse ivrognerie, et aux plus infames excès. Le détail de toutes ces horreurs passera à la dernière postérité, dans les philippiques de *Cicéron*. *Sed jam stupra et flagitia omittam, sunt quadam quæ honestè non possum dicere, etc.* Phil. 2. Voilà *Cicéron* qui n'ose dire devant le Sénat ce qu'*Antoine* a osé faire; preuve bien évidente que la dépravation des mœurs n'était point autorisée à Rome comme on l'a prétendu: Il y avait même des lois contre les Gitons, qui ne furent jamais abrogées. Il est vrai que ces lois ne punissaient point par le feu un vice qu'il faut tâcher de prévenir, et qu'il faut souvent ignorer. *Antoine* et *Octave*, le grand *César* et *Sylla*, furent atteints de ce vice; mais on ne le reprocha jamais aux *Scipions*, aux *Métellus*, aux *Catons*, aux *Brutus*, aux *Cicérons*; tous étaient des gens de bien, tous périrent cruellement.

Leurs vainqueurs furent des brigands plongés dans la débauche. On ne peut pardonner aux historiens flatteurs ou séduits qui ont mis de pareils monstres au rang des grands hommes; et il faut avouer que *Virgile* et *Horace* ont montré plus de bassesse dans les éloges prodigués à *Auguste*, qu'ils n'ont déployé de goût et de génie dans ces tristes monumens de la plus lâche servitude.

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant, à la tête des Géorgiques, qu'*Auguste* est un des plus grands dieux, et qu'on ne sait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel; s'il régnera dans les airs, ou s'il sera le

protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers?

An deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant, tibi serviat ultima Thule.

L'*Arioste* parle bien plus sensément, comme aussi avec plus de grâce, quand il dit dans son admirable trente-cinquième chant:

Non fù si santo nè benigno Augusto,
Come la tromba di Virgilio suona;
L'aver avuto in poesia buon gusto,
La proscrizione iniqua gli perdona, etc.

Tacite fait aisément comprendre comment le peuple romain s'accoutuma enfin au joug de ce tyran habile et heureux, et comme les lâches fils des plus dignes républicains crurent être nés pour l'esclavage. Nul d'eux, dit-il, n'avait vu la République.

Page 92, ligne 17.

Mes deux tyrans en secret se détestent.

Non-seulement *Octave* et *Antoine* se haïssaient et se craignaient l'un et l'autre, non-seulement ils s'étaient déjà fait la guerre auprès de Modène, mais *Octave* avait voulu assassiner *Antoine*; et quand ils conférèrent ensemble dans l'île de Réno, ils commencèrent par se fouiller réciproquement, se soupçonnant également l'un et l'autre d'être des assassins. Il est bien évident que la vengeance du meurtre de *César* ne fut jamais que le prétexte de leur ambition. Ils n'agirent que pour eux-mêmes, soit quand ils furent ennemis, soit quand ils furent alliés. Il me semble que l'auteur de la tragédie a bien raison de dire:

A quels mortels, grands Dieux, livrez-vous l'univers!

Le monde fut ravagé, depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne, par deux scélérats sans pudeur, sans loi, sans honneur, sans probité, fourbes, ingrats, sanguinaires, qui, dans une république bien policée, auraient péri par le dernier supplice. Nous sommes encore éblouis de leur splendeur, et ne devrions être étonnés que de l'atrocité de leur conduite. Si on nous racontait de pareilles actions de deux citoyens d'une petite ville, elles nous dégoûteraient; mais l'éclat de la grandeur de Rome se répand sur eux: elle nous

en impose, et nous fait presque respecter ce que nous haïssons dans le fond du cœur.

Les derniers temps de l'empire d'*Auguste* sont encore cités avec admiration, parce que Rome goûta sous lui l'abondance, les plaisirs et la paix. Il régna avec gloire, mais enfin il ne fut jamais cité comme un bon prince. Quand le Sénat complimentait les empereurs à leur avénement, que leur souhaitait-il? d'être plus heureux qu'*Auguste*, meilleurs que *Trajan*, *felicior Augusto*, *melior Trajano*. L'opinion de l'empire romain fut donc qu'*Auguste* n'avait été qu'heureux, mais que *Trajan* avait été bon. En effet, comment peut on tenir compte à un brigand enrichi d'avoir joui en paix du fruit de ses rapines et de ses cruautés? *Clementiam non voco*, dit *Sénèque*, *lassam crudelitatem*.

Page 93, ligne 25.

Lucius César a des amis secrets.

Ce *Lucius César* avait épousé une tante d'*Antoine* et *Antoine* le proscrivit. Il fut sauvé par les soins de sa femme qui s'appelait *Julie*. Je n'ai trouvé dans aucun historien qu'il ait eu une fille du même nom; je laisse à ceux qui connaissent mieux que moi les régles du théâtre et les priviléges de la poésie à décider s'il est permis d'introduire sur la scène un personnage important qui n'a pas réellement existé. Je crois que si cette *Julie* était aussi connue qu'*Antoine* et *Octave*, elle ferait un plus grand effet. Je propose cette idée moins comme une critique que comme un doute.

Page 94, ligne 9.

L'infame avarice, etc.

Le prix de chaque tête était de cent mille sesterces, qui font aujourd'hui environ vingt-deux mille livres de notre monnaie. Mais il est très probable que le sang de *Sextus Pompée*, de *Cicéron* et des principaux proscrits, fut mis à un prix plus haut, puisque *Popilius Lenas*, assassin de *Cicéron*, reçut la valeur de deux cents mille francs pour sa récompense.

Au reste, le prix ordinaire de cent mille sesterces, pour les hommes libres qui assassineraient des citoyens, fut réduit à quarante mille pour les esclaves. L'ordonnance en fut affichée dans toutes les places publiques de Rome. Il y eut trois cents sénateurs de proscrits, deux mille chevaliers, plus de cent négocians, tous pères de famille. Mais les vengeances particulières, et la fureur de la déprédation,

firent

firent périr beaucoup plus de citoyens que les triumvirs n'en avaient condamnés. Tous ces meurtres horribles furent colorés des apparences de la justice. On assassina en vertu d'un édit : et qui efait donner cet édit ? trois citoyens qui alors n'avaient aucune prérogative que celle de la force.

L'avarice eut tant de part dans ces proscriptions, de la part même des triumvirs, qu'ils imposèrent une taxe exorbitante sur les femmes et sur les filles des proscrits, afin qu'il n'y eût aucun genre d'atrocité dont ces prétendus vengeurs de la mort de *César* ne souillassent leur usurpation.

Il y eut encore une autre espèce d'avarice dans *Antoine* et dans *Octave*, ce fut la rapine et la déprédation qu'ils exercèrent l'un et l'autre dans la guerre civile qui survint bientôt après entr'eux.

Antoine dépouilla l'Orient, et *Auguste* força les Romains et tous les peuples d'Occident, soumis à Rome, de donner le quart de leurs revenus, indépendamment des impôts sur le commerce. Les affranchis payèrent le huitième de leurs fonds. Les citoyens romains, depuis le triomphe de *Paul Emile* jusqu'à la mort de *César*, n'avaient été soumis à aucun tribut. Ils furent vexés et pillés, lorsqu'ils combattirent pour savoir de qui ils seraient esclaves, ou d'*Octave* ou d'*Antoine*.

Ces déprédateurs ne s'en tinrent pas là. *Octave*, immédiatement avant la guerre de Pérouse, donna à ses vétérans toutes les terres du territoire de Mantoue et de Crémone. Il chassa de leurs foyers un nombre prodigieux de familles innocentes, pour enrichir les meurtriers qui étaient à ses gages. *César* son père n'en avait point usé ainsi ; et même quoique dans les Gaules il eût exercé tous les brigandages qui sont les suites de la guerre, on ne voit pas qu'il ait dépouillé une seule famille gauloise de son héritage. Nous ne savons pas si, lorsque les Bourguignons, et après eux les Francs, vinrent dans la Gaule, ils s'approprièrent les terres des vaincus. Il est bien prouvé que *Clovis* et les siens pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent de précieux, et qu'ils mirent les anciens colons dans une dépendance qui approchait de la servitude ; mais enfin, ils ne les chassèrent pas des terres que leurs pères avaient cultivées. Ils le pouvaient en qualité d'étrangers, de barbares et de vainqueurs ; mais *Octave* dépouillait ses compatriotes.

Remarquons encore que toutes ces abominations romaines sont du temps où les arts étaient perfectionnés en Italie, et que les brigandages des Francs et des Bourguignons sont



d'un temps où les arts étaient absolument ignorés dans cette partie du monde, alors presque sauvage.

La philosophie morale qui avait fait tant de progrès dans *Cicéron*, dans *Atticus*, dans *Lucrèce*, dans *Memmius*, et dans les esprits de tant d'autres dignes Romains, ne put rien contre les fureurs des guerres civiles. Il est absurde et abominable de dire que les belles lettres avaient corrompu les mœurs. *Antoine*, *Octave* et leurs suivans ne furent pas méchans à cause de l'étude des lettres, mais malgré cette étude. C'est ainsi que du temps de la ligue, les *Montagne*, les *Charron*, les *de Thou*, les *l'Hospital*, ne purent s'opposer au torrent de crimes dont la France fut inondée.

Page 94, ligne 16.

Mon génie était né pour les guerres civiles.

Fulvie se rend ici une exacte justice. Elle précipita le frère d'*Antoine* dans sa ruine; elle cabala avec *Auguste* et contre *Auguste*; elle fut l'ennemie mortelle de *Cicéron*; elle était digne de ces temps funestes. Je ne connais aucune guerre civile où quelque femme n'ait joué un rôle.

Page 95, ligne 16.

Lépide, est un fantôme....

Il était en effet tel que l'auteur le dépeint ici. Le lâche proscrivit jusqu'à son propre frère, pour s'attirer l'affection de ses deux collègues, qu'il ne put jamais obtenir. Il fut obligé de se démettre de sa place de triumvir, après la bataille de Philippes: il demeura pontife comme l'auteur le dit, mais sans crédit et sans honneurs. *Octave* et lui moururent paisibles, l'un tout-puissant, l'autre oublié.

Ibid. ligne dernière.

L'Orient est à vous.

Ce ne fut point ainsi que fut fait le partage dans l'île de Réno. Ce ne fut qu'après la bataille de Philippes qu'*Octave* se réserva l'Italie; et ce nouveau partage même fut la source de tous les malheurs d'*Antoine* et de la prospérité d'*Auguste*. Mais n'est on pas étonné de voir deux citoyens débauchés, dont l'un même n'était pas guerrier, partager tranquillement tout ce que possèdent aujourd'hui le sultan des Turcs, l'empereur de Maroc, la maison d'Autriche, les rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Naples, de Sardaigne, les républiques de

Venise, de Suisse et de Hollande? et ce qui est encore plus singulier, c'est que cette vaste domination fut le fruit de sept cents ans de victoires consécutives, depuis *Romulus* jusqu'à *César*.

Page 96, ligne 8.

Et je n'ai que des rois.

On remarque, en effet, qu'avant la bataille d'Actium, il y eut un jour quatorze rois dans l'antichambre d'*Antoine*; mais ces rois ne valaient ni les légions romaines, ni même le seul *Agrippa* qui gagna la bataille, et qui fit triompher le peu courageux *Auguste* de la valeur d'*Antoine*. Ce maître de l'Asie fesait peu de cas des rois qui le servaient; il fit fouetter le roi de Judée *Antigone*, après quoi ce petit monarque fut mis en croix. Le prétendu royaume d'*Antoine* se bornait au territoire pierreux de Jérusalem et à la Galilée. *Antoine* avait donné le pays de Jéricho à *Cléopâtre*, qui jouissait de la terre promise. Il dépouillait souvent un roi d'une province pour en gratifier un favori. Il est bon de faire attention à tant d'insolence d'un côté, et à tant d'abrutissement de l'autre.

Ibid. ligne 23.

Craignez-vous un augure.

Auguste feignit toujours d'être superstitieux; et peut-être le fut-il quelquefois. Il eut, au rapport de *Suétone*, la faiblesse de croire qu'un poisson qui sautait hors de la mer sur le rivage d'Actium lui présageait le gain de la bataille. Ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne, l'ânier lui répondit qu'il s'appelait *Vainqueur*. *Octave* ne douta plus qu'il ne dût remporter la victoire. Il fit faire des statues d'airain de l'ânier, de l'âne et du poisson; il les plaça dans le Capitole. On rapporte de lui beaucoup d'autres petitesses, qui, en contrastant avec tant de cruautés, forment le portrait d'un méchant méprisable, mais qui devint habile: et c'est à lui qu'on a dressé des autels de son vivant.

A quels mortels, grands Dieux, livrez-vous l'univers?

Page 98, ligne 12.

Sacrifier Pompée.

Ce *Sextus Pompeius*, dont nous avons déjà parlé, était fils du grand *Pompée*. Son caractère était noble, violent et téméraire. Il se fit une réputation immortelle dans le temps des proscrip-

tions; il eut le courage de faire afficher dans Rome qu'il donnerait à ceux qui sauveraient les proscrits le double de ce que les triumvirs promettaient aux assassins Il finit par être tué en Phrygie par ordre d'*Antoine*. Son frère *Cnéius* avait été tué en Espagne, à la bataille de Munda. Ainsi toute cette famille si chère aux Romains, et qui combattait pour les lois, périt malheureusement; et *Auguste*, si long-temps l'ennemi de toutes les lois, mourut dans la vieillesse la plus honorée.

Page 99, ligne 30.

César en fit autant.

Cela est incontestable, et je crois qu'on peut remarquer que presque tous les chefs de parti dans les guerres civiles ont été des voluptueux, si l'on en excepte peut-être quelques guerres fanatiques, comme celle dans laquelle *Cromwel* se signala. Les chefs de la fronde, ceux de la ligue, ceux des maisons de Bourgogne et d'Orléans, ceux de la rose blanche et ceux de la rose rouge, s'abandonnèrent aux plaisirs au milieu des horreurs de la guerre. Ils insultèrent toujours aux misères publiques, en se livrant à la plus énorme licence; et les rapines les plus odieuses servirent toujours à payer leurs plaisirs. On en voit de grands exemples dans les mémoires du cardinal de *Retz*. Lui-même s'abandonnait quelquefois à la plus basse débauche, et bravait les mœurs en donnant des bénédictions. Le duc de *Borgia*, fils du pape *Alexandre VI*, en usait ainsi dans le temps qu'il assassinait tous les seigneurs de la Romagne; et le peuple stupide osait à peine murmurer. Tout cela n'est pas étonnant. La guerre civile est le théâtre de la licence, et les mœurs y sont immolées avec les citoyens.

Page 104, ligne 21.

Vers l'humaine équité quelque faible retour.

Il faut avouer qu'*Auguste* eut de ces retours heureux, quand le crime ne lui fut plus nécessaire; et qu'il vit qu'étant maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste. Mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément; car après la bataille d'Actium il fit égorger le fils d'*Antoine* au pied de la statue de *César*, et il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune *Césarion*, fils de *César* et de *Cléopâtre*, que lui-même avait reconnu pour roi d'Egypte.

Ayant un jour soupçonné le préteur *Gallius Quintus* d'être

venu à l'audience avec un poignard fous fa robe, il le fit appliquer en fa préfence à la torture; et dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler tyran par ce fénateur, il lui arracha lui-même les yeux, fi on en croit *Suétone*.

On fait que *Céfar*, fon père adoptif, fut affez grand pour pardonner à prefque tous fes ennemis; mais je ne vois pas qu'*Augufte* ait pardonné à un feul. Je doute fort de fa prétendue clémence envers *Cinna*. *Tacite* ni *Suétone*, ne difent rien de cette aventure. *Suétone*, qui parle de toutes les confpirations faites contre *Augufte*, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La fingularité d'un confulat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les hiftoriens contemporains. *Dion Caffius* n'en parle qu'après *Sénèque*, et ce morceau de *Sénèque* reffemble plus à une déclamation qu'à une vérité hiftorique. De plus, *Sénèque* met la fcène en Gaule, et *Dion* à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute la vraifemblance à cette aventure. Aucune de nos hiftoires romaines, compilées à la hâte et fans choix, n'a difcuté ce fait intéreffant. L'hiftoire de *Laurent Echard* eft auffi fautive que tronquée. L'efprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il fe peut que *Cinna* ait été foupçonné ou convaincu par *Augufte* de quelque infidélite, et qu'après l'éclairciffement *Augufte* lui eût accordé le vain honneur du confulat; mais il n'eft nullement probable que *Cinna* eût voulu par une confpiration s'emparer de la puiffance fuprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme confidérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un fimple courtifan ait eu la folie de vouloir fuccéder à un fouverain affermi par un règne de vingt années, qui avait des héritiers; et il n'eft nullement probable qu'*Augufte* l'eût fait conful immédiatement après la confpiration.

Si l'aventure de *Cinna* eft vraie, *Augufte* ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raifons ou par les importunités de *Livie*, qui avait pris fur lui un grand afcendant, et qui lui perfuada que le pardon lui ferait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence; ce ne fut certainement point par générofité.

Je fais que le public n'a pu fouffrir dans le Cinna de *Corneille* que *Livie* lui infpirât la clémence qu'on a vantée. Je n'examine ici que la vérité des faits; *une tragédie n'eft pas une hiftoire.* On reprochait à *Corneille* d'avoir avili fon héros, en donnant à *Livie* tout l'honneur du pardon. Je ne déciderai point fi on a eu raifon ou tort de fupprimer cette partie de la pièce.



qui eſt aujourd'hui regardée comme une vérité ſur la foi de la déclamation de *Sénèque*.

Je crois bien qu'*Auguſte* a pu pardonner quelquefois par politique, et affecter de la grandeur d'ame; mais je ſuis perſuadé qu'il n'en avait pas; et ſous quelques traits héroïques qu'on puiſſe le repréſenter ſur le théâtre, je ne puis avoir d'autre idée de lui que celle d'un homme uniquement occupé de ſon intérêt pendant toute ſa vie. Heureux quand cet intérêt s'accordait avec la gloire. Après tout, un trait de clémence eſt toujours grand au théâtre, et ſur-tout quand cette clémence expoſe à quelque danger. Il faut, dit-on, ſur la ſcène être plus grand que nature.

Page 105, ligne 4.

Le ſphynx eſt ſon emblème, etc.

Il eſt vrai qu'*Auguſte* porta long-temps au doigt un anneau ſur lequel un ſphynx était gravé. On dit qu'il voulait marquer par-là qu'il était impénétrable. *Pline* le naturaliſte rapporte que lorſqu'il fut ſeul maître de la république, les applications odieuſes, trop ſouvent faites par les Romains à l'occaſion du ſphynx, le déterminèrent à ne plus ſe ſervir de ce cachet; et il y ſubſtitua la tête d'*Alexandre*: mais il me ſemble que cette tête d'*Alexandre* devait lui attirer des railleries encore plus fortes, et que la comparaiſon qu'on devait faire continuellement d'*Alexandre* et de lui n'était pas à ſon avantage. Celui qui par ſon courage héroïque vengea la Gréce de la tyrannie du plus puiſſant roi de la terre n'avait rien de commun avec le petit-fils d'un ſimple chevalier, qui ſe ſervit de ſes concitoyens pour aſſervir ſa patrie. *Voyez* les remarques ſuivantes.

Page 114, ligne 15.

J'ai vu périr Caton.

Je propoſe quelques réflexions ſur la vie et ſur la mort de *Caton*. Il ne commanda jamais d'armée, il ne fut que ſimple préteur, et cependant nous prononçons ſon nom avec plus de vénération que celui des *Céſars*, des *Pompée*, des *Brutus*, des *Cicéron* et des *Scipions* même; c'eſt que tous ont eu beaucoup d'ambition ou de grandes faibleſſes. C'eſt comme citoyen vertueux, c'eſt comme Stoïcien rigide qu'on révère *Caton* malgré ſoi; tant l'amour de la patrie eſt reſpecté par ceux même à qui les vertus patriotiques ſont inconnues, tant la philoſophie ſtoïcienne force à l'admiration ceux même

qui en sont le plus éloignés. Il est certain que *Caton* fit tout pour le devoir, tout pour la patrie, et jamais rien pour lui. Il est presque le seul romain de son temps qui mérite cet éloge. Lui seul, quand il fut questeur, eut le courage, non-seulement de refuser aux exécuteurs des proscriptions de *Sylla* l'argent qu'ils redemandaient encore en vertu des rescriptions que *Sylla* leur avait laissées sur le trésor public; mais il les accusa de concussion et d'homicide, et les fit condamner à mort; donnant ainsi un terrible exemple aux triumvirs, qui dédaignèrent d'en profiter. Il fut ennemi de quiconque aspirait à la tyrannie. Retiré dans Utique après la bataille de Tapsa, que *César* avait gagnée, il exhorte les sénateurs d'Utique à imiter son courage, à se défendre contre l'usurpateur; il les trouve intimidés; il a l'humanité de pourvoir à leur sureté dans leur fuite. Quand il voit qu'il ne lui reste plus aucune espérance de sauver sa patrie, et que sa vie est inutile, il sort de la vie sans écouter un moment l'instinct qui nous attache à elle; il se rejoint à l'être des êtres loin de la tyrannie.

On trouve dans les odes de *la Mothe* un couplet contre *Caton*:

> *Caton, d'une ame plus égale,*
> *Sous l'heureux vainqueur de Pharsale*
> *Eût souffert que l'homme pliât;*
> *Mais incapable de se rendre,*
> *Il n'eût pas la force d'attendre*
> *Un pardon qui l'humiliât.*

On voit dans ces vers quelle est l'énorme différence d'un bourgeois de nos jours et d'un héros de Rome. *Caton* n'aurait pas eu une ame égale, mais très inégale, si, ayant toute sa vie soutenu la cause divine de la liberté, il l'eût enfin abandonnée. On lui reproche ici d'être incapable de se rendre, c'est à dire, d'être incapable de lâcheté. On prétend qu'il devait attendre son pardon; on le traite comme s'il eût été un rebelle révolté contre son souverain légitime et absolu, auquel il aurait fait volontairement serment de fidélité.

Les vers de *la Mothe* sont d'un cœur esclave qui cherche de l'esprit. Je rougis quand je vois quels grands hommes de l'antiquité nous nous efforçons tous les jours de dégrader, et quels hommes communs nous célébrons dans notre petite sphère.

D'autres plus méprisables ont jugé *Caton* par les principes d'une religion qui ne pouvait être la sienne, puisqu'elle



n'existait pas encore ; rien n'est plus injuste ni plus extravagant. Il faut le juger par les principes de Rome, de l'héroïsme et du stoïcisme, puisqu'il était romain, héros et stoïcien.

Page 114, ligne 16.

Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage.

Je ne sais pas ce que l'auteur entend par ces vers. Je ne connais que *Métellus Scipion* qui fit la guerre contre *César* en Afrique, conjointement avec le roi *Juba*. Il perdit la grande bataille de Tapsa ; et voulant ensuite traverser la mer d'Afrique, la flotte de *César* coula son vaisseau à fond. *Scipion* périt dans les flots et non dans les déserts. J'aimerais mieux que l'auteur eût mis *les Scipions sont morts aux Syrtes de Carthage*. Il faut de la vérité autant qu'on le peut.

Ibid. ligne 17.

Cicéron, tu n'es plus, etc.

Je remarquerai sur le meurtre de *Cicéron* qu'il fut assassiné par un tribun militaire nommé *Popilius Lanas*, pour lequel il avait daigné plaider, et auquel il avait sauvé la vie. Ce meurtrier reçut d'*Antoine* deux cents mille livres de notre monnaie pour la tête et les deux mains de *Cicéron*, qu'il lui apporta dans le forum. *Antoine* les fit clouer à la tribune aux harangues. Les siècles suivans ont vu des assassinats, mais aucun qui fût marqué par une si horrible ingratitude, ni qui ait été payé si chèrement. Les assassins de *Valstein*, du maréchal d'*Ancre*, du duc de *Guise le balafré*, du duc de *Parme Farnèse*, bâtard du pape *Paul III*, et de tant d'autres, étaient à la vérité des gentilshommes, ce qui rend leur attentat encore plus infame ; mais du moins ils n'avaient pas reçu de bienfaits des princes qu'ils massacrèrent ; ils furent les indignes instrumens de leurs maîtres ; et cela ne prouve que trop que quiconque est armé du pouvoir, et peut donner de l'argent, trouve toujours des bourreaux mercenaires quand il le veut : mais des bourreaux gentilshommes, c'est-là ce qui est le comble de l'infamie.

Remarquons que cette horreur et cette bassesse ne furent jamais connues dans le temps de la chevalerie ; je ne vois aucun chevalier assassin pour de l'argent.

Si l'auteur de l'*Esprit des lois* avait dit que l'honneur était autrefois le ressort et le mobile de la chevalerie, il aurait eu raison ; mais prétendre que l'honneur est le mobile de la monarchie, après les assassinats à prix-fait du maréchal

d'*Aumont* et du duc de *Guise*, et après que tant de gentilshommes se sont faits bourreaux et archers, après tant d'autres infamies de tous les genres, cela est aussi peu convenable que de dire que la vertu est le mobile des républiques. Rome était encore république du temps des proscriptions de *Sylla*, de *Marius* et des triumvirs. Les massacres d'Irlande, la Saint-Barthelemi, les Vêpres Siciliennes, les assassinats des ducs d'*Orléans* et de *Bourgogne*, le faux monnoyage, tout cela fut commis dans des monarchies.

Revenons à *Cicéron*. Quoique nous ayons ses ouvrages, *St Evremont* est le premier qui nous ait avertis qu'il fallait considérer en lui l'homme d'Etat et le bon citoyen. Il n'est bien connu que par l'histoire excellente que *Midleton* nous a donnée de ce grand homme. Il était le meilleur orateur de son temps, et le meilleur philosophe. Ses Tusculanes et son traité de la nature des dieux, si bien traduits par l'abbé d'*Olivet*, et enrichis de notes savantes, sont si supérieurs dans leur genre que rien ne les a égalé depuis, soit que nos bons auteurs n'aient pas osé prendre un tel essor, soit qu'ils n'aient pas eu les aîles assez fortes: *Cicéron* disait tout ce qu'il voulait; il n'en est pas ainsi parmi nous. Ajoutons encore que nous n'avons aucun traité de morale qui approche de ses offices; et ce n'est pas faute de liberté que nos auteurs modernes ont été si au-dessous de lui en ce genre, car de Rome à Madrid on est sûr d'obtenir la permission d'ennuyer en moralités.

Je doute que *Cicéron* ait été un aussi grand homme en politique. Il se laissa tromper à l'âge de soixante et trois ans par le jeune *Octave*, qui le sacrifia bientôt au ressentiment de *Marc-Antoine*. On ne vit en lui ni la fermeté de *Brutus*, ni la circonspection d'*Atticus*; il n'eut d'autre fonction dans l'armée du grand *Pompée* que celle de dire des bons mots. Il courtisa ensuite *César*; il devait, après avoir prononcé les Philippiques, les soutenir les armes à la main. Mais je m'arrête, je ne veux pas faire la satire de *Cicéron*.

Page 114, ligne 22.

Ont fait couler le sang du plus grand des mortels.

Je propose ici une conjecture. Il me semble que l'intérêt des ministres du jeune *Ptolomée*, âgé de treize ans, n'était point du tout d'assassiner *Pompée*, mais de le garder en otage, comme un gage des faveurs qu'ils pouvaient obtenir du vainqueur, et comme un homme qu'ils pouvaient lui opposer s'il voulait les opprimer.

Après la victoire de *Pharsale*, *César* dépêcha des émissaires secrets à *Rhodes*, pour empêcher qu'on ne reçût *Pompée*. Il dut, ce me semble, prendre les mêmes précautions avec l'Egypte; il n'y a personne qui en pareil cas négligeât un intérêt si important. On peut croire que *César* prit cette précaution nécessaire, et que les Egyptiens allèrent plus loin qu'il ne voulait; ils crurent s'assurer de sa bienveillance en lui présentant la tête de *Pompée*. On a dit qu'il versa des larmes en la voyant, mais ce qui est bien plus sûr, c'est qu'il ne vengea point sa mort; il ne punit point *Septime*, *tribun romain*, qui était le plus coupable de cet assassinat. Et lorsqu'ensuite il fit tuer *Achillas*, ce fut dans la guerre d'Alexandrie, et pour un sujet tout différent. Il est donc très-vraisemblable que si *César* n'ordonna pas la mort de *Pompée*, il fut au moins la cause très-prochaine de cette mort. L'impunité accordée à *Septime* est une preuve bien forte contre *César*. Il aurait pardonné à *Pompée*, je le crois, s'il l'avait eu entre ses mains; mais je crois aussi qu'il ne le regretta pas, et une preuve indubitable, c'est que la première chose qu'il fit, ce fut de confisquer tous ses biens à Rome. On vendit à l'encan la belle maison de *Pompée*; *Antoine* l'acheta, et les enfans de *Pompée* n'eurent aucun héritage.

Page 114, ligne 25.

Un fils de Cépias.

Dion Cassius nous apprend que le surnom du père d'*Auguste* était *Cépias*. Cet *Octavianus Cépias* fut le premier sénateur de sa branche. Le grand-père d'*Auguste* n'était qu'un riche chevalier qui négociait dans la petite ville de Veletri, et qui épousa la sœur aînée de *César*, soit qu'alors la famille des *Césars* fût pauvre, soit qu'elle voulût plaire au peuple par cette alliance disproportionnée. J'ai déjà dit qu'on reprochait à *Auguste* que son bisaïeul avait été un petit marchand, un changeur à Veletri. Ce changeur passait même pour le fils d'un affranchi. *Antoine* osa appeler *Octave* du nom de *Spartacus* dans un de ses édits, en fesant allusion à sa famille qu'on prétendait descendre d'un esclave. Vous trouverez cette anecdote dans la huitième Philippique de *Cicéron*, *quem Spartacum in edictis appellat*, etc.

Il y a mille exemples de grandes fortunes qui ont eu une basse origine, ou que l'orgueil appelle basse: il n'y a rien de bas aux yeux du philosophe; et quiconque s'est élevé doit avoir eu cette espèce de mérite qui contribue à l'élévation.

Mais on est toujours surpris de voir *Auguste*, né d'une famille si mince, un provincial sans nom, devenir le maître absolu de l'empire romain, et se placer au rang des dieux.

On lui donne des remords dans cette pièce, on lui attribue des sentimens magnanimes ; je suis persuadé qu'il n'en eut point ; mais je suis persuadé qu'il en faut au théâtre.

Page 133, ligne 22.

Par ma main.

Ce trait n'est pas historique, mais il ne m'étonne point dans *Fulvie*; c'était une femme extrême en ses fureurs, et digne, comme elle le dit, du temps funeste où elle était née. Elle fut presque aussi sanguinaire qu'*Antoine*, *Cicéron* rapporte dans sa troisième Philippique que *Fulvie* étant à Brindes avec son mari, quelques centurions mêlés à des citoyens voulurent faire passer trois légions dans le parti opposé ; qu'il les fit venir chez lui l'un après l'autre sous divers prétextes, et les fit tous égorger. *Fulvie* y était présente; son visage était tout couvert de leur sang : *Os uxoris sanguine respersum constabat.* Elle fut accusée d'avoir arraché la langue à *Cicéron* après sa mort, et de l'avoir percée de son aiguille de tête.

Ibid. ligne 5.

Ils ont trahi Lépide.

Cette réflexion de *Fulvie* est très-convenable, puisqu'elle est fondée sur la vérité. Car après la bataille de Modène qu'*Antoine* avait perdue, il eut la confiance de se présenter presque seul devant le camp de *Lépide*; plus de la moitié des légions passa de son côté. *Lépide* fut obligé de s'unir avec lui, et cette aventure même fut l'origine du Triumvirat.

Ibid. ligne 9.

On a vu Marius entraîner sur ses pas
Les mêmes assassins payés pour son trépas.

Non-seulement ceux de *Minturne*, qui avaient ordre de tuer *Marius*, se déclarèrent en sa faveur : mais étant encore proscrit en Afrique, il alla droit à Rome avec quelques Africains, et leva des troupes dès qu'il y fut arrivé.

Ibid. ligne 13.

. . . . Brutus et Cassius
N'avaient pas, après tout, des projets mieux conçus.

Il est constant que *Brutus* et *Cassius* n'avaient pris aucunes mesures pour se maintenir contre la faction de *César*. Ils ne s'étaient pas assurés d'une seule cohorte; et même après avoir commis le meurtre, ils furent obligés de se réfugier au Capitole. *Brutus* harangua le peuple du haut de cette forteresse, et on ne lui répondit que par des injures et des outrages; on fut prêt de l'assiéger. Les conjurés eurent beaucoup de peine à ramener les esprits; et lorsqu'*Antoine* eut montré aux Romains le corps de *César* sanglant, le peuple animé par ce spectacle, et furieux de douleur et de colère, courut le fer et la flamme à la main vers les maisons de *Brutus* et de *Cassius*. Ils furent obligés de sortir de *Rome*. Le peuple déchira un citoyen nommé *Cinna*, qu'il crut être un des meurtriers. Ainsi il est clair que l'entreprise de *Brutus*, de *Cassius* et de leurs associés, fut soudaine et téméraire. Ils résolurent de tuer le tyran à quelque prix que ce fût, quoi qu'il en pût arriver.

Il y a vingt exemples d'assassinats produits par la vengeance ou par l'enthousiasme de la liberté, qui furent l'effet d'un mouvement violent plutôt que d'une conspiration bien réfléchie, et prudemment méditée. Tel fut l'assassinat du duc de *Parme Farnèse*, bâtard du pape *Paul III*; telle fut la même conspiration des *Pazzi*, qui n'étaient point sûrs des *Florentins* en assassinant les *Médicis*, et qui se confièrent à la fortune.

Page 140, ligne 16.

Pompée en s'approchant de ce perfide Octave,
En croyant le punir, n'a frappé qu'un esclave.

Il y eut quelques exemples de pareille méprise dans les guerres civiles de Rome. L'esprit de vertige qui animait alors les Romains est presque inconcevable. *Lucius Terentius*, voulant tuer le père du grand *Pompée*, pénétra seul jusque dans sa tente, et crut long-temps l'avoir percé de coups; il ne reconnut son erreur que lorsqu'il voulut faire soulever les troupes, et qu'il vit paraître à leur tête celui qu'il croyait avoir égorgé. On dit que la même chose arriva depuis à *Maximien Hercule*, quand il voulut se venger de *Constantin* son gendre. Vous voyez aussi dans la tragédie de Venceslas, que *Ladislas* assassine son propre frère, quand il croit assassiner le duc son rival.

Page 145, ligne 10.

Casca fit à César la première blessure.

L'auteur se trompe ici. *Casca* n'était point un homme du

peuple. Il est vrai qu'il n'y eut en lui rien de recommandable; mais enfin, c'était un sénateur, et on ne devait pas le traiter d'homme obscur, à moins qu'on n'entende par ce mot un homme sans gloire, ce qui me semble un peu forcé.

Page 150, ligne 27.

. . . . et qu'on chérisse Auguste.

C'est de bonne heure qu'*Octave* prend ici le nom d'*Auguste*. *Suétone* nous dit qu'*Octave* ne fut surnommé *Auguste*, par un décret du Sénat, qu'après la bataille d'Actium. On balança si on lui donnerait le titre d'*Augustus* ou de *Romulus*. Celui d'*Augustus* fut préféré; il signifie vénérable, et même quelque chose de plus, qui répond au grec *sébastos*. Il est bien plaisant de voir aujourd'hui quelles gens prennent le titre de vénérables.

Il paraît pourtant qu'*Octave* avait déjà osé s'arroger le surnom d'*Auguste* à son premier consulat, qu'il se fit donner à l'âge de vingt ans contre toutes les lois, ou plutôt qu'*Agrippa* et les légions lui firent donner. Ce fut cet *Agrippa* qui fit sa fortune, mais *Octave* sut ensuite la conserver et l'accroître.

Ibid. ligne dernière.

Et que Rome elle-même apprenne à nous aimer.

Il est constant que ce fut à la fin le but d'*Octave*, après tant de crimes. Il vécut assez long-temps pour que la génération qu'il vit naître oubliât presque les malheurs de ses pères. Il y eut toujours des cœurs romains qui détestèrent la tyrannie, non-seulement sous lui, mais sous ses successeurs: on regretta la république, mais on ne put la rétablir; les empereurs avaient l'argent et les troupes. Ces troupes enfin furent les maîtresses de l'Etat; car les tyrans ne peuvent se maintenir que par les soldats; tôt ou tard les soldats connaissent leurs forces, ils assassinent le maître qui les paye, et vendent l'empire à d'autres. Cette Rome si superbe, si amoureuse de la liberté, fut gouvernée comme Alger; elle n'eut pas même l'honneur de l'être comme Constantinople, où du moins la race des Ottomans est respectée. L'empire romain eut très-rarement trois empereurs de suite de la même famille depuis *Néron*. Rome n'eut jamais d'autre consolation que celle de voir les empereurs égorgés par les



ſoldats. Saccagée enfin plusieurs fois par les barbares, elle eſt réduite à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Je finirai par remarquer ici que l'entrepriſe déſeſpérée que le poëte attribue à *Sextus Pompée* et à *Fulvie* eſt un trait de furieux qui veulent ſe venger à quelque prix que ce ſoit, ſûrs de perdre la vie en ſe vengeant; car ſi l'auteur leur donne quelque eſpérance de pouvoir faire déclarer les ſoldats en leur faveur, c'eſt plutôt une illuſion qu'une eſpérance. Mais enfin, ce n'eſt pas un trait d'ingratitude lâche comme la conſpiration de *Cinna*. *Fulvie* eſt criminelle, mais le jeune *Pompée* ne l'eſt pas. Il eſt proſcrit, on lui enlève ſa femme; il ſe réſout à mourir pourvu qu'il puniſſe le tyran et le raviſſeur: *Auguſte* fait ici une belle action en le laiſſant aller comme un brave ennemi qu'il veut combattre les armes à la main. Cette généroſité même eſt préparée dans la pièce par les remords qu'*Octave* éprouve dès le premier acte. Mais aſſurément cette magnanimité n'était pas alors dans le caractère d'*Octave*; le poëte lui fait ici un honneur qu'il ne méritait pas.

Le rôle qu'on fait jouer à *Antoine* eſt peu de choſe, quoiqu'aſſez conforme à ſon caractère: il n'agit point dans la pièce, il y eſt ſans paſſion; c'eſt une figure dans l'ombre, qui ne ſert, à mon avis, qu'à faire ſortir le perſonnage d'*Octave*. Je penſe que c'eſt pour cette raiſon que le manuſcrit porte ſeulement pour titre: *Octave et le jeune Pompée*, et non pas *le Triumvirat*; mais j'y ai ajouté ce nouveau titre, comme je le dis dans ma préface, parce que les triumvirs étaient dans l'île, et que les proſcriptions furent ordonnées par eux.

J'aurais beaucoup de choſes à dire ſur le caractère barbare des Romains, depuis *Sylla* juſqu'à la bataille d'Actium, et ſur leur baſſeſſe, après qu'*Auguſte* les eut aſſujettis. Ce contraſte eſt bien frappant; on vit des tigres changés en chiens de chaſſe qui lèchent les pieds de leurs maîtres.

On prétend que *Caligula* déſigna conſul un cheval de ſon écurie; que *Domitien* conſulta les ſénateurs ſur la ſauce d'un turbot; et il eſt certain que le Sénat romain rendit en faveur de *Pallas*, affranchi de *Claude*, un décret qu'à peine on eût porté du temps de la république en faveur de *Paul Emile* et des *Scipions*.

Fin des Notes.

VARIANTES

DU TRIUMVIRAT.

Page 98, ligne 6.

IMITATION de ces vers où *Juvénal* dit de *Domitien*.

Sed periit post quam cerdonibus esse timendus
Cœperat, hoc nocuit lamiarum cæde madentis, &c.

Page 100, ligne dernière.

Au lieu de la scène entre *Auguste* et *Antoine*, il y avait dans le premier acte cette scène entre *Antoine* et *Fulvie*.

La scène entre les deux triumvirs ouvrait le second acte : on la trouvera ici telle qu'elle était dans le premier manuscrit.

Antoine parle bas à un Tribun : il aperçoit Fulvie, et se détourne.

ANTOINE.

Ah ! c'est elle...

FULVIE.

Arrêtez, ne craignez point Fulvie.
Je suis une étrangère, aucun nœud ne nous lie ;
Et je ne parle plus à mon perfide époux.
Mais après les hasards où j'ai couru pour vous,
Lorsque pour cimenter votre grandeur suprême
Je consens au divorce, et m'immole moi-même ;
Quand j'ai sacrifié mon rang et mon amour,
Puis-je obtenir de vous une grâce à mon tour ?

ANTOINE.

Le divorce à mes yeux ne vous rend pas moins chère.
Avec la sœur d'Octave un hymen nécessaire
Ne saurait vous ravir mon estime et mon cœur.

FULVIE.

Je le veux croire ainsi, du moins pour votre honneur.
Eh bien, si de nos nœuds vous gardez la mémoire,
Je veux m'en souvenir pour sauver votre gloire.
Voyons à vous prier si je m'abaisse en vain?

ANTOINE.

Que me demandez-vous? que faut-il?

FULVIE.

Etre humain,
Etre éclairé du moins, savoir avec prudence
A tant de cruautés mêler quelqu'indulgence.
Un pardon généreux pourrait faire oublier
Des excès dont j'ai honte et qu'il faut expier.
Je demande en un mot la grâce de Pompée.

ANTOINE.

Vous! de quel intérêt votre ame est occupée!
Qui vous rejoint à lui? pourquoi sauver ses jours?

FULVIE.

L'intérêt dans les cœurs domine-t il toujours?
A la simple pitié ne peuvent-ils se rendre?
Apprenez que sa voix se fait encore entendre.
Quand je voulus du sang, je n'eus point de refus;
Quand il faut pardonner, on ne m'écoute plus!
Cette grâce à vous-même est utile peut être.

ANTOINE.

Madame, il n'est plus temps; je n'en suis plus le maître.
Son trépas importait à notre sureté,
Et l'arrêt aujourd'hui doit être exécuté.

FULVIE.

C'est assez, et ce trait manquait à votre outrage;
Voilà ce que des cieux m'annonçait le présage,
Quand la foudre, trop lente à punir les mortels,
A brisé dans vos mains vos édits criminels!
C'est donc là de César cet ami magnanime!
Allez, vous n'imitez qu'Achillas et Septime.
Son nom vous était cher, et vous l'avez terni;
Et si César vivait, il vous aurait puni.

Je

Je rends grâce à l'affront qui tous deux nous ſépare:
C'eſt moi qui répudie un aſſaſſin barbare.
Par un divorce heureux j'ai dû vous prévenir;
Et les nœuds des forfaits ceſſent de nous unir.

ANTOINE.

Je pardonne au courroux; et le droit de vous plaindre
Doit vous être laiſſé quand il n'eſt plus à craindre.
Ce n'eſt pas à Fulvie à me rien reprocher;
De nos ſévérités on la vit approcher;
Sa main pour Cicéron montra peu d'indulgence.
Elle s'eſt emportée à quelque violence;
Et je n'attendais pas qu'elle pût s'offenſer
Des juſtes châtimens qu'on la vit exercer.

FULVIE.

Il eſt vrai, j'ai trop loin porté votre vengeance;
J'en obtiens aujourd'hui la digne récompenſe.
Je n'ai que trop rougi de l'excès d'un courroux
Dont j'écoutai la voix en faveur d'un époux.
A trop d'emportement je me ſuis avilie:
Vous en étonnez-vous? je vous étais unie;
Un moment de fureur a fait mes cruautés.
Mais vous toujours égal en vos atrocités,
Vous aſſaſſin tranquille, et bourreau ſans colère;
Vous vous livrez ſans peine à votre caractère.
Pour être moins barbare il vous faut des efforts.
J'imitai vos fureurs, imitez mes remords.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, ANTOINE.

ANTOINE.

Ainsi Pompée échappe à la mort qui le fuit?

OCTAVE.

Antoine, croyez-moi, c'est en vain qu'il la fuit:
Si mon père a du sien triomphé dans Pharsale,
J'attends contre le fils une fortune égale;
Et ce nom de César, dont je suis honoré,
De sa perte à mon bras fait un devoir sacré:
Mon intérêt s'y joint.

ANTOINE.

Qu'il périsse ou qu'il vive,
Le Tibre dès demain nous attend sur sa rive.
Marchons au capitole: il faut que les Romains
Apprennent à trembler devant leurs souverains.
Mais avant de partir, lorsque tout nous seconde,
Il est temps de signer le partage du monde.

OCTAVE.

Je suis prêt: mes desseins ont prévenu vos vœux.
Je consens que la terre appartienne à nous deux.
Songez que je prétends la Gaule et l'Illyrie,
Les Espagnes, l'Afrique, et sur-tout l'Italie.
L'Orient est à vous.

ANTOINE.

Telle est ma volonté,
Tel est le sort du monde entre nous arrêté.

OCTAVE.

Par des sermens sacrés que notre foi s'engage;
Jurons au nom des dieux d'observer ce partage.

ANTOINE.

Des fermens entre nous? nos armes, nos soldats,
Nos communs intérêts, le destin des combats,
Ce sont-là nos fermens. Le frère d'Octavie
Devrait s'en reposer sur le nœud qui nous lie.
Nous nous connaissons trop : pourquoi cacher nos cœurs?
Les fermens sont-ils faits pour les usurpateurs?
Je me croirais trompé si vous en vouliez faire.
Laissons-les à Lépide, aux lâches, au vulgaire.
Je vous parle en soldat; je ne puis vous céler
Que vous affectez trop l'art de dissimuler.
César dans ses traités invoquait la victoire;
Agissons comme lui, si vous voulez m'en croire.

OCTAVE.

A votre audace altière il faut souvent céder;
N'en parlons plus. Quel rang voulez-vous accorder
A cet associé, triumvir inutile,
Qui reste sans armée et bientôt sans asile?

ANTOINE.

Qu'il abdique.

OCTAVE.

Il le doit.

ANTOINE.

On n'en a plus besoin.
De nos temples, dans Rome, on lui laisse le soin:
Qu'il demeure pontife, et qu'il préside aux fêtes
Que Rome, en gémissant, consacre à nos conquêtes.

. . . .
. . . .

OCTAVE.

La foudre avait frappé ces tables criminelles.

ANTOINE.

Le destin qui nous sert en produit de nouvelles.
Craignez-vous un augure?

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre à force d'attentats?

ANTOINE.

C'eſt le dernier arrêt, le dernier ſacrifice
Qu'aux mânes de Céſar devait notre juſtice.

OCTAVE.

Je n'en veux qu'à Pompée; et je vous avertis
Qu'il nous ſuffit du ſang de nos grands ennemis:
Le reſte eſt une foule impuiſſante, éperdue,
Qui ſur elle en tremblant voit la mort ſuſpendue,
Que dans Rome jamais nous ne redouterons,
Et qui nous bénira quand nous l'épargnerons.
On nous reproche aſſez une rage inhumaine;
Nous voulons gouverner, n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la juſtice une inhumanité?
Octave! un triumvir par Céſar adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père!
Vous trahiſſez ſon ſang pour flatter le vulgaire!
Sur ſa cendre avec moi n'avez-vous pas promis
La mort des conjurés et de leurs vils amis?
N'avez-vous pas déjà, par un zèle intrépide,
Sur nos plus chers parens vengé ce parricide?
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron?
Cicéron fut nommé père de la patrie,
Rome l'avait aimé juſqu'à l'idolâtrie;
Mais lorſqu'à ma vengeance un tribun l'a livré,
Rome où nous commandons a-t-elle murmuré?
Elle a gémi tout bas et gardé le ſilence.
Caſſius et Brutus, réduits à l'impuiſſance,
Inſpireront peut-être à quelques nations
Une éternelle horreur de nos proſcriptions;
Laiſſons-les en tracer d'effroyables images,
Et contre nos deux noms révolter les deux âges.
Aſſaſſins de leur maître et de leur bienfaiteur,
C'eſt leur indigne nom qui doit être en horreur.

Ce font les cœurs ingrats qu'il faut que l'on puniffe;
Seuls ils font criminels, et nous fefons juftice.
Ceux qui les ont aidés, ceux qui les ont fervis,
Qui les ont approuvés, feront tous pourfuivis.
De vingt mille guerriers péris dans nos batailles
D'un œil fec et tranquille on voit les funérailles,
Sur leurs corps étendus, victimes du trépas,
Nous volons, fans pâlir à de nouveaux combats;
Et de la trahifon cent malheureux complices
Seraient au grand Céfar de trop chers facrifices!

OCTAVE.

Sans doute on doit punir; mais ne comparez pas
Le danger honorable et les affaffinats.
Céfar eft fatisfait, ce héros magnanime
N'aurait jamais puni le crime par le crime.
Je ne me repens point d'avoir vengé fa mort;
Mais fachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
Je vois que trop de fang peut fouiller la vengeance;
Je ferais plus fon fils en fuivant fa clémence:
Quiconque veut la gloire avec l'autorité,
Ne doit verfer le fang que par néceffité.

Pourquoi de Rome encor fouiller tous les afiles?
Je ne puis approuver des meurtres inutiles.
C'eft aux Chefs, c'eft aux Grands aux Brutus, aux Catons,
Aux enfans de Pompée, à ceux des Scipions,
C'eft à de tels profcrits que la mort fe deftine.
Notre fécurité dépend de leur ruine.
Epargnons un ramas de citoyens fans nom
Qui feront fubjugués par l'efpoir du pardon;
C'eft leur utile fang qu'il faut que l'on ménage;
Ne forçons point le peuple à fortir d'efclavage.
D'un œil d'indifférence. . . . .

Il y avait dans ce même acte une fcène entre *Augufte* et *Fulvie*, qui a été retranchée.

FULVIE.

Que le frère d'Antoine et l'amant de Julie
Ne craignent point de moi de reproches honteux;
Ma tranquille fierté les épargne à tous deux.
Mon cœur, indifférent aux maux qui les rempliffent;



N'a rien à regretter dans ceux qui me trahissent.
Tout ce que je prétends et d'Antoine et de vous,
C'est de fuir loin d'Octave et d'un perfide époux.
Ne me réduisez point à cette ignominie
De parer le triomphe et le char d'Octavie;
Allez: régnez dans Rome, et foulez à vos pieds
Dans des ruisseaux de sang les citoyens noyés.
Au capitole assis, partagez votre proie,
De mes nouveaux affronts goûtez la noble joie,
Mêlez dans votre gloire et dans vos attentats
Les jeux et les plaisirs à vos assassinats.
Mais laissez-moi cacher dans d'obscures retraites,
Loin de vous, loin de lui, l'horreur que vous me faites,
Ma haine pour vous deux, et mon mépris pour lui;
C'est tout ce qui me reste et me flatte aujourd'hui.
Délivrez-vous de moi, d'un témoin de vos crimes,
D'un cœur que vous mettez au rang de vos victimes;
C'est l'unique faveur que je viens demander:
Maîtres de l'univers, daignez-vous l'accorder?

OCTAVE.

De votre sort toujours vous serez la maîtresse:
Je partage avec vous la douleur qui vous presse.
Je sais qu'Antoine et moi, forcés de vous trahir,
Devant vous désormais nous n'avons qu'à rougir;
Que nous sommes ingrats, qu'il est de votre gloire
D'oublier de nous deux l'importune mémoire.
Mais quels que soient les lieux que vous ayez choisis,
Gardez-vous de vous joindre avec nos ennemis.
C'est ce qu'exige Antoine, et la seule prière
Que ma triste amitié se hasarde à vous faire.

Page 121, ligne 22.

Dans le premier manuscrit, *Julie* ne se trouve point avec *Pompée*, au commencement de cet acte; ils ne paraissent point ensemble devant *Octave*; mais *Pompée* paraît seul devant les deux triumvirs, qui ont ensuite la scène suivante entr'eux.

ANTOINE.

Dans quel chagrin votre ame est-elle ensevelie?
Que craignez-vous?

OCTAVE.

Mon cœur, et les pleurs de Julie.

ANTOINE.

Des pleurs vous toucheraient?

OCTAVE.

Son trouble, son effroi,
Dans mon étonnement ont passé jusqu'à moi.
J'ai frémi de la voir, j'ai frémi de l'entendre,
Couvert de tout ce sang que ma main fait répandre.
Fulvie en prendra soin: ces bords ensanglantés
Effarouchent ses yeux encore épouvantés.
Mais il faut dès demain que cette fugitive
Connaisse ses devoirs, m'obéisse et me suive.
Je dois répondre d'elle; elle est de ma maison.

ANTOINE.

Vous êtes éperdu...

OCTAVE.

J'en ai trop de raison.

ANTOINE.

Vous l'aimez trop, Octave.

OCTAVE.

Il est vrai: ma jeunesse
Des plaisirs passagers connut la folle ivresse;
J'ai cherché comme vous, au sein des voluptés,
L'oubli de mes chagrins et de mes cruautés.
Plus endurci que moi, vous bravez l'amertume
De ce remords secret dont l'horreur me consume.
Vous ne connaissez pas ces tourmens douloureux
D'un esprit entraîné par de contraires vœux,
Qui fait le mal qu'il hait, et fuit le bien qu'il aime,
Qui cherche à se tromper, et qui se hait lui-même.
Je passai du carnage à ces égaremens
Dont les honteux attraits flattaient en vain mes sens.
J'ai cru qu'en terminant la discorde civile,
J'aurais près de Julie un destin plus tranquille:
Je suis encor trompé, l'amour, l'ambition,
L'espoir, le repentir, tout n'est qu'illusion.

ANTOINE.

Peut-être que Julie en ces lieux amenée,
Venait entre vos mains mettre sa destinée?

OCTAVE.

Non, je ne le puis croire.

ANTOINE.

Il n'appartient qu'à vous
De régler ses destins, de choisir son époux.
Elle a pu dans ces jours de vengeance et d'alarmes
Apporter à vos pieds ses terreurs et ses larmes;
Vous en serez instruit.

OCTAVE.

Quoi! dans ses jeunes ans,
S'arracher sans scrupule au sein de ses parens!
Vous savez les soupçons dont mon ame est frappée.

ANTOINE.

On dit qu'elle est promise à ce jeune Pompée.

OCTAVE.

C'est mon rival en tout. Ce redoutable nom
Sera dans tous les temps l'horruer de ma maison.
En vain notre puissance à Rome est établie:
Il soulève la terre, il règne sur Julie;
Et Julie en secret a peut-être aujourd'hui
L'audacieux projet de s'unir avec lui.
De son sexe autrefois la timide décence
N'aurait jamais connu cet excès d'imprudence.
Mais la guerre civile, et sur-tout nos fureurs
Ont corrompu les lois, les esprits et les mœurs.
Aujoud'hui rien n'effraie et tout est légitime:
Notre fatal empire est le siècle du crime.

ANTOINE.

Je ne vous connais plus, et depuis quelques jours
Un repentir secret règne en tous vos discours;
Je ne vous vois jamais d'accord avec vous-même.

OCTAVE.

N'en soyez point surpris, si vous savez que j'aime.

ANTOINE.

ANTOINE.

Rien ne m'a ſubjugué. Peut-être quelque jour
Comme Céſar et vous je connaîtrai l'amour.
Cependant je vous laiſſe avec l'infortunée
Qu'on amène à vos yeux tremblante et conſternée:
Vous pouvez aiſément adoucir ſes douleurs;
Gardez-vous de laiſſer trop d'empire à ſes pleurs.
Aimez puiſqu'il le faut, mais en maître du monde.

Page 123, ligne 24.

OCTAVE.

Votre reproche eſt juſte, et c'eſt un trait de flamme
Qui ſort de votre bouche, et pénètre mon ame.
Vous pouvez tout ſur moi: j'atteſte à vos genoux
Le dieu qui vous envoie, et qui parle par vous,
Que le monde opprimé vous devra ma clémence,
Songez que c'eſt par vous et par notre alliance
Que le ciel veut finir le malheur des humains.
Rome, l'empire et moi, tout eſt entre vos mains:
Son bonheur et le mien ſur votre hymen ſe fonde.
Diſpoſez de la foi d'un des maîtres du monde.
Céſar du haut des cieux ordonne ce lien,
Et vous rendez mon nom auſſi grand que le ſien.

JULIE.

Je rends grâces au ciel, ſi ſa voix vous inſpire,
Si le fils de Céſar mérite ſon empire,
Si vous lui reſſemblez, ſi vous n'ajoutez pas
Le crime de tromper à tous vos attentats.
Soyez juſte en effet, c'eſt peu de le paraître;
Pour un Céſar alors je puis vous reconnaître.
Vous êtes de mon ſang, et du ſang des héros:
Allez à l'univers accorder le repos;
Mais ſachez que ma foi n'en peut être le gage.
Ne devez qu'à vous-même un ſi grand avantage;
Ne cherchez la vertu qu'au fond de votre cœur;
En la mettant à prix vous en ſouillez l'honneur,
Vous en aviliſſez le caractère auguſte.
Eſt-ce à vos paſſions à vous rendre plus juſte?
J'en rougirais pour vous.

OCTAVE.

Eh bien, je vous entends:
Je sais de vos refus les motifs insultans;
Et vous ne me parlez de vertus, de clémence,
Que pour voir impuni le rival qui m'offense.
Le ciel vous a trompée; il vous met dans mes mains
Pour vous sauver l'affront d'accomplir vos desseins.
Vous m'osez préférer l'ennemi de ma race!
Son sang va me payer sa honte et son audace;
Il ne peut échapper à mon juste courroux;
Et Pompée...

JULIE.

Ah! cruel, quel nom prononçez-vous?
Pompée est loin de moi... Qui vous dit que je l'aime?

OCTAVE.

Vos pleurs, votre mépris de ma grandeur suprême:
Lui seul à cet excès a pu vous égarer.
C'est le seul des mortels qu'on peut me préférer;
Et c'est le seul aussi que mes coups vont poursuivre.
J'aurais pu me forcer jusqu'à le laisser vivre;
Mais vous le condamnez quand vous suivez ses pas.
Vous l'aimez: c'est à vous qu'il devra son trépas.

JULIE *à part.*

O Pompée!

OCTAVE.

Oubliez le nom d'un téméraire
Que je dois immoler aux mânes de mon père,
A l'intérêt de Rome, à mes transports jaloux;
Et demain soyez prête à partir avec nous.

Page 125, ligne 29.

Il est juste envers vous: où vous veniez vous-même
Vous soumettre à la loi d'un maître qui vous aime,
Ou vous osiez chercher au milieu des hasards
L'ennemi de mon règne et du nom des Césars;
Je dispose de vous dans ces deux conjonctures.
Je ne souffrirai pas que les races futures
Puissent me reprocher d'avoir laissé trahir

La majeſté d'un nom que je dois ſoutenir.
Je comblerai de bien votre infidelle père,
J'imiterai le mien (ſans prétendre à vous plaire)
Mais je perdrai le jour avant qu'aucun mortel
Dans ſa témérité ſoit aſſez criminel
Pour m'oſer un moment diſputer ma conquête.

Page 127, ligne 8.

Vers de *Racine* dans ſes cantiques ſacrés.

Page 130, ligne 6.

SCENE II.

L'ORDRE des ſcènes du quatrième acte n'était pas le même dans le premier manuſcrit que dans la pièce imprimée. Après une ſcène entre *Fulvie* et ſes confidens, l'auteur avait placé les ſcènes ſuivantes: enſuite *Fulvie* et *Pompée* reſtaient ſeuls.

JULIE.

Fulvie!
Soutenez mon courage et ma force affaiblie!
Pompée, abſent de moi dans ce jour malheureux,
Quand j'invoque Pompée eſt un augure affreux!
Que fait-il? où va-t-il? vous connaiſſez ma crainte:
Elle eſt juſte, et l'horreur qui dans vos yeux eſt peinte,
Ce front pâle et glacé redoublent mon effroi.

FULVIE.

Julie, attendez tout de Pompée et de moi.
Gardons que dans ces lieux on ne nous puiſſe entendre:
Par-tout on nous obſerve, et l'on peut nous ſurprendre.
Veillez-y, cher Aufide; allez: de mes ſuivans
Choiſiſſez les plus prompts et les plus vigilans;
Et qu'au moindre danger leur voix nous avertiſſe.

AUFIDE.

Dans leur camp retirés Antoine et ſon complice
Ont fait tout préparer pour un départ ſoudain.

Demain du capitole ils prendront le chemin ;
Ils vous y conduiront.

FULVIE.

Leur marche triomphante
N'eſt pas encor bien ſûre et peut être ſanglante.
(*Aufide ſort.*)

JULIE.

Que dites-vous ?

FULVIE.

J'eſpère...

JULIE.

En quels dieux ? en quels bras ?

FULVIE.

J'eſpère en la vengeance.

JULIE.

Elle ne ſuffit pas.
Si je perds mon époux, que me ſert la vengeance ?
Il diſſimule en vain ſon auguſte naiſſance :
Sa préſence trahit un nom ſi glorieux,
Sa grandeur mal cachée éclate dans ſes yeux.
Le perfide Agrippa, Ventidius peut-être,
L'auront vu dans l'Aſie, et vont le reconnaître.
Ah ! périſſe avec moi le déteſtable jour
Où l'un des triumvirs épris d'un vain amour,
Des vrais Céſars en moi voyant l'unique reſte,
Oſa me deſtiner un rang que je déteſte !
Tout eſt funeſte en lui : ſa triſte paſſion
Tient de la cruauté de ſa proſcription.
Sur les autels d'hymen portant ſes barbaries,
Il y vient allumer le flambeau des furies.
Le ſang des nations commence d'y couler ;
Et c'eſt Pompée enfin qu'il y doit immoler.
J'aurais moins craint de lui s'il m'avait mépriſée.
Les dieux dans vos malheurs vous ont favoriſée,
Quand votre indigne époux vous a ravi ſon cœur ;
La haîne des tyrans eſt pour nous un bonheur.
Mais plaire pour ſervir, ramper ſous un barbare

Qui traîne sa victime à l'autel qu'il prépare,
Et recevoir de lui pour présent nuptial
Le sang de mon amant versé par son rival!
Tombe plutôt sur moi cette foudre égarée
Qui, frappant dans la nuit cette infame contrée,
Et se perdant en vain dans ces rochers affreux
Epargnait nos tyrans, et dut tomber sur eux!

FULVIE.

Et moi je vous prédis que du moins ce perfide
N'accomplira jamais cet hymen homicide.

JULIE.

Je le sais comme vous; ma mort l'empêchera.

FULVIE.

Et la sienne peut-être ici la préviendra.

JULIE.

De quel espoir trompeur êtes-vous animée?
Avez-vous un parti, des amis, une armée?
Nous sommes deux roseaux par l'orage pliés,
L'un sur l'autre en tremblant vainement appuyés.
Le puissant foule aux pieds le faible qui menace,
Et rit, en l'écrasant, de sa débile audace.
Tout tombe, tout gémit; qui peut vous seconder?

FULVIE.

Croyez du moins Pompée, et laissez-vous guider..

SCENE III.

JULIE, FULVIE, POMPÉE.

JULIE.

Héros né d'un héros, vous qu'une juste crainte
Me défend de nommer dans cette horrible enceinte,
Où portez-vous vos pas égarés, incertains?
Quel trouble vous agite? et quels sont vos desseins?
Regagnez ces rochers et ces retraites sombres



Où la nuit va porter ses favorables ombres.
Demain les trois tyrans, aux premiers traits du jour,
Partent avec la mort de ce fatal séjour :
Ils vont loin de vos yeux ensanglanter le Tibre.
Ne vous exposez point, demain vous serez libre.

POMPÉE.

C'est la première fois que le ciel a permis
Que mon front se cachât à des yeux ennemis.

JULIE.

Il le faut.

POMPÉE.

O Julie!

JULIE.

Eh bien?

POMPÉE.

Quoi! le barbare
Vous enlève à mes bras! ce monstre nous sépare!
Fulvie, écoutez-moi...

FULVIE.

Calmez-vous.

POMPÉE.

Ah! grands Dieux!
Eloignez-la de moi, sauvez-la de ces lieux.

JULIE.

Que crains-tu? n'as-tu pas ce fer et ton courage?
Ne saurais-tu finir notre indigne esclavage?
Eh! ne peux-tu mourir en m'arrachant le jour?
Frappe, etc. . . . .

POMPÉE.

Ah! qu'un autre sang...

JULIE.

Frappe, au nom de l'amour!
Frappe, au nom de l'hymen, au nom de la patrie!

POMPÉE.

Au nom de tous les trois, accordez-moi, Julie,
Ce que j'ai demandé, ce que j'attends de vous,
Pour le salut de Rome et celui d'un époux.
Achevez, évoquez les mânes de mon père:
J'ai dû ce sacrifice à cette ombre si chère;
Il faut une main pure ainsi que votre encens.

JULIE.

Que serviront mes vœux et mes cris impuissans!
De Pompée au tombeau que pouvons-nous attendre?
Du fer des assassins il n'a pu se défendre;
Le Phare est encor teint de son sang précieux.

FULVIE.

Il n'était qu'homme alors; il est auprès des dieux.
De Pharsale et du Phare ils ont puni le crime:
Songez que César même est tombé sa victime,
Et qu'aux pieds de mon père il a fini son sort.

JULIE.

Puisse Octave à son tour subir la même mort!

POMPÉE.

Julie!... Il la mérite.

JULIE.

Ah! s'il était possible!...
Mais si vous paraissez, la vôtre est infaillible.

FULVIE *à Julie.*

Si vous restez ici, c'est vous qui l'exposez;
Bientôt les yeux jaloux seront désabusés.
On le croit un soldat qui dans ces temps de crimes
A l'or des trois tyrans vient vendre des victimes.
Avec vous dans ces lieux s'il était découvert,
Je ne pourrais plus rien. Votre amour seul le perd.

POMPÉE.

Levez au ciel les mains: la mienne se prépare
A vous tirer au moins de celles du barbare.



JULIE.

Cruel! pouvez-vous bien vous exposer sans moi?

POMPÉE.

Allez, ne craignez rien, je fais ce que je doi:
Faites ce que je veux.

JULIE.

A vous je m'abandonne:
Mais qu'allez-vous tenter?

POMPÉE.

Ce que mon père ordonne.

JULIE.

Peut-être comme lui vous marchez au trépas!
Mais soyez sûr au moins qu'on ne me verra pas,
Par d'inutiles pleurs arrosant votre cendre,
Jeter d'indignes cris qu'on dédaigne d'entendre.
Les Romains apprendront que nous étions tous deux
Dignes de vivre ensemble, ou de mourir pour eux.

Page 131, ligne 5.

FULVIE.

Vengeons sur des méchans le monde qu'on opprime.

POMPÉE.

Punir un criminel, ce n'est pas faire un crime;
C'est servir son pays; j'y suis déterminé...

Page 132, ligne 24.

Peut-être il est encor des yeux trop vigilans
Qui pour sa sureté sont ouverts en tout temps.
Mes esclaves par-tout ont une libre entrée;
On ne craint rien de moi.

POMPÉE.

Sa perte est assurée;
Mon sang sera mêlé dans les flots de son sang.
(*à Aufide.*)
Quel mot a-t-on donné?

AUFIDE.

Seigneur, de rang en rang
La parole a couru: c'eſt *Pompée* et *Pharſale*.

POMPÉE.

Elle coûtera cher, elle ſera fatale;
Et le nom de Pompée eſt un arrêt du ſort
Qui du fils de Céſar a prononcé la mort.
Mais je tremble pour vous, je tremble pour Julie;
Antoine vengera le frère d'Octavie.

Page 140, ligne 2.

Cet acte cinquième commençait par la ſcène ſuivante, entre *Octave* et *Antoine*: on amenait enſuite ſucceſſivement *Fulvie* avec *Julie* et *Pompée*.

OCTAVE.

Ainſi donc cette nuit l'implacable Fulvie
Allait nous arracher l'empire avec la vie?

ANTOINE.

Du fer qu'elle portait légèrement bleſſé,
Je vois avec mépris ſon courroux inſenſé.
Dans ſon emportement ſa main mal aſſurée
N'a porté dans mon ſein qu'une atteinte égarée.
Son eſprit, étonné de ce nouveau forfait,
Laiſſait ſon bras ſans force et ſon crime imparfait.
Aiſément à mes yeux déſarmée et ſaiſie,
Dans la tente prochaine elle eſt avec Julie.

OCTAVE.

Il le faut avouer: de ſi grands attentats
Sont dignes de nos jours et ne m'étonnent pas.

ANTOINE.

Mais quel eſt le romain qui juſque dans nos tentes
A porté, ſans frémir, ſes fureurs impuiſſantes?

OCTAVE.

D'Icile à mes côtés on a percé le ſein,

. . . .

Je goûtais, je l'avoue, un ſommeil bien funeſte.



Il semble qu'en effet quelque pouvoir céleste
Persécute mes nuits et grave dans mon cœur
Des traits de désespoir et des tableaux d'horreur.
Je vois des morts, du sang, des tourmens qu'on apprête;
Je vois le fer vengeur suspendu sur ma tête.
On m'abreuve du sang des Romains expirans :
Ces fantômes affreux fatiguaient tous mes sens.
Mon ame succombait d'épouvante frappée,
J'entendais une voix qui me criait : *Pompée !*
Je tressaille à ce nom, je m'arrache au sommeil ;
Le sang d'Icile mort me couvre à mon réveil.
Je m'arme, je m'écrie ; on saisit le perfide,
On n'aperçoit en lui qu'un africain timide,
Un malheureux sans force, interdit, désarmé,
De qui la voix tremblante et l'œil inanimé
Nous découvrait assez qu'un si lâche coupable
D'un meurtre aussi hardi n'a point été capable.
Lui-même il en ignore et la cause et l'auteur,
Et pour oser tromper il a trop de terreur.
L'indomptable Fulvie a-t-elle en sa colère
Employé pour me perdre une main mercenaire,
Tandis que de la sienne elle osait vous frapper ?

ANTOINE.

L'assassin tel qu'il soit ne nous peut échapper.

OCTAVE.

Est-ce quelque proscrit qui, jusqu'en ces contrées,
Ose armer contre nous ses mains désespérées ;
Et dans l'égarement se vengeant au hasard
Venait porter la mort aux lieux dont elle part ?

ANTOINE.

L'esclave nous a peint ce mortel téméraire ;
Il ignorait, dit-il, son dessein sanguinaire.

OCTAVE.

Mais il est à Fulvie.

ANTOINE.

Une femme en fureur
Sans doute a contre nous trouvé plus d'un vengeur ;

Elle a pu le choisir dans une foule obscure.
Casca fit à César la première blessure.
Les plus vils des humains, ainsi que les plus grands,
S'armeront contre nous puisqu'on nous croit tyrans.
Ne nous attendons point à des destins tranquilles,
Mais aux meurtres secrets, mais aux guerres civiles,
Aux complots renaissans, aux conspirations;
C'est le fruit éternel de nos proscriptions;
Il est semé par nous, en voilà les prémices.
Les dieux à nos desseins ne sont pas moins propices;
Notre empire absolu n'est pas moins cimenté:
On ne peut le chérir, mais il est redouté.
La terreur est la base où le pouvoir se fonde;
Et ce n'est qu'à ce prix qu'on gouverne le monde.

OCTAVE.

Que n'ai-je pu régner par des moyens plus doux!
Mais ce meurtre hardi rallume mon courroux.
Quoi! dans le même jour où Julie expirante
Par le sort est jetée en cette île sanglante;
Un meurtrier pénètre au milieu de la nuit,
A travers de ma garde, en ma tente, à mon lit!
Deux femmes, contre nous par la fureur unies,
A cet étrange excès se feront enhardies!
Julie aime Pompée, et par ce coup sanglant
Elle a voulu venger le sang de son amant.
Dans l'école du meurtre elle s'est introduite;
Elle en a profité; je vois qu'elle m'imite.

ANTOINE.

Nous allons démêler le fil de ces complots.

OCTAVE.

Je suis assez instruit, et trop pour mon repos!
Je me vois détesté: que savoir davantage?
On ne m'apprendra point un plus sensible outrage.

Page 143, ligne 21.

JULIE.

Je ne m'en défends plus: oui, je suivais sa trace,
Oui, j'atta hais mon sort à sa noble disgrace.

J'ai préféré Pompée, abandonné des dieux,
A César fortuné, puissant, victorieux.
Que me reprochez-vous ? cent peuples en alarmes
Ou rampent sous vos fers, ou tombent sous vos armes;
Le monde épouvanté reconnaît votre loi :
Au fils du grand Pompée il ne reste que moi.
Oui, mon cœur est à lui; laissez-lui son partage;
Respectez ses malheurs, respectez son courage.
J'ai voulu rapprocher, après tant de revers,
Deux noms aimés du ciel et chers à l'univers.
Dignes de notre race en héros si féconde
Nous nous aimions tous deux pour le bonheur du *monde*.
Voilà mon crime, Octave; osez-vous m'en punir ?
Dans vos indignes fers m'osez-vous retenir ?
Quand César a pleuré sur la cendre du père,
Portez-vous sur le fils une main sanguinaire ?
Il l'honora dans Rome, et sur-tout aux combats.

. . . .
. . . .

Fin des Variantes.

VARIANTES
DES SCYTHES.

Page 189, ligne 4.

Mon père veut un gendre :
Il ne commande point, mais je sais trop l'entendre.

Page 218, ligne 29.

Appui de ma vieillesse,
Viens, mon fils, mon cher fils, combler mon alégresse.
Tout est prêt, on t'attend.

Page 228, ligne 16.

SOZAME.

Je vous l'ai déclaré ;
Je révère un usage antique et consacré.
Mais il est dangereux : les Persans sont à craindre ;
A se venger sur vous vous allez les contraindre.

Page 232, ligne 20.

OBÉIDE.

C'est assez : Seigneur, j'ai tout prévu ;
J'ai pesé mes destins, et tout est résolu.

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

NOTES.

Page 191, ligne 12.

Jamais le ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même était de simple bois.
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.

La Fontaine. Philém. et Baucis.

Page 203, ligne 10.

Grands Dieux, qui la rendez comme vous adorable,
Rendez-la comme vous à mes vœux exorable !

Corneille, dans Cinna.

Fin des Notes.

VARIANTES

DES GUEBRES.

Page 299, ligne 18.

LE JEUNE ARZEMON.

. . . .

Toi ſoldat des Romains que l'infame eſclavage...

MEGATISE.

Cher ami, que veux-tu? les erreurs du jeune âge,
Un eſprit inquiet, trop de facilité,
L'occaſion trompeuſe, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les ſoldats m'a jeté dans l'armée.

LE JEUNE ARZEMON.

Ton ame à ce ſervice eſt-elle accoutumée?
Tu pourrais être libre en ſuivant tes amis.

Fin des Variantes.

VARIANTES

DE SOPHONISBE.

Page 357, ligne 17.

Vous ſervez des Romains, vous ſecondez leurs armes,
Et vous déſeſpérez vos parens malheureux.
Méritez vos ſuccès en étant généreux :
C'eſt trop faire couler et le ſang et les larmes.

Page 363, ligne 16.

Suis-je ici priſonnière ? ô rigueur ! ô deſtin !
Que me préparez-vous dans ce jour de vengeance ?
Le ciel me ravit tout, et juſqu'à l'eſpérance.
Dieux ! etc.

Page 372, ligne 13.

MASSINISSE.

Reine, en ce jour de ſang, funeſte ou favorable,
Ma fortune me pèſe, et votre ſort m'accable.
Le billet que de vous je viens de recevoir
Eſt un ordre ſacré qui m'apprend mon devoir ;
Mais en vous écoutant je l'apprends davantage.
Je crois entendre en vous les héros de Carthage :
Honteux d'avoir vaincu, je viens tout préparer.

SOPHONISBE.

Réduite à vous haïr, faut-il vous admirer ?
Quoi, Seigneur, juſqu'à vous ma lettre eſt parvenue !

Page 373, ligne 6.

Je le jure par vous : pour vous dire encor plus,
Sophonisbe n'eſt pas au nombre des vaincus.
Je commande dans Cirthe. . . . . . .
. . . .

Page 375, ligne pénult.

Tu parles à ſa veuve, et ſon ſang fume encore ;



Son ombre me menace: un pareil fouvenir
L'appelle à la vengeance, et l'invite à punir.
Phædime, il faut enfin t'ouvrir toute mon ame:
Oui, je t'ai fait l'aveu de ma fatale flamme,
Oui, ce feu, fi long-temps dans mon fein renfermé,
S'eft avec violence aujourd'hui rallumé.
Peut-être on m'aime encore, et j'oferais le croire;
Je pourrais me flatter d'une telle victoire;
Tu me verrais goûter ce fuprême bonheur,
De partager fon trône et d'avoir tout fon cœur.
Ma flamme déclarée, etc.

. . . .

Page 382, ligne 20.

MASSINISSE.

Des ordres! vous, Romains! ingrats dont l'infolence
S'accrut pour mon fervice avec votre puiffance!
Des fers à Sophonisbe! et ces mots inouïs
A peine prononcés n'ont pas été punis!
Sophonisbe! ah! du moins écarte cette injure,
Accorde-moi ta main; ta gloire t'en conjure.

Page 386, ligne dernière.

La fille d'Afdrubal naquit pour fe contraindre:
Elle dut vous haïr, ou du moins dut le feindre.
Elle brûlait pour vous: c'eft à vous de juger
Si le feul des humains qui peut me protéger,
Conquérant généreux, amant toujours fidèle,
Des héros et des rois devenu le modèle,
En m'arrachant des fers et de ce lieu d'horreur,
En me donnant fon trône, en me gardant fon cœur,
Sur mes fens enchantés conferve un jufte empire.
C'eft par vous que je vis, pour vous que je refpire:
Pour m'unir avec vous je voudrais tout tenter.
Vous m'offrez votre main... je ne puis l'accepter.

Page 387, ligne 23.

MASSINISSE.

C'eft ce même ferment qui devant vous m'amène:
C'eft un courroux plus jufte, une plus forte haine;
Et

Et c'est de son flambeau que je viens éclairer
L'hymen, l'heureux hymen qu'on ne peut différer.
C'est dans Cirthe sanglante, à ces autels antiques,
Dressés par nos aïeux à nos dieux domestiques,
Que j'apporte avec vous en vous donnant la main,
L'horreur que Massinisse a pour le nom romain.

. . . .

Page 388, ligne 10.

Oui, je déteste Rome autant que je vous aime.
Vous, dieux qui m'entendez, qui recevez ma foi,
(il prend la main de Sophonisbe, et tous deux les mettent sur l'autel.)
Unissez à ce prix Sophonisbe avec moi.

SOPHONISBE.

A ces conditions j'accepte la couronne:
Ce n'est qu'à mon vengeur que ma fierté se donne.
Vengeons tous deux Carthage et nos dieux souverains;
Jurons de nous unir pour haïr les Romains.
Je me vois trop heureuse...

MASSINISSE.

A mes yeux outragée,
Vantez votre bonheur quand vous serez vengée.
Les Romains sont dans Cirthe, etc.

Page 389, ligne pénult.

Dans les anciennes éditions le troisième acte était terminé par les vers suivans:

SOPHONISBE.

A l'aspect des Romains mon horreur se redouble;
Je n'entends point leur nom sans alarme et sans trouble.
Vous êtes violent autant que généreux;
Encor si vous saviez dissimuler comme eux,
Ne les point avertir de se mettre en défense!
Mais toujours d'un Numide ils sont en défiance;
Peut-être ont-ils déjà pénétré vos desseins.
Vous me faites frémir; je connais mes destins.
Ce jour a déployé tant de vicissitude...

Que jusqu'à mon bonheur tout est inquiétude.
Le flambeau de l'hymen est allumé par nous;
Mais c'est en trahissant les cendres d'un époux.
Votre main me replace au rang de mes ancêtres,
Vous me faites régner, mais les Romains sont maîtres.
Je n'ai plus pour soldats que de vils citoyens.
Les dieux de Scipion l'emportent sur les miens.
Quoi qu'il puisse arriver, venez tracer ma route:
J'aurais suivi Siphax, je vous suivrai sans doute,
Et marchant avec vous, je ne crains rien pour moi.

MASSINISSE.

J'ose tout espérer, puisque j'ai votre foi.

Page 394, ligne 24.

Dans les dernières éditions on lisait:

Un moment a tout fait: des miens abandonné
Roi, vainqueur et captif, outragé sans vengeance,
Victime de l'amour et de mon imprudence,
Je n'ai pas su tromper! j'en recueille le fruit.
Dans l'art des trahisons j'étais trop mal instruit.
Rome se plaint toujours de la foi du Numide;
La tyrannique Rome est cent fois plus perfide.
Mon cœur fut trop ouvert: ah! tu l'avais prévu.

Et dans les précédentes!

Un moment a tout fait! des miens abandonné
Dans mon propre palais je vois un autre maître!
Sophonisbe est esclave! on me destine à l'être!
Quel exemple pour vous, malheureux Africains!
Rois et peuples séduits qui servez les Romains,
Quand pourrez-vous sortir de ce grand esclavage?
Quoi! je dévore ici mon opprobre et ma rage!
J'ai perdu Sophonisbe, et mon empire et moi!
O Ciel! c'est Scipion, c'est lui que je revoi;
C'est Rome qui dans lui se montre toute entière, etc.

Page 396, ligne 25.

Après ces vers, dans les anciennes éditions on lisait les vers suivans:

Rome, de tant de rois augufte vengereffe,
Ne s'informe jamais s'ils ont une maîtreffe.
Les foupirs des amans, leurs pleurs et leurs débats
Ne font point, croyez-moi, le deftin des Etats.

Page 397, ligne 23.

Je me rends, je bannis la douleur qui m'obfède.
Lorfque Scipion parle il faut que tout lui cède.
Pour difpofer de moi j'ai dû vous confulter,
Et le faible au puiffant ne doit rien contefter.
Ma femme eft votre efclave, et mon ame eft foumife.
Ordonnez-vous enfin qu'à Rome on la conduife ?

Page 400, ligne 24.

MASSINISSE.

Nous fommes défarmés ! ces murs font ma prifon.
Mais je puis, après tout, retrouver quelques armes.

SOPHONISBE.

Songez-y : terminez tant d'indignes alarmes.
Trop de honte nous fuit, et c'eft trop de revers ;
J'ai deux fois aujourd'hui paffé du trône aux fers.
Hâtez-vous : Annibal me vengera peut-être.
Mais qu'il me venge ou non, je veux mourir fans maître.
Malheureux Maffiniffe ! ô cher et tendre époux !
Sophonisbe du moins fera libre par vous.

MASSINISSE.

Tu le veux, chère époufe ! il le faut, je t'admire.
Tu me préviens, fuis-moi : Rome n'a point d'empire
Sur un cœur auffi noble, auffi grand que le tien.
Nous ne fervirons pas, je t'en réponds.

SOPHONISBE.

Eh bien,
En mourant de ta main, j'expirerai contente.
O mânes de Siphax, ombre à mes yeux préfente,
Mânes moins malheureux, vous me l'aviez prédit !
Oui, je vais vous rejoindre, et mon fort s'accomplit.
De mon lit nuptial au tombeau defcendue,
Mon ombre fans rougir va paraître à ta vue.

Je te rapporte un cœur qui n'était point à toi;
Mais jusqu'à ton trépas je t'ai gardé ma foi.
Enfers qui m'attendez, Euménides, Tartare,
Je ne vous craindrai point: Rome était plus barbare.
Allons, je trouverai dans l'empire infernal
Les monceaux des Romains qu'a frappés Annibal,
Des victimes sans nombre, et des Scipions mêmes:
Trasimène est chargé de mes honneurs suprêmes.
Viens m'arracher la vie, époux trop généreux,
Et tu me vengeras après, si tu le peux.

MASSINISSE.

Que vais-je faire! Allons, Sophonisbe, demeure.
Quoi! Scipion vivrait, et je veux qu'elle meure!
Qu'elle meure! et par moi!

SOPHONISBE.

Viens, marche sur mes pas;
Et si tu peux trembler, j'affermirai ton bras.

Page 401, ligne 4.

Dans les anciennes éditions ce monologue commençait par les vers suivans :

Perfide Scipion, détestable Lélie?
Vos cruautés encore ont pris soin de ma vie!
Quel ami, quel poignard me pourra secourir?
Aurai-je donc perdu jusqu'au droit de mourir?
Le plus vil des humains dispose de son être,
Et termine à son gré des jours dont il est maître;
Et moi pour obtenir deux morts que je prétends,
Il me faudrait descendre à prier mes tyrans!
Dieux des Carthaginois! etc. . . . .

Page 403, ligne 17.

Voici comment cette scène était terminée dans les anciennes éditions :

Et le vieux Fabius, et le censeur Caton,
Se cacheront dans l'ombre en voyant Scipion.
Quand le peuple est pour nous, la cabale expirante
Ramasse en vain les traits de sa rage impuissante.

Je sais que cet éclat ne vous peut éblouir:
Vous êtes au-dessus, mais il en faut jouir.

Le censeur *Caton* pouvait faire une équivoque. *Caton* était non-seulement le censeur, mais l'ennemi de *Scipion*, qu'il suivit en Afrique comme questeur, et qu'il retourna bientôt accuser auprès du Sénat. Mais dans ce temps *Caton* n'avait pas occupé la charge de censeur; charge qui ne se donnait qu'à des personnages consulaires, et qu'il ne remplit que long-temps après.

Page 403, ligne 24.

Voici comme la pièce était terminée dans les anciennes éditions:

La reine à son destin fait plier son courage.
Elle s'est fait d'abord une effroyable image
De suivre au capitole un char victorieux,
De présenter ses fers aux genoux de vos dieux,
A travers une foule orageuse et cruelle
Dont les yeux menaçans seront fixés sur elle:
Massinisse a bientôt dissipé cette horreur.
Sophonisbe a connu quel est votre grand cœur;
Elle sait que dans Rome elle doit vous attendre;
Elle est prête à partir. Mais daignez condescendre
Jusqu'à faire écarter des soldats indiscrets,
Qui veillent à sa porte, et troublent ses apprêts.
Ce palais est à vous; vos troupes répandues
En remplissent assez toutes les avenues:
Votre captive enfin ne peut vous échapper;
La reine est résignée et ne peut vous tromper.
Massinisse à vos pieds vient se mettre en otage.
L'humanité vous parle, écoutez son langage,
Et permettez, du moins, qu'en son appartement
La reine, à qui je suis, reste libre un moment.

SCIPION.

(*à un Centurion.*) (*à Phædime.*)

Il est trop juste. Allez. Que Sophonisbe apprenne
Qu'à Rome, en ma maison, toujours servie en reine,



Elle n'y recevra que les soins, les honneurs
Que l'on doit à son rang, et même à ses malheurs.
Le Tibre avec respect verra sur son rivage
Le noble rejeton des héros de Carthage.
(*Phædime sort.*)

(*à un Tribun.*)

Vous, jusques à ma flotte ayez soin de guider
Et la reine et les siens qu'il vous faudra garder,
Mais en mêlant sur-tout à votre vigilance
Des plus profonds respects la noble bienséance.
Les ordres du Sénat, qu'il faut exécuter,
Sont de vaincre les rois, non de les insulter.
Gardons-nous d'étaler un orgueil ridicule
Que nous impute à tort un peuple trop crédule.
Conservez des Romains la modeste hauteur;
Le soin de se vanter rabaisse la grandeur:
Et dédaignant toujours des vanités frivoles,
Soyez grand par les faits, et simple en vos paroles.
Mais Massinisse vient, et la douleur l'abat.

SCENE III *et dernière.*

SCIPION, LÉLIE, MASSINISSE,
Licteurs.

LÉLIE.

POURVU qu'il obéisse, il suffit au Sénat.

SCIPION.

Il lui fait, je l'avoue, un rare sacrifice.

LÉLIE.

Il remplit son devoir.

SCIPION.

Approchez, Massinisse;
Ne vous repentez pas de votre fermeté.

MASSINISSE *troublé et chancelant.*

Il m'en faut en effet.

SCIPION.

Parlez en liberté.

MASSINISSE.

La victime par vous si long-temps désirée
S'est offerte elle-même; elle vous est livrée.
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis.
Tout est prêt.

SCIPION.

La raison vous rend à vos amis.
Vous revenez à moi: pardonnez à Lélie,
Cette sévérité qui passe et qu'on oublie:
L'intérêt de l'Etat exigeait nos rigueurs;
Rome y fera bientôt succéder ses faveurs.

(*il tend la main à Massinisse qui recule.*)

Point de ressentiment; goûtez l'honneur suprême
D'avoir réparé tout, en vous domptant vous-même.

MASSINISSE.

Epargnez-vous, Seigneur, un vain remercîment:
Il m'en coûte assez cher en cet affreux moment.
Il m'en coûte, ah! grands Dieux!

(*il se laisse tomber sur une banquette.*)

LÉLIE.

Sa passion fatale
Dans son cœur combattu renaît par intervale.

SCIPION *à Massinisse, en lui prenant la main.*

Cessez à vos regrets de vous abandonner.
Je conçois vos chagrins; je sais leur pardonner.

(*à Lélie.*)

Je suis homme, Lélie; il porte un cœur, il aime.

(*à Massinisse.*)

Je le plains. Calmez-vous.

MASSINISSE.

Je reviens à moi-même.
Dans ce trouble mortel qui m'avait abattu,
Dans ce mal passager, n'ai-je pas entendu

Que Scipion parlait, et qu'il plaignait un homme
Qui partagea sa gloire, et qui vainquit pour Rome?
(*il se relève.*)

SCIPION.

Tels sont mes sentimens. Reprenez vos esprits.
Rome de vos exploits doit payer tout le prix.
Ne me regardez plus d'un œil sombre et farouche;
Croyez que votre état m'intéresse et me touche.
Massinisse, achevez cet effort généreux,
Qui de notre amitié va resserrer les nœuds.
Vous pleurez!

MASSINISSE.

Qui? moi! Non.

SCIPION.

Ce regret qui vous presse
N'est aux yeux d'un ami qu'un reste de faiblesse,
Que votre ame subjugue, et que vous oublîrez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en souviendrez.

SCIPION.

Allons, conduisez-moi dans la chambre prochaine,
Où je devais paraître aux regards de la reine.
Qu'elle accepte à la fin mes soins respectueux.
(*on ouvre la porte: Sophonisbe paraît étendue sur une banquette, un poignard est enfoncé dans son sein.*)

MASSINISSE.

Tiens, la voilà! perfide! elle est devant tes yeux.
La connais-tu?

SCIPION.

Cruel!

SOPHONISBE *à Massinisse, penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie
Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.
Digne époux, je meurs libre, et je meurs dans tes bras!

MASSINISSE.

MASSINISSE *se retournant.*

Je vous la rends, Romains; elle est à vous.

SCIPION.

Hélas!

Malheureux! qu'as-tu fait!

MASSINISSE, *reprenant sa force.*

Ses volontés, les miennes.
Sur ses bras tout sanglans viens essayer tes chaînes.
Approche, où sont tes fers?

LÉLIE.

O spectacle d'horreur!

MASSINISSE *à Scipion.*

Tu recules d'effroi! que devient ton grand cœur?

(*il se met entre Sophonisbe et les Romains.*)

Monstres qui par mes mains avez commis mon crime,
Allez au capitole offrir votre victime;
Montrez à votre peuple autour d'elle empressé
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.
Jouis de ce triomphe. Es-tu content, barbare?
Tu le dois à mes soins, c'est moi qui le prépare.
Ai-je assez satisfait ta triste vanité,
Et de tes jeux romains l'infame atrocité?
Tu n'oses contempler sa mort et ta victoire!
Tu détournes les yeux, tu frémis de ta gloire,
Tu crains de voir ce sang que toi seul fais couler?
Grands Dieux! c'est Scipion qu'enfin j'ai fait trembler!
Détestable Romain, si les dieux qui m'entendent
Accordent les faveurs que les mourans demandent,
Si devançant le temps le grand voile du sort
Se tire à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée,
Rome à son tour sanglante, à son tour saccagée,
Expiant dans son sang ses triomphes affreux,
Et les fers et l'opprobre accablant tes neveux.
Je vois vingt nations de toi-même ignorées,
Que le Nord vomira des mers hyperborées;
Dans votre indigne sang vos temples renversés;
Ces temples qu'Annibal a du moins menacés;

Tous les vils descendans des Catons, des Emiles
Aux fers des étrangers tendant des bras serviles;
Ton capitole en cendre, et tes dieux pleins d'effroi
Détruits par des tyrans moins funestes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chassé de ta patrie.
Je meurs, mais dans la mienne, et c'est en te bravant.
Le poison que j'ai pris agit trop lentement.
Ce fer que j'enfonçai dans le sein de ma femme (*)
Joint mon sang à son sang, mon ame à sa grande ame.
Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

LÉLIE.

Que tous deux sont à plaindre!

SCIPION.

Ils sont morts en Romains.
Qu'un pompeux mausolée, honoré d'âge en âge,
Eternise leurs noms, leurs feux et leur courage;
Et nous, en déplorant un destin si fatal,
Remplissons tout le nôtre, allons vers Annibal.
Que Rome soit ingrate, ou me rende justice,
Triomphons de Carthage, et non de Massinisse.

Page 406, ligne 26.

Le vers *tous ces vils descendans des Catons, des Emiles* n'était pas assez conforme à l'histoire. Le vieux *Caton*, le premier homme de cette famille qui ait été connu, n'était alors qu'un officier de *Scipion*, brouillé avec son général. Les *Emiles* dûrent leur lustre principal à *Paul Emile*, qui ne devint célèbre qu'entre les deux dernières guerres puniques.

Le nom de *Néron*, que le fils d'*Agrippine* a rendu si odieux, était le surnom d'une des branches de la famille *Claudia*, l'une des plus illustres de la république romaine. C'était à un *Claudius Néro* que Rome avait dû son salut dans cette seconde guerre punique: il avait eu le principal honneur de la défaite d'*Asdrubal*; événement qui décida le succès de cette guerre.

(*) Il tire le poignard du sein de *Sophonisbe*, s'en frappe et tombe auprès d'elle.

Fin du cinquième Volume.

NOTES

SUR

LES LOIS DE MINOS.

TOME SIXIEME.

Page 15, ligne dernière.

Ils n'ont choisi des rois que pour les outrager.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il y eût en Gréce un seul roi despotique. La tyrannie asiatique était en horreur ; ils étaient les premiers magistrats, comme encore aujourd'hui vers le septentrion nous voyons plusieurs monarques assujettis aux lois de leur république. On trouve une grande preuve de cette vérité dans l'Oedipe de *Sophocle*, quand *Oedipe* en colère contre *Créon* crie Thèbes ; *Créon* dit: *Thèbes, il m'est permis comme à vous de crier* Thèbes, Thèbes. Et il ajoute *qu'il serait bien fâché d'être roi ; que sa condition est beaucoup meilleure que celle d'un monarque ; qu'il est plus libre et plus heureux.* Vous verrez les mêmes sentimens dans l'Electre d'*Euripide*, dans les Suppliantes, et dans presque toutes les tragédies grecques. Leurs auteurs étaient les interprètes des opinions et des mœurs de toute la nation.

Page 16, ligne 6.

En pleurant sur un fils par lui-même immolé.

Le parricide consacré d'*Idoménée* en Crète n'est pas le premier exemple de ces sacrifices abominables qui ont souillé autrefois presque toute la terre. Voyez les notes suivantes.

Ibid. ligne 29.

Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène.

Les poëtes et les historiens disent qu'on immola *Polixène* aux mânes d'*Achille* ; et *Homère* décrit le divin *Achille* sacrifiant de sa main douze citoyens troyens aux mânes de *Patrocle*. C'est à peu-près l'histoire des premiers barbares que nous avons trouvés dans l'Amérique septentrionale. Il paraît par tout ce qu'on nous raconte des anciens temps de la Gréce, que ses habitans

n'étaient que des ſauvages ſuperſtitieux et ſanguinaires, chez leſquels il y eut quelques *Bardes* qui chantèrent des dieux ridicules et des guerriers très-groſſiers vivans de rapine; mais ces *Bardes* étalèrent des images frappantes et ſublimes, qui ſubjuguent toujours l'imagination.

Page 16, ligne dernière.

Elle eſt encore barbare.

Il faut bien que les peuples d'Occident, à commencer par les Grecs, fuſſent des barbares du temps de la guerre de Troye. *Euripide*, dans un fragment qui nous eſt reſté de la tragédie des Crétois, dit que dans leur île les prêtres mangeaient de la chair crue aux fêtes nocturnes de *Bacchus*. On ſait d'ailleurs que dans pluſieurs de ces antiques orgies *Bacchus* était ſurnommé *mangeur de chair crue.*

Mais ce n'était pas ſeulement dans l'uſage de cette nourriture que conſiſtait alors la barbarie grecque. Il ne faut qu'ouvrir les poëmes d'*Homère* pour voir combien les mœurs étaient féroces.

C'eſt d'abord un grand roi qui refuſe avec outrage de rendre à un prêtre ſa fille dont ce prêtre apportait la rançon; c'eſt *Achille* qui traite ce roi de lâche et de chien. *Diomède* bleſſe *Vénus* et *Mars* qui revenaient d'Ethiopie où ils avaient ſoupé avec tous les dieux. *Jupiter* qui a déjà pendu ſa femme une fois, la menace de la pendre encore. *Agamemnon* dit aux Grecs aſſemblés que *Jupiter machine contre lui la plus noire des perfidies.* Si les dieux ſont perfides, que doivent être les hommes.

Et que dirons-nous de la généroſité d'*Achille* envers *Hector*? *Achille* invulnérable, à qui les dieux ont fait une armure défenſive très-inutile; *Achille* ſecondé par *Minerve*, dont *Platon* fit depuis le *Logos* divin; le verbe; *Achille* qui ne tue *Hector* que parce que la Sageſſe, fille de *Jupiter*, le *Logos*, a trompé ce héros par le plus infame menſonge, et par le plus abominable preſtige. *Achille* enfin ayant tué ſi aiſément pour tout exploit le pieux *Hector*, ce prince mourant prie ſon vainqueur de rendre ſon corps ſanglant à ſes parens: *Achille* lui répond, *je voudrais te hacher par morceaux, et te manger tout cru.* Cela pourrait juſtifier les prêtres crétois, s'ils n'étaient pas faits pour ſervir d'exemple.

Achille ne s'en tient pas là, il perce les talons d'*Hector*, y paſſe une lanière, et le traîne ainſi par les pieds dans la campagne. *Homère* ne dormait pas quand il chantait ces

exploits de cannibales : il avait la fièvre chaude, et les Grecs étaient atteints de la rage.

Voilà pourtant ce qu'on est convenu d'admirer de l'Euphrate au mont Atlas, parce que ces horreurs absurdes furent célébrées dans une langue harmonieuse, qui devint la langue universelle.

Page 17, ligne 31.

Ces durs Cydoniens.

La petite province de Cydon est au nord de l'île de Crète. Elle défendit long-temps sa liberté, et fut enfin assujettie par les Crétois, qui le furent ensuite à leur tour par les Romains, par les empereurs grecs, par les Sarrazins, par les croisés, par les Vénitiens, par les Turcs. Mais par qui les Turcs le seront-ils ?

Page 18, ligne pénultième.

Le temple de Gortine.

La ville de Gortine était la capitale de la Crète, où l'on avait élevé le fameux temple de *Jupiter*.

Page 19, ligne 11.

De sept ans en sept ans.

Le but de cette tragédie est de prouver qu'il faut abolir une loi quand elle est injuste.

L'histoire ancienne, c'est-à-dire, la fable, a dit depuis long-temps que ce grand législateur *Minos*, propre fils de *Jupiter*, et tant loué par le divin *Platon*, avait institué des sacrifices de sang humain.

Ce bon et sage législateur immolait tous les ans sept jeunes Athéniens : du moins *Virgile* le dit :

In foribus lethum Androgei tùm pendere pœnas
Cecropidæ jussi, miserùm septena quotannis
Corpora natorum.

Ce qui est aujourd'hui moins rare qu'un tel sacrifice, c'est qu'il y a vingt opinions différentes de nos profonds scholiastes sur le nombre des victimes, et sur le temps où elles étaient sacrifiées au monstre prétendu, connu sous le nom de *Minotaure*, monstre qui était évidemment le petit-fils du sage *Minos*.

Quel qu'ait été le fondement de cette fable, il est très-

vraisemblable qu'on immolait des hommes en Crète, comme dans tant d'autres contrées. *Sanchoniaton*, cité par *Eusèbe*, (a) prétend que cet acte de religion fut institué de temps immémorial. Ce *Sanchoniaton* vivait long-temps avant l'époque où l'on place *Moïse*, et huit cents ans après *Thaut*, l'un des législateurs de l'Egypte, dont les Grecs firent depuis le premier *Mercure*.

Voici les paroles de *Sanchoniaton*, traduites par *Philon de Biblos*, rapportées par *Eusèbe*.

" Chez les anciens, dans les grandes calamités, les chefs ,, de l'Etat achetaient le salut du peuple, en immolant aux ,, dieux vengeurs les plus chers de leurs enfans. *Iloüs* (ou ,, *Chronos* selon les Grecs, ou *Saturne* que les Phéniciens ,, appellent *Israël*, et qui fut depuis placé dans le ciel) sacrifia ,, ainsi son propre fils dans un grand danger où se trouvait ,, la république. Ce fils s'appelait *Jeüd*; il l'avait eu d'une ,, fille nommée *Annobret*, et ce nom de *Jeüd* signifie en ,, phénicien *premier né*. "

Telle est la première offrande à l'Etre éternel, dont la mémoire soit restée parmi les hommes; et cette première offrande est un parricide.

Il est difficile de savoir précisément si les Brachmanes avaient cette coutume avant les peuples de Phénicie et de Syrie; mais il est malheureusement certain que dans l'Inde ces sacrifices sont de la plus haute antiquité, et qu'ils n'y sont pas encore abolis de nos jours, malgré les efforts des mahométans.

Les Anglais, les Hollandais, les Français qui ont déserté leur pays pour aller commercer et s'égorger dans ces beaux climats, ont vu très-souvent de jeunes veuves riches et belles se précipiter par dévotion sur le bûcher de leurs maris, en repoussant leurs enfans qui leur tendaient les bras, et qui les conjuraient de vivre pour eux. C'est ce que la femme de l'amiral *Roussel* vit, il n'y a pas long-temps, sur les bords du Gange. *Tantùm relligio potuit suadere malorum!*

Les Egyptiens ne manquaient pas de jeter en cérémonie une fille dans le Nil, quand ils craignaient que ce fleuve ne parvînt pas à la hauteur nécessaire.

Cette horrible coutume dura jusqu'au règne de *Ptolomée Lagus*; elle est probablement aussi ancienne que leur religion et leurs temples. Nous ne citons pas ces coutumes de l'antiquité pour faire parade d'une science vaine, mais c'est en

(a) *Préparation évangélique*, Liv. I.

gémiſſant de voir que les ſuperſtitions les plus barbares ſemblent un inſtinct de la nature humaine, et qu'il faut un effort de raiſon pour les abolir.

Lycaon et *Tantale*, ſervant aux dieux leurs enfans en ragoût; étaient deux pères ſuperſtitieux, qui commirent un parricide par piété. Il eſt beau que les mythologiſtes aient imaginé que les dieux punirent ce crime, au lieu d'agréer cette offrande.

S'il y a quelque fait avéré dans l'hiſtoire ancienne, c'eſt la coutume de la petite nation connue depuis en Paleſtine ſous le nom de *Juifs*. Ce peuple, qui emprunta le langage, les rites et les uſages de ſes voiſins, non-ſeulement immola ſes ennemis aux différentes divinités qu'il adora, juſqu'à la tranſmigration de Babylone, mais il immola ſes enfans mêmes. Quand une nation avoue qu'elle a été très-long-temps coupable de ces abominations, il n'y a pas moyen de diſputer contr'elle; il faut la croire.

Outre le ſacrifice de *Jephté*, qui eſt aſſez connu, les Juifs avouent qu'ils brûlaient leurs fils et leurs filles en l'honneur de leur dieu *Moloc*, dans la vallée de Tophet. *Moloc* ſignifie à la lettre le Seigneur: *ædificaverunt excelſa in Tophet, quæ eſt in valle filiorum Hennon, ut incenderent filios ſuos et filias ſuas igne.* (*b*) " Ils ont bâti de hauts lieux en Tophet, qui " eſt dans la vallée des enfans d'Hennon, pour y mettre " en cendre leurs fils et leurs filles par le feu. "

Si les Juifs jetaient ſouvent leurs enfans dans le feu pour plaire à la divinité, ils nous apprennent auſſi qu'ils les feſaient mourir quelquefois dans l'eau. Ils leur écraſaient la tête à coups de pierre, au bord des ruiſſeaux. (*c*) " Vous " immolez aux dieux vos enfans dans des torrens ſous des " pierres. "

Il s'eſt élevé une grande diſpute entre les ſavans ſur le premier ſacrifice de trente-deux filles, offert au dieu *Adonaï*, après la bataille gagnée par la horde juive ſur la horde madianite, dans le petit déſert de Madian arabe, ſous le commandement d'*Eléazar*, du temps de *Moïſe*: on ne ſait pas poſitivement en quelle année.

Le livre ſacré, intitulé (*d*) *les Nombres*, nous dit que les Juifs ayant tué dans le combat tous les mâles de la horde madianite, et cinq rois de cette horde, avec un prophète; et *Moïſe* leur ayant ordonné après la bataille de tuer toutes

(*b*) *Jérémie*, chap. VII, v. 31.
(*c*) *Iſaïe*, chap. LVII.
(*d*) *Nombres*, chap. XXXI.

les femmes, toutes les veuves et tous les enfans à la mamelle, on partagea ensuite le butin qui était de *quarante mille neuf cents livres en or*, à compter le *sicle* à six francs de notre monnaie d'aujourd'hui : plus, six cents soixante et quinze mille brebis, soixante et douze mille bœufs, soixante et un mille ânes, trente deux mille filles vierges ; le tout étant le reste des dépouilles, et les vainqueurs étant au nombre de douze mille, dont il n'y en eut pas un de tué.

Or, du butin partagé entre tous les Juifs, il y eut trente-deux filles pour la part du seigneur.

Plusieurs commentateurs ont jugé que cette part du seigneur fut un holocauste, un sacrifice de ces trente-deux filles, puisqu'on ne peut dire qu'on les voua aux autels, attendu qu'il n'y eut jamais de religieuses chez les juifs, et que s'il y avait eu des vierges consacrées en Israël, on n'aurait pas pris des madianites pour le service de l'autel : car il est clair que ces madianites étaient impurs, puisqu'ils n'étaient pas juifs. On a donc conclu que ces trente-deux filles avaient été immolées. C'est un point d'histoire que nous laissons aux doctes à discuter.

Ils ont prétendu aussi que le massacre de tout ce qui était en vie dans Jérico fut un véritable sacrifice ; car ce fut un anathème, un vœu, une offrande, et tout se fit avec la plus grande solennité. Après sept processions augustes autour de la ville pendant sept jours, on fit sept fois le tour de la ville, les lévites portant l'arche d'alliance, et devant l'arche sept autres prêtres sonnant du cornet. A la septième procession de ce septième jour, les murs de Jérico tombèrent d'eux-mêmes. Les Juifs immolèrent tout dans cette cité, vieillards, enfans, femmes, filles, animaux de toute espèce, comme il est dit dans l'histoire de *Josué*.

Le massacre du roi *Agag* fut incontestablement un sacrifice, puisqu'il fut immolé par le prêtre *Samuel* qui le dépeça en morceaux avec un couperet, malgré la promesse et la foi du roi *Saül* qui l'avait reçu à rançon comme son prisonnier de guerre.

Vous verrez dans l'*Essai sur l'histoire de l'esprit et des mœurs des nations* les preuves que les Gaulois et les Teutons, ces Teutons dont *Tacite* fait semblant d'aimer tant les mœurs honnêtes, fesaient de ces exécrables sacrifices aussi communément qu'ils couraient au pillage, et qu'ils s'enivraient de mauvaise bière.

La détestable superstition de sacrifier des victimes humaines semble être si naturelle aux peuples sauvages qu'au rapport de *Procope*, un certain *Théodebert*, petit-fils de *Clovis*, et

roi du pays Messin, immola des hommes pour avoir un heureux succès dans une course qu'il fit en Lombardie pour la piller. Il ne manquait que des *Bardes* tudesques pour chanter de tels exploits.

Ces sacrifices du roi messin étaient probablement un reste de l'ancienne superstition des Francs ses ancêtres. Nous ne savons que trop à quel point cette exécrable coutume avait prévalu chez les anciens *Welches* que nous appelons *Gaulois*; c'était-là cette simplicité, cette bonne foi, cette naïveté gauloise que nous avons tant vantée. C'était le bon temps quand des Druides, ayant pour temples des forêts, brûlaient les enfans de leurs concitoyens dans des statues d'osier plus hideuses que ces Druides mêmes.

Les sauvages des bords du Rhin avaient aussi des espèces de Druidesses, des sorcières sacrées, dont la dévotion consistait à égorger solennellement de petits garçons et de petites filles dans de grands bassins de pierre, dont quelques-uns subsistent encore, et que le professeur *Schœpflin* a dessinés dans son *Alsatia illustrata*. Ce sont-là les monumens de cette partie du monde, ce sont-là nos antiquités. Les *Phidias*, les *Praxitèles*, les *Scopas*, les *Mirons* en ont laissé de différentes.

Jule-César ayant conquis tous ces pays sauvages voulut les civiliser: il défendit aux Druides ces actes de dévotion, sous peine d'être brûlés eux-mêmes, et fit abattre les forêts où ces homicides religieux avaient été commis. Mais ces prêtres persistèrent dans leurs rites: ils immolèrent en secret des enfans, disant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; que *César* n'était grand pontife qu'à Rome; que la religion druidique était la seule véritable, et qu'il n'y avait point de salut sans brûler de petites filles dans de l'osier, ou sans les égorger dans de grandes cuves.

Nos sauvages ancêtres ayant laissé dans nos climats la mémoire de ces coutumes, l'inquisition n'eut pas de peine à les renouveler. Les bûchers qu'elle alluma furent de véritables sacrifices. Les cérémonies les plus augustes de la religion, processions, autels, bénédictions, encens, prières, hymnes chantées à grands chœurs, tout y fut employé; et ces hymnes étaient les propres cantiques de ces mêmes infortunés que nous y traitons et que nous appelons nos pères et nos maîtres.

Ce sacrifice n'avait nul rapport à la jurisprudence humaine; car assurément ce n'était pas un crime contre la société de manger, dans sa maison, les portes bien fermées, d'un agneau cuit avec des laitues amères, le 14 de la lune de

mars. Il eſt clair qu'en cela on ne fait de mal à perſonne
mais on péchait contre Dieu qui avait aboli cette ancienne
cérémonie par l'organe de ſes nouveaux miniſtres.

On voulait donc venger Dieu, en brûlant ces juifs entre
un autel et une chaire de vérité, dreſſés exprès dans la
place publique. L'eſpagne bénira, dans les ſiècles à venir,
celui qui a émouſſé le couteau ſacré et le ſacrilége de l'in-
quiſition. Un temps viendra enfin où l'Eſpagne aura peine
à croire que l'inquiſition ait exiſté.

Pluſieurs moraliſtes ont regardé la mort de *Jean Hus* et
de *Jérôme de Prague* comme le plus pompeux ſacrifice qui
ait jamais fait ſur la terre. Les deux victimes furent con-
duites au bûcher ſolennel par un électeur palatin, et par
un électeur de Brandebourg: quatre-vingts princes ou ſeigneurs
de l'Empire y aſſiſtèrent. L'Empereur *Sigiſmond* brillait au
milieu d'eux, *comme le ſoleil au milieu des aſtres*, ſelon l'ex-
preſſion d'un ſavant prélat allemand. Des cardinaux, vêtus
de longues robes traînantes, teintes en pourpre, rebrassées
d'hermine, couverts d'un immenſe chapeau auſſi de pourpre,
auquel pendaient quinze houppes d'or, ſiégeaient ſur la même
ligne que l'empereur, au-deſſus de tous les princes. Une
foule d'évêques et d'abbés étaient au-deſſous, ayant ſur leurs
têtes de hautes mîtres étincelantes de pierres précieuſes. Quatre
cents docteurs, ſur un banc plus bas, tenaient des livres à
la main: vis-à-vis on voyait vingt ſept ambaſſadeurs de toutes
les couronnes de l'Europe, avec tout leur cortège. Seize
mille gentilshommes rempliſſaient les gradins hors de rang
deſtinés pour les curieux.

Dans l'arène de ce vaſte cirque étaient placés cinq cents
joueurs d'inſtrumens qui ſe feſaient entendre alternativement
avec la pſalmodie. Dix-huit mille prêtres de tous les pays
de l'Europe écoutaient cette harmonie; et ſept cents dix-huit
courtiſanes magnifiquement parées, entremêlées avec eux,
(quelques auteurs diſent dix-huit cents,) compoſaient le plus
beau ſpectacle que l'eſprit humain ait jamais imaginé.

Ce fut dans cette auguſte aſſemblée qu'on brûla *Jean* et
Jérôme en l'honneur du même JESUS-CHRIST qui ramena
la brebis égarée ſur ſes épaules; et les flammes, en s'élevant,
dit un auteur du temps, allèrent réjouir le ciel empiré

Il faut avouer, après un tel ſpectacle, que lorſque le
picard *Jean Chauvin* offrit le ſacrifice de l'eſpagnol *Michel*
Servet, dans une pile de fagots verds, c'était donner les
marionnettes après l'opéra.

Tous ceux qui ont immolé ainſi d'autres hommes, pour

avoir eu des opinions contraires aux leurs, n'ont pu certainement les ſacrifier qu'à Dieu.

Que *Polieucte* et *Néarque*, animés d'un zèle indiſcret, aillent troubler une fête qu'on célèbre pour la proſpérité de l'empereur; qu'ils briſent les autels, les ſtatues dont les débris écraſent les femmes et les enfans, ils ne ſont coupables qu'envers les hommes qu'ils ont pu tuer; et quand on les condamne à mort, ce n'eſt qu'un acte de juſtice humaine: mais quand il ne s'agit que de punir des dogmes erronés, des propoſitions mal-ſonnantes, c'eſt un véritable ſacrifice à la Divinité.

On pourrait encore regarder comme un ſacrifice notre St Barthélemi, (dont nous célébrons l'anniverſaire dans cette année centenaire 1772,) s'il y avait eu plus d'ordre et de dignité dans l'exécution.

Ne fut-ce pas un vrai ſacrifice que la mort d'*Anne Dubourg*, prêtre et conſeiller au parlement, également reſpecté dans ces deux miniſtères? N'a-t-on pas vu d'autres barbaries plus atroces, qui ſoulèveront long-temps les eſprits attentifs et les cœurs ſenſibles dans l'Europe entière? N'a-t-on pas vu dévouer à une mort affreuſe, et à la torture plus cruelle que la mort, deux enfans qui ne méritaient qu'une correction paternelle? Si ceux qui ont commis cette atrocité ont des enfans, s'ils ont eu le loiſir de réfléchir ſur cette horreur, ſi les reproches qui ont frappé leurs oreilles de toutes parts ont pu amollir leurs cœurs, peut-être verſeront-ils quelques larmes en liſant cet écrit. Mais auſſi n'eſt-il pas juſte que les auteurs de cet horrible aſſaſſinat public ſoient à jamais en exécration au genre humain?

Page 20, ligne dernière.

. . . . . . *n'accepta point le ſang d'Iphigénie.*

Pluſieurs anciens auteurs aſſurent qu'*Iphigénie* fut en effet ſacrifiée: d'autres imaginèrent la fable de *Diane* et de la biche. Il eſt encore plus vraiſemblable que dans ces temps barbares un père ait ſacrifié ſa fille qu'il ne l'eſt qu'une déeſſe, nommée *Diane*, ait enlevé cette victime, et mis une biche à ſa place; mais cette fable prévalut: elle eut cours dans toute l'Aſie comme dans la Gréce, et ſervit de modèle à d'autres fables.

Page 23, ligne 10.

S'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre.

Les Crétois diſaient *Minos* fils de dieu, comme les Thébains

disaient *Bacchus* et *Hercule* fils de dieu, comme les Argiens le disaient de *Castor* et de *Pollux*, les Romains de *Romulus*, comme enfin les Tartares l'ont dit de *Gengis-kan*, comme toute la fable l'a chanté de tant de héros et de législateurs, ou de gens qui ont passé pour tels.

Les doctes ont examiné sérieusement si *Jupiter*, le maître des dieux et le père de *Minos*, était né véritablement en Crète, et si ce *Jupiter* avait été enterré à Gortis, ou Gortine, ou Cortine.

C'est dommage que *Jupiter* soit un nom latin. Les doctes ont prétendu encore que ce nom latin venait de *Jovis*, dont on avait fait *Jovis pater*, *Jov piter*, *Jupiter*, et que ce *Jov* venait de *Jeova* ou *Hiao*, ancien nom de Dieu en Syrie, en Egypte, en Phénicie.

Ceux qu'on appelle théologiens, dit *Cicéron*, comptent trois *Jupiter*, deux d'Arcadie et un de Crète. (*a*) *Principio Joves tres numerant ii qui theologi appellantur.*

Il est à remarquer que tous les peuples qui ont admis ce *Jupiter*, ce *Jov*, l'ont tous armé du tonnere. Ce fut l'attribut réservé au souverain des dieux en Asie, en Gréce, à Rome; non pas en Egypte, parce qu'il n'y tonne presque jamais. La théologie dont parle *Cicéron* ne fut pas établie par les philosophes. Celui qui a dit:

> *Primus in orbe deos fecit timor, ardica cœlo*
> *Fulmina cùm caderent*,

n'a pas eu tort. Il y a bien plus de gens qui craignent qu'il n'y en a qui raisonnent et qui aiment. S'ils avaient raisonné, ils auraient conçu que DIEU, l'auteur de la nature, envoie la rosée comme le tonnerre et la grêle; qu'il a fait des lois suivant lesquelles le temps est serein dans un canton tandis qu'il est orageux dans un autre, et que ce n'est point du tout par mauvaise humeur qu'il fait tomber la foudre à Babylone, tandis qu'il ne la lance jamais sur Memphis. La résignation aux ordres éternels et immuables de la providence universelle est une vertu, mais l'idée qu'un homme frappé du tonnerre est puni par les dieux n'est qu'une pusillanimité ridicule.

Page 30, ligne 10.

Par des amours affreux étonna la nature.

Non-seulement *Platon* et *Aristote* attestent que *Minos*, ce lieutenant de police des enfers autorisa l'amour des garçons,

(*a*) *De naturâ Deorum.* Lib III.

mais les aventures de ses deux filles ne supposent pas qu'elles eussent reçu une excellente éducation. N'admirez-vous pas les scholiastes qui, pour sauver l'honneur de *Pasiphaë*, imaginèrent qu'elle avait été amoureuse d'un gentilhomme crétois nommé *Tauros*, que *Minos* fit mettre à la bastille de Crète, sous la garde de *Dédale*?

Mais n'admirez-vous pas davantage les Grecs qui imaginèrent la fable de la vache d'airain ou de bois, dans laquelle *Pasiphaë* s'ajusta si bien que le vrai taureau dont elle était folle y fut trompé?

Ce n'était pas assez de mouler cette vache, il fallait qu'elle fût en chaleur, ce qui était difficile. Quelques commentateurs de cette fable abominable ont osé dire que la reine fit entrer d'abord une génisse amoureuse dans le creux de cette statue, et se mit ensuite à sa place. L'amour est ingénieux, mais voilà un bien exécrable emploi du génie. Il est vrai qu'à la honte, non pas de l'humanité, mais d'une vile espèce d'hommes brute et dépravée, ces horreurs ont été trop communes, témoin le fameux *novimus et qui te* de *Virgile*; témoin le bouc qui eut les faveurs d'une belle égyptienne de Mendès, lorsqu'*Hérodote* était en Egypte; témoin les lois juives portées contre les hommes et les femmes qui s'accouplent avec les animaux, et qui ordonnent qu'on brûle l'homme et la bête; témoin la notoriété publique de ce qui se passe encore en Calabre; témoin l'avis nouvellement imprimé d'un bon prêtre luthérien de Livonie, qui exhorte les jeunes garçons de Livonie et d'Estonie à ne plus tant fréquenter les génisses, les ânesses, les brebis et les chèvres.

La grande difficulté est de savoir au juste si ces conjonctions affreuses ont jamais pu produire quelques monstres. Le grand nombre des amateurs du merveilleux, qui prétendent avoir vu des fruits de ces accouplemens, et sur-tout des singes avec les filles, n'est pas une raison invincible pour qu'on les admette; ce n'est pas non plus une raison absolue de les rejeter. Nous ne connaissons pas assez tout ce que peut la nature. *St Jérôme* rapporte des histoires de centaures et de satyres, dans son livre des *Pères du désert*. *St Augustin*, dans son trente-troisième sermon à ses frères du désert, a vu des hommes sans tête, qui avaient deux gros yeux sur leur poitrine, et d'autres qui n'avaient qu'un œil au milieu du front; mais il faudrait avoir une bonne attestation pour toute l'histoire de *Minos*, de *Pasiphaë*, de *Thésée*, d'*Ariane*, de *Dédale* et d'*Icare*. On appelait autrefois *esprits forts* ceux qui avaient quelque doute sur cette tradition.

On prétend qu'*Euripide* composa une tragédie de Pasiphaë,

elle est du moins comptée parmi celles qui lui sont attribuées, et qui sont perdues. Le sujet était un peu scabreux; mais quand on a lu Polyphème, on peut croire que Pasiphaë fut mise sur le théâtre.

Page 39, ligne 20.

Tout noble dans notre île a le droit respecté, etc.

C'est le *liberum veto* des Polonais; droit cher et fatal, qui a causé beaucoup plus de malheurs qu'il n'en a prévenu. C'était le droit des tribuns de Rome; c'était le bouclier du peuple entre les mains de ses Magistrats. Mais quand cette arme est entre les mains de quiconque entre dans une assemblée, elle peut devenir une arme offensive trop dangereuse, et faire périr toute une république. Comment a-t-on pu convenir qu'il suffirait d'un ivrogne pour arrêter les délibérations de cinq ou six mille sages, supposé qu'un pareil nombre de sages puisse exister? Le feu roi de Pologne, *Stanislas Lekzinski*, dans son loisir en Lorraine, écrivit souvent contre ce *liberum veto*, et contre cette anarchie dont il prévit les suites. Voici les paroles mémorables qu'on trouve dans son livre intitulé *la voix du citoyen*, imprimé en 1749. " Notre tour viendra sans doute, où nous serons la proie ,, de quelque fameux conquérant; peut-être même les puissan- ,, ces voisines s'accorderont elles à partager nos Etats: " (page 19.) La prédiction vient de s'accomplir. Le démembrement de la Pologne est le châtiment de l'anarchie affreuse dans laquelle un roi sage, humain, éclairé, pacifique, a été assassiné dans sa capitale, et n'a échappé à la mort que par un prodige. Il lui reste un royaume plus grand que la France, et qui pourra devenir un jour florissant, si on peut y détruire l'anarchie, comme elle vient d'être détruite dans la Suède, et si la liberté peut y subsister avec la royauté.

Page 42, ligne 15.

N'est qu'un lieu de carnage.

C'était à l'entrée du temple qu'on tuait les victimes. Le sanctuaire était réservé pour les oracles, les consultations et les autres simagrées. Les bœufs, les moutons, les chèvres étaient immolés dans le *Périptère*.

Ces temples des anciens, excepté ceux de *Vénus* et de *Flore*, n'étaient au fond que des boucheries en colonnades. Les aromates qu'on y brûlait étaient absolument nécessaires pour dissiper un peu la puanteur de ce carnage continuel. Mais

quelque peine qu'on prît pour jeter au loin les restes des cadavres, les boyaux, la fiente de tant d'animaux, pour laver le pavé couvert de sang, de fiel, d'urine et de fange, il était bien difficile d'y parvenir.

L'historien *Flavien Josephe* dit qu'on immola deux cents cinquante mille victimes en deux heures de temps, à la pâque qui précéda la prise de Jérusalem. On sait combien ce *Josephe* était exagérateur; quelles ridicules hyperboles il employa pour faire valoir sa misérable nation; quelle profusion de prodiges impertinens il étala: avec quel mépris ces mensonges furent reçus par les Romains; comme il fut relançé par *Appion*, et comme il répondit par de nouvelles hyperboles à celles qu'on lui reprochait. On a remarqué qu'il aurait fallu plus de cinquante mille prêtres bouchers pour examiner, pour tuer en cérémonie, pour dépecer, pour partager tant d'animaux. Cette exagération est inconcevable, mais enfin il est certain que les victimes étaient nombreuses dans cette boucherie comme dans toutes les autres. L'usage de réserver les meilleurs morceaux pour les prêtres était établi par toute la terre connue, excepté dans les Indes et dans les pays au-delà du Gange. C'est ce qui a fait dire à un célèbre poëte anglais:

The priests eat rost-beef, and the people stare.

Les prêtres sont à table, et le sot peuple admire.

On ne voyait dans les temples que des étaux, des broches, des grils, des couteaux de cuisine, des écumoires, de longues fourchettes de fer, des cuillers ou des cuillères à pot, de grandes jarres pour mettre la graisse, et tout ce qui peut inspirer le dégoût et l'horreur. Rien ne contribuait plus à perpétuer cette dureté et cette atrocité de mœurs, qui porta enfin les hommes à sacrifier d'autres hommes, et jusqu'à leurs propres enfans; mais les sacrifices de l'inquisition, dont nous avons tant parlé, ont été cent fois plus abominables. Nous avons substitué les bourreaux aux bouchers.

Au reste, de toutes les grosses masses appelées *temples* en Egypte et à Babylone, et du fameux temple d'Ephèse regardé comme la merveille des temples, aucun ne peut être comparé en rien à St Pierre de Rome, pas même à St Paul de Londres, pas même à Ste Geneviève de Paris, que bâtit aujourd'hui M. *Soufflot*, et auquel il destine un dôme plus svelte que celui de St Pierre, et d'un artifice admirable. Si les anciennes nations revenaient au monde, elles préféreraient sans doute les belles musiques de nos églises à des boucheries, et les

sermons de *Tillotson* et de *Massillon* à des augures.

Page 52, ligne 23.

Le monde avec lenteur marche vers la sagesse.

A ne juger que par les apparences, et suivant les faibles conjectures humaines, par quelle multitude épouvantable de siècles et de révolutions n'a-t-il pas fallu passer avant que nous eussions un langage tolérable, une nourriture facile, des vêtemens et des logemens commodes? nous sommes d'hier, et l'Amérique est de ce matin.

Notre occident n'a aucun monument antique; et que sont ceux de la Syrie, de l'Egypte, des Indes, de la Chine! toutes ces ruines se sont élevées sur d'autres ruines. Il est très-vraisemblable que l'île Atlantide (dont les îles Canaries sont des restes,) étant engloutie dans l'Océan, fit refluer les eaux vers la Grèce, et que vingt déluges locaux détruisirent tout, vingt fois avant que nous existassions. Nous sommes des fourmis qu'on écrase sans cesse, et qui se renouvellent; et pour que ces fourmis rebâtissent leur habitation, et pour qu'elles inventent quelque chose qui ressemble à une police et à une morale, que de siècles de barbarie! quelle province n'a pas ses sauvages!

Tout philosophe peut dire:

In qua scribebam barbara terra fuit.

Page 63, ligne 14.

Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore.

Plusieurs peuples furent long-temps sans temples et sans autels, et sur-tout les peuples *Nomades*. Les petites hordes errantes, qui n'avaient point encore de ville forte, portaient de village en village leurs dieux dans des coffres, sur des charrettes traînées par des bœufs ou par des ânes, ou sur le dos des chameaux, ou sur les épaules des hommes. Quelquefois leur autel était une pierre, un arbre, une pique.

Les Iduméens, les peuples de l'Arabie-Pétrée, les Arabes du désert de Syrie, quelques Sabéens portaient dans des cassettes les représentations grossières d'une étoile.

Les Juifs, très-long-temps avant de s'emparer de Jérusalem, eurent le malheur de porter sur une charrette l'idole du dieu *Moloc*, et d'autres idoles dans le désert; *portatis tabernaculum*

Moloc

Moloc vestri, (*a*) *et imaginem idolorum vestrorum sidus dei vestri, quæ fecistis vobis.*

Il est dit, dans l'histoire des *Juges*, qu'un *Jonathan*, fils de *Gersam* fils aîné de *Moïse*, fut le prêtre d'une idole portative que la tribu de Dan (*b*) avait dérobée à la tribu d'Ephraïm.

Les petits peuples n'avaient donc que des dieux de campagne, (s'il est permis de se servir de ce mot,) tandis que les grandes nations s'étaient signalées, depuis plusieurs siècles, par des temples magnifiques. *Hérodote* vit l'ancien temple de Tyr, qui était bâti douze cents ans avant celui de *Salomon*. Les temples d'Egypte étaient beaucoup plus anciens. *Platon*, qui voyagea long-temps dans ce pays, parle de leurs statues qui avaient dix mille ans d'antiquité, ainsi que nous l'avons déjà remarqué ailleurs, sans pouvoir trouver des raisons dans les livres profanes; ni pour le nier, ni pour le croire.

Voici les propres paroles de *Platon* au second livre des lois: " Si on veut y faire attention, on trouvera en Egypte des „ ouvrages de peinture et de sculpture, faits depuis dix mille „ ans, qui ne sont pas moins beaux que ceux d'aujourd'hui, „ et qui furent exécutés précisément suivant les mêmes „ règles. Quand je dis dix mille ans, ce n'est pas une façon „ de parler, c'est dans la vérité la plus exacte. "

Ce passage de *Platon*, qui ne surprit personne en Gréce, ne doit pas nous étonner aujourd'hui. On sait que l'Egypte a des monumens de sculpture et de peinture qui durent plus de quatre mille ans au moins. Et dans un climat si sec et si égal, ce qui a subsisté quarante siècles en peut subsister cent, humainement parlant.

Les chrétiens qui, dans les premiers temps, étaient des hommes simples retirés de la foule, ennemis des richesses et du tumulte, des espèces de thérapeutes, d'esséniens, de caraïtes, de brachmanes, (si on peut comparer le saint au profane) les chrétiens, dis-je, n'eurent ni temples ni autels, pendant plus de cent quatre-vingts ans. Ils avaient en horreur l'eau lustrale, l'encens, les cierges, les processions, les habits pontificaux. Ils n'adoptèrent ces rites des nations, ne les épurèrent et ne les sanctifièrent qu'avec le temps. *Nous sommes par-tout, excepté dans les temples*, dit *Tertullien*. *Athénagore*, *Origène*, *Tatien*, *Théophile* déclarent qu'il ne faut point de temple aux chrétiens. Mais celui de tous qui en

(*a*) *Amos*, chap. V, v. 26.
(*b*) *Juges*, chap. XVIII.

VARIANTES

DES LOIS DE MINOS.

Page 24, ligne 14.

MERIONE.

Tout pouvoir a son terme et cède au préjugé.

TEUCER.

Il le faut abolir, quand il est trop barbare.

MERIONE.

Mais la loi de Minos contre vous se déclare.

Page 32, ligne 13.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Ainsi le fanatisme et la sédition
Animeront toujours ma triste nation;
Ce conseil de guerriers contre moi se déclare.
On affecte, etc.

Page 36, ligne 19.

Savez-vous que Datame, envoyé par un père
Pour venir proposer une paix salutaire,
Est encore en ces lieux aux meurtres destinés?

ASTERIE.

Quel trouble a pénétré dans mes sens étonnés!
Datame!... Il est connu du grand roi de la Crète:
Datame est parmi vous...

TEUCER.

Dans votre ame inquiète, etc.

Page 37, ligne 2.

. . . .

Parlez, ſon amitié m'en deviendra plus chère.

ASTERIE.

Seigneur, l'hymen encor ne nous a point unis ;
Mais Datame a ma foi ; ce guerrier m'eſt promis :
Nos ſermens ſont communs, etc.

Page 43, ligne 9.

Délivrer Aſtérie, et partir avec elle.
Son père et ſon amant viennent la demander.
Sans elle point de paix ; rien ne peut s'accorder.
Sans elle, en ce ſéjour, on ne m'eût vu deſcendre
Que pour l'enſanglanter et le réduire en cendre.

Ces vers terminaient la ſcène.

Page 50, ligne 7.

TEUCER.

Exige un bras d'airain toujours levé ſur eux.
Je ſauvais Aſtérie, et je voulais encore
Détruire pour jamais un temple que j'abhorre.
Il n'y faut plus penſer, nos amis incertains
Sont loin de ſeconder nos généreux deſſeins.
Ils n'entreprendront point un combat téméraire,
Pour les jours d'un ſoldat et ceux d'une étrangère.

Page 52, ligne 24.

L'auteur a ſupprimé les quatre vers ſuivans.

Les dieux me ſont témoins que ſi j'avais voulu
Exercer ſur la Crète un pouvoir abſolu,
C'eût été pour ſauver ma triſte république
D'une loi déteſtable et d'un joug tyrannique.
Que je vous porte envie, etc.

Page 61, ligne 31.

DATAME.

Ah ! prévenez ce crime épouvantable.

TEUCER.

Je fais que le faux zèle eft toujours implacable ;
Mais je ne craindrai plus de pareils attentats.

Page 64, ligne 15.

. . . .

Je fuis roi, je fuis père, et veux agir en maître.

Page 65, ligne 17.

Sachez qu'un peuple entier l'emporte fur un homme.

Page 67, ligne dernière.

ASTERIE.

Ne puis-je pas mourir?
La mort avec Datame eft du moins glorieufe.
La gloire adoucira ma deftinée affreufe.
J'irai, j'imiterai ces compagnes de Mars
Qu'Ilion vit combattre aux pieds de fes remparts,
Que Teucer admira, qui vivront d'âge en âge.
Pour de plus chers objets je ferai davantage.
Dois-je ici des tyrans attendre en paix les coups
Levés fur mon amant, fur mon père et fur vous?
Ceffez de me contraindre et d'avilir mon ame :
J'ai honte de pleurer fans fecourir Datame.

Page 70, ligne 27.

Quand ton cœur fut à moi, la fille d'Azémon
Pouvait avec plaifir s'honorer de fon nom.
Le flambeau de l'hymen porté par la victoire
Eût de nos deux maifons éternifé la gloire.
Les lauriers de ton père allaient s'unir aux miens,
Refpectés et chéris de nos concitoyens.
Tu le fais, Azémon: ta bonté paternelle
Approuva cet amour qui m'enflamma pour elle.

Page 73, ligne 30.

DATAME.

Après avoir détruit de funeftes erreurs,
Ta préfence, grand prince, a fubjugué nos cœurs.
Je ne méritais pas le trône où tu m'appelles;

Mais j'adore Aſtérie : il me rend digne d'elle.
Demi-Dieu ſur la terre ! ô grand homme ! ô grand roi !
Règne, règne à jamais ſur mon peuple et ſur moi.
Aux ſermens que je fais également fidèle,
Brûlant d'amour pour toi, pour mon roi plein de zèle,
Puiſſé-je, en l'imitant, juſtifier ſon choix !
Mais toujours ſon ſujet, ſuivre toujours ſes lois.

Fin des Variantes.

VARIANTES

DES PELOPIDES.

Page 174, ligne 29.

EROPE.

Peut-etre un sort plus triste empoisonne ma vie
Les monstres déchaînés de l'empire des morts
Sont moins cruels pour moi que l'horreur des remords

Page 181, ligne 7.

Réparer vos erreurs, et vaincre son courroux.

Page 182, ligne 19.

THIESTE.

Epouse infortunée, et malheureuse mère !
Mais nul ne peut forcer sa prison volontaire ;
De cet asile saint rien ne peut la tirer.

Ibid. ligne 28.

Que je résiste ou non, c'en est fait, tout me perd.
Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu séduite

Page 183, ligne 11.

Je me suis trop sans doute accusé devant elle.
Ce n'est pas vous du moins qui fûtes criminelle:
A mon fier ennemi j'enlevai vos appas.
Les dieux n'avaient point mis Erope entre ses bras.
J'éteignis les flambeaux de cette horrible fête:
Malgré vous, en un mot, vous fûtes ma conquête:
Je fus le seul coupable, et je ne le suis plus.
Votre cœur alarmé, vos vœux irrésolus
M'ont assez reproché ma flamme et mon audace ;
A mon empressement le ciel même a fait grace.

Page 186, ligne 14

A ce trouble éternel qui suit le diadème.

Page

Page 190, ligne 22.

On condamne son crime, il le doit expier;
Et vous, s'il se repent, vous devez l'oublier.

Page 192, ligne 2.

Mon cœur peut se tromper; mais dans Hippodamie
Je crains de rencontrer ma secrète ennemie.
Polémon n'est qu'un traître, et son ambition
Peut-être de Thieste armait la faction.

IDAS.

Tel est souvent des cours le manége perfide;
La vérité les fuit, l'imposture y réside:
Tout est parti, cabale, injure ou trahison;
Vous voyez la discorde y verser son poison.
Mais que craindriez-vous d'un parti sans puissance?
Tout n'est-il pas soumis à votre obéissance?
Ce peuple sous vos lois ne s'est-il pas rangé?
Vous êtes maître ici.

ATRÉE.

Je n'y suis pas vengé.
J'y suis en proie, Idas, à d'étranges supplices.

. . . .

Page 193, ligne 7.

Non; ma fatale épouse, entre mes bras ravie,
De sa place en mon cœur sera du moins bannie.

IDAS.

A vos pieds, dans ce temple, elle doit se jeter;
Hippodamie enfin doit vous la présenter.

ATRÉE.

Pour Érope, il est vrai, j'aurais pu sans faiblesse
Garder le souvenir d'un reste de tendresse;
Mais, pour éteindre enfin tant de ressentimens,
Cette mère qui m'aime a tardé bien long-temps.
Érope n'a point part au crime de mon frère.

Ibid. ligne 17.

Fin du troisième acte, dans l'édition de 1775.

SCENE IV.

HIPPODAMIE, ATRÉE, IDAS.

HIPPODAMIE.

Vous revoyez, mon fils, une mère affligée,
Qui, toujours trop ſenſible et toujours outragée,
Revient vous dire enfin, du pied des ſaints autels,
Au nom d'Erope, au ſien, des adieux éternels.
La malheureuſe Erope a déſuni deux frères,
Elle alluma les feux de ces funeſtes guerres.
Source de tous les maux, elle fuit tous les yeux:
Ses jours infortunés ſont conſacrés aux dieux.
Sa douleur nous trompait; ſes ſecrets ſacrifices
De celui qu'elle fait n'étaient que les prémices.
Libre au fond de ce temple, et loin de ſes amans,
Sa bouche a prononcé ſes éternels ſermens.
Elle ne dépendra que du pouvoir céleſte.
Des murs du ſanctuaire elle écarte Thieſte;
Son criminel aſpect eût ſouillé ce ſéjour.
Qu'il parte pour Micène avant la fin du jour!
Vivez, régnez heureux.... Ma carrière eſt remplie.
Dans ce tombeau ſacré je reſte enſevelie.
Je devais cet exemple, au lieu de l'imiter....
Tout ce que je demande, avant de vous quitter,
C'eſt de vous voir ſigner cette paix néceſſaire,
D'une main qu'à mes yeux conduiſe un cœur ſincère.
Vous n'avez point encore accompli ce devoir.
Nous allons pour jamais renoncer à nous voir.
Séparons-nous tous trois, ſans que d'un ſeul murmure
Nous faſſions un moment ſoupirer la nature.

ATRÉE.

A cet affront nouveau je ne m'attendais pas.
Ma femme oſe en ces lieux s'arracher à mes bras!
Vos autels, je l'avoue, ont de grands priviléges!
Thieſte les ſouilla de ſes mains ſacriléges....

Mais de quel droit Erope ose-t-elle y porter
Ce téméraire vœu qu'ils doivent rejeter?
Par des vœux plus sacrés elle me fut unie:
Voulez-vous que deux fois elle me soit ravie,
Tantôt par un perfide, et tantôt par les dieux?
Ces vœux si mal conçus, ces sermens odieux,
Au roi comme à l'époux sont un trop grand outrage.
Vous pouvez accomplir le vœu qui vous engage.
Ces lieux faits pour votre âge, au repos consacrés,
Habités par ma mère en seront honorés.
Mais Erope est coupable en suivant votre exemple:
Erope m'appartient, et non pas à ce temple.
Ces dieux, ces mêmes dieux qui m'ont donné sa foi,
Lui commandent sur-tout de n'obéir qu'à moi.
Est-ce donc Polémon, ou mon frère, ou vous-même,
Qui pensez la soustraire à mon pouvoir suprême?
Vous êtes-vous tous trois en secret accordés
Pour détruire une paix que vous me demandez?
Qu'on rende mon épouse au maître qu'elle offense;
Et si l'on me trahit, qu'on craigne ma vengeance.

HIPPODAMIE.

Vous interprétez mal une juste pitié
Que donnait à ses maux ma stérile amitié.
Votre mère pour vous, du fond de ces retraites,
Forma toujours des vœux, tout cruel que vous êtes.
Entre Thieste et vous, Erope sans secours,
N'avait plus que le ciel... il était son recours.
Mais puisque vous daignez la recevoir encore,
Puisque vous lui rendez cette main qui l'honore,
Et qu'enfin son époux daigne lui rapporter
Un cœur dont ses appas n'osèrent se flatter,
Elle doit en effet chérir votre clémence:
Je puis me plaindre à vous, mais son bonheur commence.
Cette auguste retraite, asile des douleurs,
Où votre triste épouse aurait caché ses pleurs,
Convenable à moi seule, à mon sort, à mon âge,
Doit s'ouvrir pour la rendre à l'hymen qui l'engage.
Vous l'aimez, c'est assez. Sur moi, sur Polémon,
Vous conceviez, mon fils, un injuste soupçon.
Quels amis trouvera ce cœur dur et sévère,
Si vous vous défiez de l'amour d'une mère?

ATRÉE.

Vous rendez quelque calme à mes esprits troublés.
Vous m'ôtez un fardeau dont mes sens accablés
N'auraient point soutenu le poids insupportable.
Oui, j'aime encore Erope, elle n'est point coupable
Oubliez mon courroux; c'est à vous que je doi
Le jour plus épuré qui va luire pour moi.
Puisqu'Erope en ce temple, à son devoir fidelle,
A fui d'un ravisseur l'audace criminelle,
Je peux lui pardonner; mais qu'en ce même jour
De son fatal aspect il purge ce séjour.
Je vais presser la fête, et je la crois heureuse:
Si l'on m'avait trompé.... je la rendrais affreuse.

HIPPODAMIE *à Idas.*

Idas, il vous consulte; allez et confirmez
Ces justes sentimens dans ses esprits calmés.

SCENE V.

HIPPODAMIE *seule.*

Disparaissez enfin, redoutables présages,
Pressentimens d'horreur, effrayantes images,
Qui poursuiviez par-tout mon esprit incertain.
La race de Tantale a vaincu son destin;
Elle en a détourné la terrible influence.

SCENE VI.

HIPPODAMIE, EROPE.

HIPPODAMIE.

Enfin, votre bonheur passe votre espérance.
Ne pensez plus, ma fille, aux funèbres apprêts
Qui dans ce sombre asile enterraient vos attraits.
Laissez-là ces bandeaux, ces voiles de tristesse,
D[illegible] frissonner votre faible jeunesse.

Il n'eſt ici de rang ni de place pour vous
Que le trône d'un maître, et le lit d'un époux.
Dans tous vos droits, ma fille, heureuſement rentrée,
Argos chérit dans vous la compagne d'Atrée.
Ne montrez à ſes yeux que des yeux ſatisfaits;
D'un pas plus aſſuré marchez vers le palais:
Sur un front plus ſerein poſez le diadème:
Atrée eſt rigoureux, violent, mais il aime.
Ma fille, il faut régner.

EROPE.

Je ſuis perdue.... ah, Dieux!

HIPPODAMIE.

Qu'entends-je, et quel nuage a couvert vos beaux yeux?
N'éprouverai-je ici qu'un éternel paſſage
De l'eſpoir à la crainte, et du calme à l'orage?

EROPE.

Ma mère!.... j'oſe encore ainſi vous appeler,
Et de trône et d'hymen ceſſez de me parler,
Ils ne ſont point pour moi...: je vous en ferai juge.
Vous m'arrachez, Madame, à l'unique refuge
Où je dus fuir Atrée et Thieſte, et mon cœur.
Vous me rendez au jour, le jour m'eſt en horreur.
Un dieu cruel, un dieu nous ſuit et nous raſſemble,
Vous, vos enfans et moi, pour nous frapper enſemble.
Ne me conſolez plus; craignez de partager
Le ſort qui me menace, en voulant le changer...
C'en eſt fait.

HIPPODAMIE.

Je me perds dans votre deſtinée;
Mais on ne verra point Erope abandonnée
D'une mère en tout temps prête à vous conſoler.

EROPE.

Ah! qui protégez-vous?

HIPPODAMIE.

Où voulez-vous aller?
Je vous ſuis.

ÉROPE.

Que de soins pour une criminelle!

HIPPODAMIE.

Le fût-elle en effet, je ferai tout pour elle.

Page 199, ligne 15.

Après ce vers, *Polémon* ajoutait, dans l'édition de 1775 :

Vous me voyez chargé des intérêts d'Argos,
De la gloire d'Atrée, et de votre repos.
Tandis qu'Hippodamie, avec persévérance,
Adoucit de son fils la sombre violence;
Que Thieste abandonne un séjour dangereux,
Il deviendrait bientôt fatal à tous les deux.
Vous devez sur ce prince avoir quelque puissance:
Le salut de vos jours dépend de son absence.

Page 200, ligne 13.

N'obtiendront pas de moi que je trompe mon maître
Le sort en est jeté.

MEGARE.

Princesse, il va paraître;
Vous n'avez qu'un moment.

ÉROPE.

Ce mot me fait trembler.

MEGARE.

L'abyme est sous vos pas.

ÉROPE.

N'importe, il faut parler.

MEGARE.

Le voici.

SCENE V.

EROPE, MEGARE, ATRÉE, Gardes.

ATRÉE, *après avoir fait signe à ses gardes et à Mégare de se retirer.*

Je la vois interdite, éperdue, etc.

Page 206, ligne 11.

Fin du quatrième acte, dans l'édition de 1775.

Cessez, filles du Styx, cessez, troupe infernale,
D'épouvanter les yeux de mon aïeul Tantale:
Sur Thieste et sur moi venez vous acharner.
Paraissez, Dieux vengeurs, je vais vous étonner.

SCENE VII.

ATRÉE, POLEMON, IDAS.

ATRÉE.

Idas, exécutez ce que je vais prescrire.
Polémon, c'en est fait, tout ce que je puis dire,
C'est que j'aurai l'orgueil de ne plus disputer
Un cœur dont la conquête a dû peu me flatter.
La paix est préférable à l'amour d'une femme;
Ainsi qu'à mes Etats je la rends à mon ame.
Vous pouvez à mon frère annoncer mes bienfaits.
Si vous les approuvez, mes vœux sont satisfaits.

POLEMON.

Puisse un pareil dessein, que je conçois à peine,
N'être point en effet inspiré par la haine!

ATRÉE, *en sortant.*

Craignez-vous pour mon frère ?

POLEMON.

Oui, je crains pour tous deux.
Seconde-moi, nature, éveille-toi dans eux.
Que de ton feu sacré quelque faible étincelle
Rallume de ta cendre une flamme nouvelle.
Du bonheur de l'Etat sois l'auguste lien.
Nature, tu peux tout; les conseils ne sont rien.

Page 209, ligne 14.

EROPE.

Il est maître en ces lieux, nous sommes dans ses mains.

THIESTE.

Les dieux nos protecteurs y sont seuls souverains.

Page 213, ligne 21.

Voici les dernières scènes du cinquième acte, telles qu'elles ont été imprimées jusqu'ici.

SCENE IV.

POLEMON, IDAS.

IDAS.

Vous ne les suivez pas ?

POLEMON.

Non, je reste en ces lieux,
Et ces libations qu'on y va faire aux dieux,
Ces apprêts, ces sermens me tiennent en contrainte.
Je vois trop de soldats entourer cette enceinte;
Vous devez y veiller: je dois compte au Sénat
Des suites de la paix qu'il donne à cet Etat.
Ayez soin d'empêcher que tous ces satellites
De nos parvis sacrés ne passent les limites.

Que font-ils en ces lieux ?.... Et vous, répondez-moi,
Vous aimez la vertu, même en flattant le roi ;
Vous ne voudriez pas de la moindre injuftice,
Fût-ce pour le fervir, vous rendre le complice ?

IDAS.

C'eft m'outrager, Seigneur, que me le demander.

POLEMON.

Mais il règne, on l'outrage ; il peut vous commander
Ces actes de rigueur, ces effets de vengeance
Qui ne trouvent fouvent que trop d'obéiffance.

IDAS.

Il n'oferait: fachez, s'il a de tels deffeins,
Qu'il ne les confîra qu'aux plus vils des humains.
Ofez-vous accufer le roi d'être parjure ?

POLEMON.

Il a diffimulé l'excès de fon injure ;
Il garde un froid filence ; et depuis qu'il eft roi,
Ce cœur que j'ai formé s'eft éloigné de moi.
La vengeance en tout temps a fouillé ma patrie :
La race de Pélops tient de la barbarie.
Jamais prince en effet ne fut plus outragé.
Ne vous a-t-il pas dit qu'on le verrait vengé ?

IDAS.

Oui ; mais depuis, Seigneur, dans fon ame ulcérée,
Ainfi que parmi nous, j'ai vu la paix rentrée.
A ce jufte courroux dont il fut poffédé,
Par degrés à mes yeux le calme a fuccédé.
Il eft devant les dieux ; déjà des facrifices,
Dans ce moment heureux, on goûte les prémices.
Sur la coupe facrée on va jurer la paix
Que vos foins ont donnée à nos ardens fouhaits.

POLEMON.

Achevons notre ouvrage ; entrons, la porte s'ouvre ;
De ce faint appareil la pompe fe découvre (a)

(a) Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, *Erope* et *Thiefte* fe mettent à un des côtés. *Polémon* et *Idas*, en la faluant, fe placent de l'autre.

La reine avec Erope avance en ce parvis.
Au nom de nos deux rois à la fin réunis,
On apporte en ces lieux la coupe de Tantale ;
Puisse-t-elle à ses fils n'être jamais fatale !

SCENE V.

Tous les personnages précédens, ATRÉE *dans le fond.*

POLEMON.

Je vois venir Atrée ; et voici les momens
Où vous allez tous trois prononcer les sermens.
(*Atrée se place derrière l'autel.*)

HIPPODAMIE.

Vous les écouterez, Dieux souverains du monde.
Dieux ! auteurs de ma race en malheurs si féconde,
Vous les voulez finir ; et la religion
Forme enfin ses saints nœuds de la réunion,
Qui rend, après des jours de sang et de misère,
Les peuples à leurs rois, les enfans à leur mère.
Si du trône des cieux vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup d'œil les rois et les Etats,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juste.
Si le crime est ici, que cette coupe auguste
En lave la souillure, et demeure à jamais
Un monument sacré de vos nouveaux bienfaits.
(*à Atrée.*)
Approchez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte,
Et quelle horreur nouvelle en vos regards est peinte ?

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frère a soupçonné ma foi.
Des soldats de Micène il a mandé l'élite.

THIESTE.

Je veux que mes sujets se rangent à ma suite ;

Je les veux pour témoins de mes fermens facrés,
Je les veux pour vengeurs, fi vous vous parjurez.

HIPPODAMIE.

Ah! banniffez, mes fils, ces foupçons téméraires,
Honteux entre des rois, cruels entre des frères.
Tout doit être oublié: la plainte aigrit les cœurs;
Rien ne doit de ce jour altérer les douceurs:
Dans nos embraffemens qu'enfin tout fe répare.

(*à Polémon.*)

Donnez-moi cette coupe.

MEGARE *accourant.*

Arrêtez!

EROPE.

Ah! Mégare,
Tu reviens fans mon fils!

MEGARE, *fe plaçant près d'Erope.*

De farouches foldats
Ont faifi cet enfant dans mes débiles bras.

EROPE.

Quoi! mon fils malheureux!

MEGARE.

Interdite et tremblante,
Les dieux que j'atteftais m'ont laiffée expirante.
Craignez tout.

THIESTE.

Ah! mon frère, eft-ce ainfi que ta foi
Se conferve à nos dieux, à tes fermens, à moi?...
Ta main tremble en touchant à la coupe facrée!...

ATRÉE.

Tremble encor plus, perfide, et reconnais Atrée.

EROPE.

Dieux! quels maux je reffens! ô ma mère! ô mon fils!...
Je meurs!

(*elle tombe dans les bras d'Hippodamie et de Thiefte.*)

POLEMON.

Affreux foupçons, vous êtes éclaircis.

ATRÉE.

Tu meurs, indigne Erope, et tu mourras, Thiefte.
Ton déteftable fils eft celui de l'incefte;
Et ce vafe contient le fang du malheureux :
J'ai voulu de ce fang vous abreuver tous deux.

(*la nuit fe répand fur la fcène, et on entend le tonnerre.*)

ATRÉE *tire fon épée.*

Ce poifon m'a vengé; glaive, achève....

THIESTE.

Ah, barbare!
Tu mourras avant moi.... la foudre nous fépare.

(*les deux frères veulent courir l'un fur l'autre, le poignard à la main; Polémon et Idas les défarment.*)

ATRÉE.

Crains la foudre et mon bras; tombe, perfide, et meurs!

HIPPODAMIE.

Monftres, fur votre mère épuifez vos fureurs:
Mon fein vous a portés, je fuis la plus coupable.

(*elle embraffe Erope, et fe laiffe tomber auprès d'elle fur une banquette: les éclairs et le tonnerre redoublent.*)

THIESTE.

Je ne puis t'arracher ta vie abominable:
Va, je finis la mienne.

(*il fe tue.*)

ATRÉE.

Attends, rival cruel....
Le jour fuit, l'enfer m'ouvre un fépulcre éternel;
Je porterai ma haine au fond de ces abymes,
Nous y difputerons de malheurs et de crimes.

Le séjour des forfaits, le séjour des tourmens,
O Tantale! ô mon père! est fait pour tes enfans.
Je suis digne de toi, tu dois me reconnaître;
Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

Fin des Variantes.

NOTE.

Page 173, ligne 31.

Vers de Timoléon de M. *de la Harpe.*

VARIANTES

D'IRENE.

Page 240, ligne 28.

. . . .

Le sentiment honteux dont il est tourmenté.

IRENE.

S'il cache par orgueil sa frénésie affreuse,
Dans ce triste palais suis-je moins malheureuse?
Que le suprême rang, toujours trop envié,
Souvent pour notre sexe est digne de pitié!
Le funeste présent de quelques faibles charmes
Nous est vendu bien cher, et payé par nos larmes.
Crois qu'il n'est point de jour, peut-être de moment
Dont un tyran cruel ne me fasse un tourment.
Sans objet, tu le sais, sa sombre jalousie
Souvent mit en péril ma déplorable vie.
J'en ai vu sans pâlir les traits injurieux:
Que ne les ai-je pu cacher à tous les yeux!

ZOÉ.

Je vous plains; mais enfin contre votre innocence,
Contre tant de vertus, lui-même est sans puissance.
Je gémis de vous voir nourrir votre douleur.
Que craignez-vous? etc. . . . .

Page 243, ligne 11.

S'alarme, se divise et tremble à son retour;
C'est tout ce que m'apprend une rumeur soudaine
Qui fait naître ou la crainte ou l'espérance vaine,
Qui va de bouche en bouche armer les factions,
Et préparer Bisance aux révolutions.
Pour moi, je sais assez quel parti je dois prendre,
Qui doit me commander, et qui je dois défendre.
Je ne consulte point nos ministres, nos grands,
Leurs intérêts cachés, leurs partis différens;

J'en croirai feulement mes foldats et moi-même.
Alexis m'a placé, je fuis à lui, je l'aime,
Je le fers, et fur-tout dans ces extrémités,
Memnon fera fidèle au fang dont vous fortez.
Inftruit de vos dangers, plein d'un noble courage,
Madame, il ne pouvait différer davantage.
Peut-être j'en dis trop; mais enfin ce retour
Suivra de peu d'inftans la naiffance du jour.
Les momens me font chers, pardonnez à mon zèle,
Et fouffrez que je vole où mon devoir m'appelle.

SCENE III.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

Que tout ce qu'il m'a dit vient encor m'agiter?
Pour moi dans ce moment tout eft à redouter.
Memnon s'explique affez: ah, que vient-il m'apprendre!
Quoi! Céfar alarmé refufe de m'entendre!
Alexis en ces lieux va paraître aujourd'hui,
Et je vois que Memnon eft d'accord avec lui.
Les états convoqués dans Bifance incertaine,
Fatiguant dès long-temps la grandeur fouveraine,
Troublent l'empire entier par leurs divifions:
Tout ce peuple s'enflamme au feu des factions;
Et moi, dans mes devoirs à jamais renfermée,
Sourde aux bruyans éclats d'une ville alarmée,
A mon époux foumife, et cachant ma douleur,
Parmi tant de dangers je ne crains que mon cœur!
Peut-être il me prépare un avenir terrible, etc.

Page 247, ligne 4.

. . . .

Et fuis-je un criminel à fes yeux offenfés?
Allez, je le ferai plus que vous ne penfez.
J'ai trop été fujet.

IRENE.

Je suis réduite à l'être;
Seigneur, souvenez-vous que César est mon maitre

ALEXIS.

Non, pour un tel honneur César n'était point né:
Il m'arracha le bien qui m'était destiné.
Il n'en était pas digne etc. . . . .

Page 252, ligne 27.

Vous régnez aujourd'hui, Seigneur, si vous l'osez.

ALEXIS.

Moi! si je l'oserai? j'y vole en assurance:
Je mets aux pieds d'Irène et mon cœur et Bisance.
J'ai de l'ambition, et je hais l'empereur. . . .
Mais de ces passions qui dévorent mon cœur
Irène est la première: elle seule m'anime;
Pour elle seule, ami, j'aurais pu faire un crime:
Mais on n'est point coupable en frappant les tyrans
C'est mon trône après tout, mon bien que je reprends
Il m'enlevait l'empire, il m'ôtait ce que j'aime.

MEMNON.

Je me trompe, Seigneur, etc.

Page 258, ligne dernière.

Il y avait dans quelques manuscrits:

Dieu juste, mais clément, veille sur Alexis!

Page 264, ligne dernière.

Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous!

LEONCE.

Ta douleur m'attendrit, ma fermeté s'étonne;
Je vois tous les combats, et je te les pardonne.
Ah! je n'abuse point ici de mon pouvoir:
L'inexorable honneur a dicté ton devoir.

Page 267, ligne 18.

ALEXIS.

Ah! j'avais trop prévu ce reproche terrible:
D'avance il déchirait cette ame trop ſenſible.
Entraîné, combattu, partagé tour à tour,
Tremblant, preſqu'à regret j'ai vaincu pour l'amour.
Oui, Dieu m'en eſt témoin, et je le jure encore;
Toujours dans le combat j'évitais Nicéphore:
Il me cherchait toujours, et lui ſeul a forcé
Ce bras dont le deſtin, malgré moi, l'a percé.
Ne m'en puniſſez pas, et laiſſez-moi vous dire
Que pour vous, non pour moi, j'ai reconquis l'empire.
Il eſt à vous, Madame; et je n'ai conſpiré
Que pour voir ſur vos jours mon amour raſſuré.
Mais je veux de la terre effacer, etc. . . .

Page 274; ligne 21.

L'auteur a cru devoir retrancher la ſcène ſuivante qui était la ſeconde du quatrième acte:

IRENE, ZOÉ, MEMNON.

MEMNON.

J'apporte à vos genoux les vœux de cet empire.
Tout le peuple, Madame, en ce grand jour n'aſpire
Qu'à vous voir réunir par un nœud glorieux
Les reſtes adorés du ſang de vos aïeux.
Confirmez le bonheur que le ciel nous envoie;
Réparez nos malheurs par la publique joie;
Vous verrez à vos pieds le ſénat, les Etats,
Les députés du peuple, et les chefs des ſoldats,
Solliciter, preſſer cette union chérie
D'où dépend déſormais le bonheur de leur vie.
Aſſurez les deſtins de l'empire nouveau
En donnant des Céſars formés d'un ſang ſi beau.
Sur ce vœu général que ma voix vous annonce,
On attend qu'aujourd'hui votre bouche prononce;

Et nul vain préjugé ne doit vous retenir.
Périsse du tyran jusqu'à son souvenir.

(*il sort.*)

IRÈNE.

Eh bien, tu vois mon sort! suis-je assez malheureuse?
Ce vain projet rendra ma peine plus affreuse.
De céder à leurs vœux il n'est aucun espoir.

Page 276, ligne 9.

Vous me la refusez lorsque je l'ai conquise:
A trahir ses sermens c'est vous qui la forcez,
Barbare! et c'est à moi que vous la ravissez!
Sur cet heureux lien devenu nécessaire,
Injustement l'objet d'une rigueur austère,
Sourd à la voix publique, oubliant mon devoir,
L'amour et l'amitié fondaient tout mon espoir.
Ne vous figurez pas que mon cœur s'en détache;
Il faut qu'on me la cède, ou que je vous l'arrache.

Page 277, ligne 13.

Pour élever la voix contre un libérateur?
Oui, je le suis, Léonce; et personne n'ignore
A quelle cruauté se porta Nicéphore.
Mon bras à l'innocence a dû servir d'appui,
Détrôner le tyran sans m'armer contre lui,
Tel était mon dessein: sa fureur éperdue
A poursuivi ma vie, et je l'ai défendue.
Si malgré moi ce fer a pu causer sa mort,
C'est le fruit de sa rage, et le crime du sort.
Tendre père d'Irène, etc. . . . .

Page 279, ligne 19.

La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer.
Ah! c'est trop en souffrir: persécuteurs d'Irène,
Vous qui des passions ne sentez que la haine,
Laissez-moi mon amour, rien ne peut arracher
De mon cœur éperdu l'espoir d'un bien si cher.
Malgré le fanatisme, et la haine et l'envie
Je saurai m'assurer du bonheur de ma vie.
Entrons.

Page 281, ligne 14.

MEMNON.

Je hais autant que vous ces censeurs intraitables,
Dans leur austérité toujours inébranlables,
Ennemis de l'Etat, ardens à tout blamer,
Tyrans de la nature, incapables d'aimer.

ALEXIS.

A ce poste important, non moins que difficile,
J'ai pensé mûrement, tu peux être tranquille.
Toi qui lis dans mon cœur, il ne t'est point suspect;
Pour la religion tu connais mon respect.
J'ai fait choix d'un mortel dont la douce sagesse
Ne mettra dans ses soins l'orgueil ni la rudesse:
Pieux sans fanatisme, et fait pour s'attirer
Les cœurs que son devoir l'oblige d'éclairer.
Quand des ministres saints tel est le caractère,
La terre est à leurs pieds, les aime et les révère.

MEMNON.

Les ordres de l'Etat avilis, abatus
Vont être relevés, Seigneur, par vos vertus;
Mais songez que Léonce est le père d'Irène;
Et quoiqu'il ait voulu la former pour la haine,
Elle chérit ce père; et même pour appui
Irène en ce grand jour après vous n'a que lui.
Pardonnez, mais je crains que cette violence
Ne soit au cœur d'Irène une éternelle offense.

Page 287, ligne 5.

Qu'à laisser dans ses mains les rênes de l'empire.
Oui, mon cœur consolé se partage entre vous,
Irène; et je reviens son fils et votre époux.

IRENE.

Suivez ses pas, Zoé: vous qui me fûtes chère,
Vous le serez toujours.

SCENE IV.

IRENE *seule.*

Eh bien, que vais-je faire?
Je ne le verrai plus! tandis qu'il me parlait,
Au seul son de sa voix tout mon cœur s'échappait.
Il te fuit, Alexis: Ah! si tant de tendresse
Par de nouveaux sermens attaquait ma faiblesse!
Cruel! malgré les miens, malgré le ciel jaloux,
Malgré mon père et moi, tu serais mon époux.
Qu'as-tu dit, malheureuse! en quel piége arrêtée,
Dans quel gouffre d'horreurs es-tu précipitée?
Regarde autour de toi: vois ton mari sanglant,
Egorgé sous tes yeux des mains de ton amant!
Il était après tout ton maître légitime,
L'image de dieu même: il devient ta victime!
Vois son fier meurtrier, le jour de son trépas
Elevé sur son trône et volant dans tes bras!
Et tu l'aimes, barbare! et tu n'as pu le taire!
Dans ce jour effrayant de pompe funéraire,
Tu n'attends plus que lui pour étaler l'horreur
De tes crimes secrets, consommés dans ton cœur.
Il va joindre à ta main sa main de sang fumante!
Si ton père éperdu devant toi se présente,
Sur le corps de ton père il te faudra marcher
Pour voler à l'amant qu'il te vient arracher.

(*elle fait quelques pas.*)

Nature, honneur, devoir, religion sacrée!
Vous me parlez encore; et mon ame enivrée
Suspend à votre voix ses vœux irrésolus! . . . .
Si mon amant paraît, je ne vous entends plus. . .
Dieu que je veux servir! Dieu puissant que j'outrage,
Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage?
Contre un faible roseau pourquoi veux-tu t'armer?
Qu'ai-je fait? tu le sais: tout mon crime est d'aimer.

(*elle se rassied.*)

Malgré mon repentir, malgré ta loi suprême,
Tu vois que mon amant l'emporte sur toi-même:
Il règne, il t'a vaincu dans mes sens obscurcis.

(elle se relève.)

Eh bien, voilà mon cœur: c'est là qu'est Alexis.

(elle tire un poignard.

Je te venge de lui; je te le sacrifie;
Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.

(elle se frappe, et tombe sur un fauteuil.)

Fin des Variantes.

VARIANTES
DE L'INDISCRET.
TOME SEPTIEME.

Page 10, ligne 9.

PREMIERES éditions.

Je ſuis dans une cour qu'une reine nouvelle
Va rendre plus brillante, et plus vive, et plus belle.
Je ne ſuis pas trop vain; mais, entre nous, je crois
Avoir tout-à-fait l'air d'un favori du roi.
Je ſuis jeune, aſſez beau, vif, galant, fait à peindre:
Je ſais plaire au beau ſexe, et ſur-tout je ſais feindre.

Ibid. ligne 19.

Ibidem.

Avec cet air aiſé que j'attrape ſi bien,
Je vais être de plus maître d'un très-gros bien.
Ah! que je vais tenir une table excellente!
Hortenſe a bien, je crois, cent mille francs de rente
J'en aurai tout autant; mais d'un bien clair et net.
Que je vais déſormais couper au lanſquenet!

Page 17, ligne 2.

Ibid.

CLITANDRE.

Il eſt vrai qu'on le dit.

DAMIS.

On a quelque raiſon;
Mais vous auriez de moi méchante opinion
Si je me contentais d'une ſeule maîtreſſe;
J'aurais trop à rougir de pareille faibleſſe.
A Julie en public je parais attaché,
Mais, par ma foi, j'en ſuis très-faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie est coquette, et paraît bien légère ;
L'autre est très-différente, et c'est solidement
Que je l'aime.

Fin des Variantes.

VARIANTES
DE L'ENFANT PRODIGUE.

Page 231, ligne 21.

EDITION de 1738.

LISE.

Je le veux;
Eh bien, ſachez....

SCENE VI.

LISE, EUPHEMON père, FIERENFAT, RONDON, EUPHEMON fils, *l'épée à la main*, Mme CROUPILLAC, EXEMPTS.

FIERENFAT.

Vîte, qu'on l'environne;
Point de quartier: ſaiſiſſez ſa perſonne.

RONDON *aux Exempts.*

Montrez un cœur au-deſſus du commun;
Soyez hardis, vous êtes ſix contre un.

LISE.

Ah, malheureux! arrêtez.

MARTHE.

Comment faire?

EUPHEMON fils.

Lâches, fuyez.... où ſuis-je? c'eſt mon père!
(*il jette ſon épée.*)

EUPHEMON père.

Que vois-je? hélas!

EUPHEMON fils, *aux pieds de ſon père.*

Un trop malheureux fils,
Qu'on pourſuivait, et qui vous eſt ſoumis.

LISE.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *de loin se cachant le visage.*

Ah ! Monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous ?
Vous, malheureux ?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux.....

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait ?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,
Dont je ressens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous des remords ! vous ! est-il bien possible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible
Plus que vous ne pensez : mais votre cœur
Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,
A l'amitié ? vous sentez-vous capable
D'oser me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur ;

Je ſuis un libertin, mais point menteur ;
Et mon eſprit que le trouble environne
Eſt trop ému pour abuſer perſonne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout ſavoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que de débauche et d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au poſſeſſeur de ſes jeunes appas,
(Qu'à mon avis, il ne mérite pas.)
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure et de Dormène ;
C'eſt une faute, il eſt vrai, j'en conviens ;
Mais j'étais fou, je ne penſais à rien.
Cette Dormène et Laure ſa compagne
Etaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu temps ;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes ;
Mais qu'ai-je ouï ! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait reſpecter l'innocence
S'armait pour elle, et prênait ſa défenſe.
J'ai recouru dans ces premiers momens
A l'art de plaire, aux égards ſéduiſans,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait ſouvent pardonner la licence.
Mais pour réponſe, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous ;
Et c'eſt alors que ſes yeux moins ſévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain

Me les cacher de sa charmante main ;
Dans cet état, sa grâce attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente ;
Et tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tancé ma hardiesse!
Oui, j'ai cru voir une chaste déesse,
Qui rejetait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire
Qu'ayant vécu presque dans la misère,
Dans la bassesse et dans l'obscurité,
Elle ait cet air et cette dignité,
Ces sentimens, cet esprit, ce langage,
Je ne dis pas au-dessus du village,
De son état, de son nom, de son sang,
Mais convenable au plus illustre rang?
Non, il n'est point de mère respectable,
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'est écarté ;
N'employant point l'aigreur et la colère,
Fière et décente, et plus sage qu'austère.
De vous sur-tout elle a parlé long-temps....

LE MARQUIS.

De moi?....

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, disait-elle,
Etre à jamais ma honte ou mon modèle.
Tout interdit, plein d'un secret respect,
Que je n'avais senti qu'à son aspect,
Je suis honteux, mes fureurs se captivent.
Dans ce moment les deux dames arrivent ;
Et me voyant maître de leur logis,

Avec Acante et deux ou trois bandits,
D'un juste effroi leur ame s'est remplie;
La plus âgée en tombe évanouie.
Acante en pleurs la presse dans ses bras;
Elle revient des portes du trépas.
Alors sur moi fixant sa triste vue,
Elle retombe et s'écrie éperdue:
Ah! je crois voir Gernance.... c'est son fils,
C'est lui.... je meurs.... à ces mots je frémis;
Et la douleur, l'effroi de cette dame
Au même instant ont passé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormène, et je sors,
Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est saisie
Charme mon cœur, et nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez-le seul, pesez-le mûrement;
Et si pour moi vous conservez, Gernance,
Quelque amitié, quelque condescendance,
Promettez-moi, lorsqu'Acante en ces lieux
Pourra paraître à vos coupables yeux,
D'avoir sur vous un assez grand empire
Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez
L'abyme affreux d'où vos pas sont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE MARQUIS.

Allez, vous tremblerez, vous dis-je.

SCENE VIII.

LE MARQUIS *seul.*

QUEL jour pour moi! tout m'étonne et m'afflige.
La belle Acante eſt donc de ma maiſon!
Mais ſa naiſſance avait flétri ſon nom;
Son noble ſang fut ſouillé par ſon père;
Rien n'eſt plus beau que le nom de ſa mère;
Mais ce beau nom a perdu tous ſes droits
Par un hymen que réprouvent nos lois.
La triſte Laure, ô penſée accablante!
Fut criminelle en feſant naître Acante;
Je le ſais trop, l'hymen fut condamné;
L'amant de Laure eſt mort aſſaſſiné.
De maux cruels quel tiſſu lamentable!
Acante, hélas! n'en eſt pas moins aimable,
Moins vertueuſe; et je ſais que ſon cœur
Eſt reſpectable au ſein du déshonneur;
Il ennoblit la honte de ſes pères;
Et cependant, ô préjugés ſévères!
O loi du monde! injuſte et dure loi!
Vous l'emportez....

SCENE IX.

LE MARQUIS, DORMENE.

LE MARQUIS.

MADAME, inſtruiſez-moi;
Parlez, Madame, avez-vous vu ſon frère?

DORMENE.

Oui, je l'ai vu [illegible] eur eſt ſincère.
Il eſt bien [illegible] entre nous,
Son cœur [illegible] conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh, mais Acante?

DORMENE.

Elle ne peut connaître
Jusqu'à présent le sang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi, sa naissance illégitime!

DORMENE.

Hélas!
Il est trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'est pas.

DORMENE.

Que dites-vous?

LE MARQUIS, *relisant un papier qu'il a gardé.*

Sa mère était sans crime;
Sa mère au moins crut l'hymen légitime;
On la trompa, son destin fut affreux.
Ah! quelquefois le ciel moins rigoureux
Daigne approuver ce qu'un monde profane
Sans connaissance avec fureur condamne.

DORMENE.

Laure n'est point coupable, et ses parens
Se sont conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier sa fille en un village!
A ce beau sang faire un pareil outrage!

DORMENE.

Elle est sans biens; l'âge, la pauvreté,
Un long malheur abaisse la fierté.

LE MARQUIS.

Elle est sans biens; votre noble courage
La recueillit.

DORMENE.

Sa misère partage
Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,
Ayant si peu, de faire encor du bien.
Riches et grands, que le monde contemple,
Imitez donc un si touchant exemple.
Nous contentons à grands frais nos désirs;
Sachons goûter de plus nobles plaisirs.
Quoi! pour aider l'amitié, la misère,
Dormène a pu s'ôter le nécessaire;
Et vous n'osez donner le superflu.
O juste Ciel! qu'avez-vous résolu?
Que faire enfin?

DORMENE.

Vous êtes juste et sage.
Votre famille a fait plus d'un outrage
Au sang de Laure, et ce sang généreux
Fut par vous seuls jusqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment? comment?

DORMENE.

Le comte votre père,
Homme inflexible en son humeur sévère,
Opprima Laure, et fit par son crédit
Casser l'hymen; et c'est lui qui ravit
A cette Acante, à cette infortunée,
Les nobles droits du sang dont elle est née.

LE MARQUIS.

Ah! c'en est trop.... mon cœur est ulcéré.
Oui, c'est un crime.... il sera réparé,
Je vous le jure.

DORMENE.

Et que voulez-vous faire?

LE MARQUIS.

Je veux.....

DORMENE.

Quoi donc ?

LE MARQUIS.

Mais.... lui ſervir de père.

DORMENE.

Elle en eſt digne.

LE MARQUIS.

Oui.... mais je ne dois pas
Aller trop loin.

DORMENE.

Comment trop loin ?

LE MARQUIS.

Hélas ! ...
Madame, un mot : conſeillez-moi de grâce ;
Que feriez-vous, s'il vous plaît, à ma place ?

DORMENE.

En tous les temps je me ferais honneur
De conſulter votre eſprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah !...

DORMENE.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.... mais, Madame,
En quel état eſt Acante ?

DORMENE.

Son ame
Eſt dans le trouble, et ſes yeux dans les pleurs.

LISE.

Oui, le voilà cet inconnu que j'aime.

RONDON.

Ma foi, c'est lui.

FIERENFAT.

Mon frère?

Mme CROUPILLAC.

O Ciel!

MARTHE.

Lui-même.

EUPHEMON fils.

Connaissez-moi, décidez de mon sort, etc.

Fin des Variantes.

VARIANTES

DE LA FEMME QUI A RAISON

TOME HUITIEME.

Page 52, ligne 21.

DANS les éditions précédentes on lisait ces ve que l'Auteur se proposait de supprimer dans l'édi corrigée qu'il préparait.

Il fallait cultiver, non forcer la nature;
Il est né valeureux, vif, mais plein de droiture:
J'ai fait, à ses talens habile à me plier,
D'un mauvais avocat un très-bon officier.
Avantageusement j'ai marié ma fille;
La paix et les plaisirs règnent dans ma famille.
Nous avons des amis; des seigneurs sans fracas,
Sans vanité, sans airs, et qui n'empruntent pas,
Soupent chez nous gaîment et passent la soirée:
La chère est délicate et toujours modérée;
Le jeu n'est pas trop fort; et jamais nos plaisirs
Ne nous ont, grâce au ciel, causé de repentirs.
Dans mon premier état, etc.

Fin des Variantes.

VARIANTES
DE L'ECOSSAISE.

Page 85, ligne 7.

EDITION de 1768.

UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne : la vérité est que le grand Turc arme puissamment pour faire une descente à la Virginie, et que c'est ce qui fait tomber les fonds publics.

Ibid. ligne 19.

LE SECOND.

Et moi je vous dis que les fonds baissent, et qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

Page 101, ligne 32.

ACTE II, SCENE III, *édition de* 1760.

Ladi ALTON.

Ah! je respire : les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule. *Je n'aime ni les demi-vengeances ni les demi-fripons.* Je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, etc.

Page 156, ligne dernière.

Ibid. ACTE V, SCENE VI.

MONROSE.

... Ah, mon bienfaiteur! .. ôtez-moi plutôt cette vie pour me punir d'avoir attenté à la vôtre.

Fin des Variantes.

VARIANTES

DU DROIT DU SEIGNEUR.

Nous avons cru devoir placer en entier dans les *variantes* les deux derniers actes de cette pièce, tels qu'on les trouve dans les premières éditions. Par ce moyen les lecteurs auront la pièce en trois actes et en cinq.

Page 191, ligne 10.

Me donna des conseils.

COLETTE.

A notre âge
Il faut de bons amis; rien n'est plus sage.
Tu trembles?

ACANTE.

Oui.

COLETTE.

Par ces lieux détournés
Viens avec moi.

Page 215, ligne 27.

Moins on attend, plus on est étonné.
Un peu de soins, peut-être, et de lecture,
Ont pu dans moi corriger la nature.
C'est vous sur-tout, vous qui dans ce moment
Formez en moi l'esprit, le sentiment,
Qui m'élevez, qui dans moi faites naître
L'ambition d'imiter un tel maître.

Page 219, ligne 20.

LE MARQUIS.

Nous verrons.
Eh!

(*il sonne.*)

UN DOMESTIQUE.

Monſeigneur.

LE MARQUIS.

Que l'on remène Acante

Chez ſes parens.

MATHURIN.

Ouais! ceci me tourmente.

ACANTE *s'en allant.*

Ciel! prends pitié de mes ſecrets ennuis.

LE MARQUIS, *ſortant d'un autre côté.*

Sortons, cachons le déſordre où je ſuis.
Ah, que j'ai peur de perdre la gageure!

SCENE VIII.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

Dis-moi, Bailli, ce que cela figure?
Notre Seigneur eſt ſorti bien fournois.
Il me parlait poliment autrefois;
J'aimais aſſez ſes honnêtes manières;
Et même à cœur il prenait mes affaires:
Je me marie.... il s'en va tout penſif.

LE BAILLI.

C'eſt qu'il penſe beaucoup.

MATHURIN.

Maître Baillif,
Je penſe auſſi. Ce *nous verrons* m'aſſomme:
Quand on eſt prêt, *nous verrons!* ah, quel homme!
Que je fis mal, ô Ciel! quand je naquis
Chez mes parens, de naître en ce pays!
J'aurais bien dû choiſir quelque village

Où j'aurais pu contracter mariage
Tout uniment, comme cela se doit,
A mon plaisir, sans qu'un autre eût le droit
De disposer de moi-même, à mon âge,
Et de fourrer son nez dans mon ménage.

LE BAILLI.

C'est pour ton bien.

MATHURIN.

Mon ami Baillival,
Pour notre bien, on nous fait bien du mal.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *seul.*

NON, je ne perdrai point cette gageure.
Amoureux! moi! quel conte! ah, je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acante est assez belle.....
Et de la grâce! ah! nul n'en a plus qu'elle...
Et de l'esprit!... quoi, dans le fond des bois!
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature!
J'estime Acante: oui, je dois l'estimer;
Mais, grâce au ciel, je suis très-loin d'aimer.
(*il s'assied à une table.*)
Ah! respirons. Voyons, sur toute chose,
Quel plan de vie enfin je me propose...
De ne dépendre en ces lieux que de moi,
De n'en sortir que pour servir mon roi,
De m'attacher par un sage hyménée
Une compagne agréable et bien née,

Pauvre de bien, mais riche de vertu,
Dont la nobleſſe et le ſort abattu
A mes bienfaits doivent des jours proſpères;
Dormène ſeule a tous ces caractères;
Le ciel pour moi la réſerve aujourd'hui:
Allons la voir. . . . d'abord écrivons-lui
Un compliment. . . . mais que puis-je lui dire?
(*en ſe cognant le front avec la main.*)
Acante eſt là, qui m'empêche d'écrire;
Oui, je la vois; comment la fuir? par où?
(*il ſe relève.*)
Qui ſe croit ſage, ô Ciel! eſt un grand fou.
Achevons donc. . . . Je me vaincrai ſans doute.
(*il finit ſa lettre.*)
Hola! quelqu'un. . . . Je ſais bien qu'il en coûte.

SCENE II.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE.

LE MARQUIS.

TENEZ, portez cette lettre à l'inſtant.

LE DOMESTIQUE.

Où?

LE MARQUIS.

Chez Acante.

LE DOMESTIQUE.

Acante? mais vraiment. . .

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acante; c'eſt Dormène
A qui j'écris. . . . on a bien de la peine
Avec ces gens. . . . tout le monde en ces lieux
Parle d'Acante; et l'oreille et les yeux
Sont remplis d'elle, et brouillent ma mémoire.

SCENE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

MATHURIN.

Ah! voici bien pardienne une autre histoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

MATHURIN.

Pour le coup c'est le droit du seigneur:
On m'a volé ma femme.

BERTHE.

Oui, votre honneur
Sera honteux de cette vilenie;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand seigneur, si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'est-il arrivé?

BERTHE.

Bien du mal.

MATHURIN.

Vous le savez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traître,
Parle.

MATHURIN.

Fort bien, vous vous fâchez, mon maître;
Oh c'est à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment?
Explique-toi.

MATHURIN.

C'eſt un enlèvement.
Savez-vous pas qu'à peine chez ſon père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont priſe à mon nez,
Tout en riant, et vîte l'ont conduite
Je ne ſais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur pourſuite....
Hola! quelqu'un..... ne perdez point de temps,
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, et s'il faut ma préſence,
J'irai moi-même.

BERTHE. *à ſon mari.*

Il parle tout de bon;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont Monſeigneur regarde cette injure,
Que c'eſt à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous ſon père, et vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une ſi chère enfant,
Un tel tréſor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu ſouffrir, ſans la défendre,
Que de vos bras on oſât l'arracher?
Un tel malheur ſemble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur eſt pour elle,
C'eſt mon devoir; et j'ai dû preſſentir
Que par votre ordre on la feſait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle?
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laissez-moi, sortez tous.
Ah! s'il se peut, modérons mon courroux.....
Non, vous, restez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS *à Dignant.*

Non, vous, vous dis-je.

SCENE IV.

LE MARQUIS *sur le devant*, DIGNANT *au fond.*

LE MARQUIS.

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le chevalier m'avait presque promis
De se porter à des coups si hardis.
Il croit au fond que cette gentillesse
Est pardonnable au feu de sa jeunesse.
Il ne sait pas combien j'en suis choqué,
A quel excès ce fou-là m'a manqué,
Jusqu'à quel point son procédé m'offense.
Il déshonore, il trahit l'innocence;
Il perd Acante: et pour percer mon cœur,
Je n'ai passé que pour son ravisseur!
Un étourdi, que la débauche anime,
Me fait porter la peine de son crime!
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il est pétri des vices de son père;
Il a ses traits, ses mœurs, son caractère;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, et je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux!
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au tranfport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre perfonne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a préfenté?...

LE MARQUIS.

Eh, mon ami! fuis-je en état de lire?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire?

DIGNANT.

Quoi, ce paquet n'eft pas encore ouvert?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Jufte Ciel! ce dernier coup me perd!

LE MARQUIS.

Comment?... j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas! vous deviez croire
Que cet écrit était intéreffant.

LE MARQUIS.

Eh! lifons vîte.... Une table à l'inftant;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah, mon maître!
Qu'aura-t-on fait, et qu'allez-vous connaître?

LE MARQUIS *assis examine le paquet.*

Mais ce paquet qui n'eſt pas à mon nom
Eſt cacheté des ſceaux de ma maiſon?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Liſons donc.

DIGNANT.

Cet étrange myſtère
En d'autre temps aurait de quoi vous plaire;
Mais à préſent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, *liſant.*

Je ne vois rien juſqu'ici que d'heureux.
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un ſang illuſtre: et cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.
Quoi! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains! quoi! Laure eſt donc ſa mère?
Mais pourquoi donc lui ſerviez-vous de père?
Indignement pourquoi la marier?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre, et j'ai dû vous prier
En ſa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment Dormène
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,
Fondant en pleurs: elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah! c'eſt à moi de l'aller conſoler.

SCENE V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMENE.

LE MARQUIS *à Dormène qui entre.*

PARDONNEZ-MOI, j'allais chez vous, Madame,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.
Acante... à peine encore entré chez moi,
J'attendais peu l'honneur que je reçois...
Une aventure assez désagréable...
Me trouble un peu... Que Gernance est coupable!

DORMENE.

De tous mes biens il me reste l'honneur;
Et je ne doutais pas qu'un si grand cœur
Ne respectât le malheur qui m'opprime,
Et d'un parent ne détestât le crime.
Je ne viens point vous demander raison
De l'attentat commis dans ma maison....

LE MARQUIS.

Comment? chez vous?

DORMENE.

C'est dans ma maison même
Qu'il a conduit le triste objet qu'il aime.

LE MARQUIS.

Le traître!

DORMENE.

Il est plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être... Hélas! ma faible voix
En vous parlant expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur sensiblement me touche;
Daignez parler, et ne redoutez rien.

DORMENE.

Apprenez donc....

SCENE VI.

LE MARQUIS, DORMENE, DIGNANT, que[...] Domestiques *entrent précipitamment avec* MATHUR[...]

MATHURIN.

Tout va bien, tout va bi[...]
Tout est en paix, la femme est retrouvée;
Votre parent nous l'avait enlevée:
Il nous la rend; c'est peut-être un peu tard.
Chacun son bien; tu-dieu, quel égrillard!

LE MARQUIS *à Dignant.*

Courez soudain recevoir votre fille;
Qu'elle demeure au sein de sa famille.
Veillez sur elle; ayez soin d'empêcher
Qu'aucun mortel ose s'en approcher.

MATHURIN.

Excepté moi?

LE MARQUIS.

Non; l'ordre que je donne
Est pour vous-même.

MATHURIN.

Ouais! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéissez...

MATHURIN.

Par ma foi tous ces grands
Sont dans le fond de bien vilaines gens.
Droit du seigneur, femme que l'on enlève!
Défense à moi de lui parler..... Je crève.
Mais je l'aurai, car je suis fiancé:
Consolons-nous, tout le mal est passé.
(*il sort.*)

LE MARQUIS.

Elle revient; mais l'injure cruelle
Du chevalier retombera ſur elle;
Voilà le monde: et de tels attentats
Faits à l'honneur ne ſe réparent pas.
(*à Dormène.*)
Eh bien parlez, parlez; daignez m'apprendre
Ce que je brûle et que je crains d'entendre:
Nous ſommes ſeuls.

DORMENE.

Il le faut donc, Monſieur?
Apprenez donc le comble du malheur:
C'eſt peu qu'Acante, en ſecret étant née
De cette Laure illuſtre infortunée,
Soit ſous vos yeux prête à ſe marier
Indignement à ce riche fermier;
C'eſt peu qu'au poids de ſa triſte miſère
On ajoutât ce fardeau néceſſaire;
Votre parent qui voulait l'enlever,
Votre parent qui vient de nous prouver
Combien il tient de ſon coupable père,
Gernance enfin....

LE MARQUIS.

Gernance!

DORMENE.

Il eſt ſon frère!

LE MARQUIS.

Quel coup horrible! ô Ciel! qu'avez-vous dit?

DORMENE.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre aſſez ce que nous devons craindre!
Liſez, voyez combien Laure eſt à plaindre.
(*le Marquis lit.*)
C'eſt ma parente; et mon cœur eſt lié
A tous ſes maux que ſent mon amitié.
Elle mourra de l'affreuſe aventure
Qui ſous ſes yeux outrage la nature.

LE MARQUIS.

Ah, qu'ai-je lu! que fouvent nous voyons
D'affreux fecrets dans d'illuftres maifons!
De tant de coups mon ame eft oppreffée;
Je ne vois rien, je n'ai point de penfée.
Ah! pour jamais il faut quitter ces lieux:
Ils m'étaient chers, ils me font odieux.
Quel jour pour nous! quel parti dois-je prendr
Le malheureux ofe chez moi fe rendre!
Le voyez-vous?

DORMENE.

Ah! Monfieur, je le vois,
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il paffe, il vient à moi.
Daignez rentrer, Madame, et que fa vue
N'accroiffe pas le chagrin qui vous tue;
C'eft à moi feul de l'entendre; et je crois
Que ce fera pour la dernière fois.
Sachons dompter le courroux qui m'anime.

(*en regardant de loin.*)

Il femble, ô Ciel! qu'il connaiffe fon crime.
Que dans fes yeux je lis d'égarement!
Ah! l'on n'eft pas coupable impunément.
Comme-il rougit! comme il pâlit... le traître!
A mes regards il tremble de paraître:
C'eft quelque chofe.

(*tandis qu'il parle, Dormène fe retire en regard
attentivement Gernance.*)

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ses douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti : je vous laisse ;
Soyez ici souveraine maîtresse,
Et pardonnez à mon esprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.
(*il sort.*)

SCENE X.

DORMENE *seule.*

DANS cet état quel chagrin peut le mettre ?
Qu'il est troublé ! j'en juge par sa lettre ;
Un style assez confus, des mots rayés,
De l'embarras, d'autres mots oubliés.
J'ai lu pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il passe pour très-sage.
Il veut me voir, me parler, et ne dit
Pas un seul mot sur tout ce qu'il m'écrit !
Et pour Acante il paraît bien sensible !
Quoi ! voudrait-il... cela n'est pas possible.
Aurait-il eu d'abord quelque dessein
Sur son parent.... demandait-il ma main ?
Le chevalier jadis m'a courtisée,
Mais qu'espérer de sa tête insensée ?
L'amour encor n'est point connu de moi ;
Je dus toujours en avoir de l'effroi ;
Et le malheur de Laure est un exemple
Qu'en frémissant tous les jours je contemple :
Il m'avertit d'éviter tout lien :
Mais qu'il est triste, ô Ciel ! de n'aimer rien !

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Fesons la paix, Chevalier, je confesse
Que tout mortel est pétri de faiblesse,
Que le sage est peu de chose; entre nous,
J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure?
Vous aimez donc?

LE MARQUIS.

Oh non, je vous le jure:
Mais par l'hymen tout prêt de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconstance est étrange et soudaine.
Passe pour moi: mais que dira Dormène?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit,
Où par hasard le mot d'hymen se lit?

LE MARQUIS.

Il est trop vrai; c'est-là ce qui me gêne.
Je prétendais m'imposer cette chaîne;
Mais à la fin m'étant bien consulté,
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer?

LE MARQUIS.

Eh bien, si j'aime,

suis encor le maître de moi-même,
je pourrai réparer tout le mal.
n'ai parlé d'hymen qu'en général,
ıs m'engager, et sans me compromettre.
r en effet, si j'avais pu promettre,
ne pourrais balancer un moment:
gens d'honneur promesse vaut serment.
r Chevalier, j'ai conçu dans ma tête
beau dessein, qui paraît fort honnête,
ır me tirer d'un pas embarrassant;
tout le monde ici sera content.

LE CHEVALIER.

us moquez-vous? contenter tout le monde!
elle folie!

LE MARQUIS.

En un mot, si l'on fronde
ın changement, j'ose espérer au moins
re approuver ma conduite et mes soins.
ette vient, par mon ordre on l'appelle;
vais l'entendre et commencer par elle.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, COLETTE.

LE MARQUIS.

ENEZ, Colette.

COLETTE.

Oh j'accours, Monseigneur,
ıte en tout temps, et toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

ulez-vous être heureuse?

COLETTE.

Oui, sur ma vie;

N'en doutez pas, c'eſt ma plus forte envie.
Que faut-il faire ?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
Vous voudriez un époux et du bien ?

COLETTE.

Oui, l'un et l'autre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je vous donne
Trois mille francs pour la dot, et j'ordonne
Que Mathurin vous épouſe aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Mathurin, ou tout autre que lui ;
Qui vous voudrez, j'obéis ſans réplique.
Trois mille francs ! ah l'homme magnifique!
Le beau préſent! que Monſeigneur eſt bon!
Que Mathurin va bien changer de ton!
Qu'il va m'aimer! que je vais être fière!
De ce pays je ferai la première :
Je meurs de joie.

LE MARQUIS.

Et j'en reſſens auſſi
D'avoir déjà pleinement réuſſi ;
L'une des trois eſt déjà fort contente:
Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acante,
Que devient-elle? on va la marier,
A ce qu'on dit, à ce beau chevalier.
Tout le monde eſt heureux: j'en ſuis charmée.
Ma chère Acante!

LE CHEVALIER, *en regardant le Marquis.*

Elle doit être aimée,
Et le ſera.

LE MARQUIS *au Chevalier.*

La voici, je ne puis
La consoler en l'état où je suis.
Venez, je vais vous dire ma pensée.
(ils sortent.)

SCENE III.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

Ma chère Acante, on t'avait fiancée,
Moi déboutée, on me marie.

ACANTE.

A qui?

COLETTE.

A Mathurin.

ACANTE.

Le ciel en soit béni.
Et depuis quand?

COLETTE.

Et depuis tout-à-l'heure.

ACANTE.

Est-il bien vrai?

COLETTE.

Du fond de ma demeure
J'ai comparu pardevant Monseigneur.
Ah, la belle ame! ah qu'il est plein d'honneur!

ACANTE.

Il l'est, sans doute!

COLETTE.

Oui, mon aimable Acante;
Il m'a promis une dot opulente,

Fait ma fortune; et tout le monde dit
Qu'il fait la tienne, et l'on s'en réjouit.
Tu vas, dit-on, devenir chevalière:
Cela te ſied, car ton allure eſt fière.
On te fera dame de qualité,
Et tu me recevras avec bonté.

ACANTE.

Ma chère enfant, je ſuis fort ſatisfaite
Que ta fortune ait été ſi tôt faite.
Mon cœur reſſent tout ton bonheur.... Hélas!
Elle eſt heureuſe, et je ne le ſuis pas!

COLETTE.

Que dis-tu là! qu'as-tu donc dans ton ame?
Peut-on ſouffrir quand on eſt grande dame?

ACANTE.

Va, ces ſeigneurs qui peuvent tout oſer
N'enlèvent point, crois-moi, pour épouſer.
Pour nous, Colette, ils ont des fantaiſies,
Non de l'amour; leurs démarches hardies,
Leurs procédés montrent avec éclat
Tout le mépris qu'ils font de notre état:
C'eſt ce dédain qui me met en colère.

COLETTE.

Bon, des dédains! c'eſt bien tout le contraire;
Rien n'eſt plus beau que ton enlèvement;
On t'aime, Acante, on t'aime aſſurément.
Le chevalier va t'épouſer, te dis-je,
Tout grand ſeigneur qu'il eſt.... cela t'afflige?

ACANTE.

Mais Monſeigneur le Marquis, qu'a-t-il dit?

COLETTE.

Lui? rien du tout.

ACANTE.

Hélas!

COLETTE.

C'eſt un eſprit

Tout en dedans, ſecret, plein de myſtère;
Mais il paraît fort approuver l'affaire.

A C A N T E.

Du chevalier je déteſte l'amour.

C O L E T T E.

Oui, oui, plains-toi de te voir en un jour
De Mathurin pour jamais délivrée,
D'un beau ſeigneur pourſuivie, adorée;
Un mariage en un moment caſſé
Par Monſeigneur, un autre commencé.
Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,
Tu me parais difficile, ma chère.....
Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva?
Il vient à toi, n'eſt-ce rien que cela?
T'ai-je trompée? es-tu donc tant à plaindre?

A C A N T E.

Allons, fuyons.

S C E N E I V.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.

L E C H E V A L I E R

Demeurez ſans me craindre:
Le marquis veut que je ſois à vos pieds.

C O L E T T E *à Acante.*

Qu'avais-je dit?

L E C H E V A L I E R *à Acante.*

Eh quoi! vous me fuyez?

A C A N T E.

Oſez-vous bien paraître en ma préſence?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offenſe;
Par moi, vous dis-je, il veut vous conſoler.

ACANTE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.
(*à Colette qui veut s'en aller.*)
Ah! reſte ici! ce raviſſeur m'accable....

COLETTE.

Ce raviſſeur eſt pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER *à Acante.*

Conſervez-vous au fond de votre cœur
Pour ma préſence une invincible horreur?

ACANTE.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le ſuis; mais mon remords extrême
Répare tout, et doit vous appaiſer.
Ma folle erreur avait pu m'abuſer.
Je fus ſurpris par une indigne flamme;
Et mon devoir m'amène ici, Madame.

ACANTE.

Madame! à moi! quel nom vous me donnez!
Je ſais l'état où mes parens ſont nés.

COLETTE.

Madame!... oh oh! quel eſt donc ce langage?

ACANTE.

Ceſſez, Monſieur, ce titre eſt un outrage;
C'eſt s'avilir que d'oſer recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je ſuis Acante, et mon nom doit ſuffire!
Il eſt ſans tache.

LE CHEVALIER.

Ah! que puis-je vous dire?

Ce nom m'eſt cher: allez vous oublîrez
Mon attentat, quand vous me connaîtrez:
Vous trouverez très-bon que je vous aime.

ACANTE.

Qui ? moi, Monſieur!

COLETTE *à Acante.*

C'eſt ſon remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point, Colette; je prétends
Qu'elle ait pour moi les plus purs ſentimens.

ACANTE.

Je ne ſais pas quel deſſein vous anime;
Mais commencez par avoir mon eſtime.

LE CHEVALIER.

C'eſt le ſeul but que j'aurai déſormais;
J'en ſerai digne, et je vous le promets.

ACANTE.

Je le déſire, et me plais à vous croire.
Vous êtes né pour connaître la gloire;
Mais ménagez la mienne, et me laiſſez.

LE CHEVALIER.

Non, c'eſt en vain que vous vous offenſez.
Je ne ſuis point amoureux, je vous jure;
Mais je prétends reſter.

COLETTE.

Bon, double injure.
Cet homme eſt fou, je l'ai penſé toujours.
Dormène vient, ma chère, à ton ſecours.
Démêle-toi de cette grande affaire;
Ou donne grâce, ou garde ta colère.
Ton rôle eſt beau, tu fais ici la loi;
Tu vois les grands à genoux devant toi.
Pour moi je ſuis condamnée au village:
On ne m'enlève point, et j'en enrage.

On vient, adieu, suis ton brillant destin,
Et je retourne à mon gros Mathurin.
(*elle sort.*)

SCENE V.

ACANTE, LE CHEVALIER, DORMENE, DIGNANT.

ACANTE.

HELAS, Madame, une fille éperdue
En rougissant paraît à votre vue.
Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
Que l'on me laisse avec mon ravisseur?
Et vous aussi, vous m'accablez, mon père!
A ce méchant au lieu de me soustraire,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux;
Je l'y revois; mon maître fuit mes yeux.
Mon père, au moins, c'est en vous que j'espère!

DIGNANT.

O cher objet! vous n'avez plus de père!

ACANTE.

Que dites-vous?

DIGNANT.

Non, je ne le suis pas.

DORMENE.

Non, mon enfant, de si charmans appas
Sont nés d'un sang dont vous êtes plus digne.
Préparez-vous au changement insigne
De votre sort; et sur-tout pardonnez
Au chevalier.

ACANTE.

Moi, Madame?

DORMENE.

Apprenez,
Ma chère enfant, que Laure eſt votre mère.

ACANTE.

Elle! ... Eſt-il vrai?

DORMENE.

Gernance eſt votre frère.

LE CHEVALIER.

Oui je le ſuis, oui vous êtes ma ſœur.

ACANTE.

Ah! je ſuccombe. Hélas! eſt-ce un bonheur?

LE CHEVALIER.

Il l'eſt pour moi.

ACANTE.

De Laure je ſuis fille!
Et pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état et mon nom?
D'où peut venir ce fatal abandon?
D'où vient qu'enfin, daignant me reconnaître,
Ma mère ici n'a point oſé paraître?
Ah! s'il eſt vrai que le ſang nous unit,
Sur ce myſtère éclairez mon eſprit.
Parlez, Monſieur, et diſſipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte
Sont naturels, et tout vous ſera dit.

DORMENE.

Dans ce moment, Acante, il vous ſuffit
D'avoir connu quelle eſt votre naiſſance.
Vous me devez un peu de confiance.

ACANTE.

Laure eſt ma mère, et je ne la vois pas!

LE CHEVALIER.

Vous la verrez, vous ſerez dans ſes bras.



Le meilleur frein pour ſes mœurs, pour ſon âge,
Eſt une épouſe aimable, noble et ſage.
Daignerez vous accepter un château
Environné d'un domaine aſſez beau ?
Pardonnez-vous cette offre ?

DORMÈNE.

Ma ſurpriſe
Eſt ſi puiſſante, à tel point me maîtriſe,
Que ne pouvant encor me déclarer,
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER.

J'admire auſſi : mais je fais plus, Madame,
Je vous ſoumets l'empire de mon ame.
A tous les deux je devrai mon bonheur :
Mais ſeconderez-vous mon bienfaiteur ?

DORMÈNE.

Conſultez-vous, méritez mon eſtime,
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et... vous... Acante....

ACANTE.

Eh bien, mon protecteur...

LE MARQUIS, *à part.*

Pourquoi tremblé-je en parlant ?

ACANTE.

Quoi, Monſieur.....

LE MARQUIS.

Acante... vous... qui venez de renaître,
Vous qu'une mère ici va reconnaître,
Vivez près d'elle ; et de ſes triſtes jours
Adouciſſez et prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un frère, une mère ; une amie ;
Je veux... Souffrez qu'à votre mère, à vous,
Je faſſe un ſort indépendant et doux.

LE MARQUIS.

Moi! ... point du tout. Vous ferez convaincu
Qu'avec sang froid je règle ma conduite.
De son destin Acante est-elle instruite ?

ACANTE.

Quel qu'il puisse être, il passe mes souhaits.
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permets, ô Ciel! qu'ici je puisse faire
Plus d'un heureux !

LE CHEVALIER.

C'est une grande affaire.
Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez ;
Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez !
(*à Dormène.*)
Belle Dormène, oubliez-vous l'offense,
L'égarement du coupable Gernance ?

DORMENE.

Oui, tout est réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'est pas :
Votre grand nom, vos vertueux appas
Sont maltraités par l'aveugle fortune.
Je le sais trop ; votre ame non commune
N'a pas de quoi suffire à vos bienfaits ;
Votre destin doit changer désormais.
Si j'avais pu d'un heureux mariage
Choisir pour moi l'agréable esclavage,
C'eût été vous (et je vous l'ai mandé)
Pour qui mon cœur se serait décidé.
Voudriez-vous, Madame, qu'à ma place
Le chevalier, pour mieux obtenir grâce,
Pour devenir à jamais vertueux,
Prît avec vous d'indissolubles nœuds ?

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus ?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure elle eſt la fille ;
Elle retrouve un frère, une famille ;
Et moi je trouve un mariage heureux.
Mais je vois bien que vous en ferez deux :
Vous payerez, la gageure eſt perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue.... oui, mon ame eſt vaincue.
Dormène et Laure, Acante, et vous, et moi,

(*à Acante.*)

Soyons heureux.... Oui..... recevez ma foi,
Aimable Acante ; allons que je vous mène
Chez votre mère ; elle ſera la mienne,
Elle oublîra pour jamais ſon malheur.

ACANTE.

Ah ! je tombe à vos pieds....

LE CHEVALIER.

Allons, ma ſœur,
Je fus bien fou : ſon cœur fut inſenſible ;
Mais on n'eſt pas toujours incorrigible.

Fin des Variantes.

VARIANTES

VARIANTES

DE CHARLOT

OU LA COMTESSE DE GIVRY.

Page 261, ligne 10.

JE fais ce que je dois.
Il m'eût été bien doux de consacrer ma vie
A servir dignement la divine Julie.
Heureux qui, recherchant la gloire et le danger,
Entre un héros et vous pourrait se partager!
Heureux à qui l'éclat d'une illustre naissance
A permis de nourrir cette noble espérance!
Pour moi qu'aux derniers rangs le sort veut captiver,
Vers la gloire de loin si je puis m'élever,
Si quelque occasion, quelque heureux avantage,
Peut jamais pour mon prince exercer mon courage,
De vous, de vos bontés, je voudrais obtenir
Pour prix de tout mon sang un léger souvenir.

JULIE.

Ah! je me souviendrai de vous toute ma vie.
Elevée avec vous, moi! que je vous oublie!
Mais vous ne quittez point la maison pour jamais.
Madame la comtesse et ses dignes bienfaits;
Une très-bonne mère, et s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeler, tout le château vous aime.
Ma bonne, ordonnez-lui de revenir souvent.

Mme AUBONNE, *en soupirant.*

Je ne souffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah! ma mère, à mon cœur il manque l'éloquence.
Peignez-lui les transports de ma reconnaissance;
Faites-moi mieux parler que je ne puis.

JULIE.

Charlot...

. . . .

LA COMTESSE.

Dans l'état où je suis, ô Ciel! il vient chez m:

SCENE V.

LE COURRIER *en bottes, qui était parti*
premier acte, arrive.

JULIE.

CHARLOT sera sauvé.

LE COURRIER.

Le duc de Bellegarde
Dans la cour à l'instant vient avec une garde.
Pour la seconde fois le peuple s'est mépris.

JULIE.

Le roi ne viendra point?

LE COURRIER.

Je n'en ai rien appris.
Il est à la distance à peu-près d'une lieue,
Dans un petit village avec sa garde bleue.

JULIE.

Il viendra, j'en suis sure.

SCENE VI.

L DUC DE BELLEGARDE *arrive, suivi de plusieurs domestiques de la maison. On prépare trois fauteuils.*

LA COMTESSE, *allant au-devant de lui.*

AH ! Monsieur, vous venez
onsoler, s'il se peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

e l'espère, Madame ; ici le roi m'envoie :
e viens à vos douleurs mêler un peu de joie.
(*à Julie qui veut sortir.*)
Aademoiselle, il faut que je vous parle aussi ;
Votre aimable présence est nécessaire ici.
Sur le destin d'un fils, Madame, et sur le vôtre
Daignez avec bonté m'écouter l'une et l'autre.
(*il s'assied entr'elles.*)
Une madame Aubonne, accourant vers le roi,
S'est jetée à ses pieds, a parlé devant moi :
Le roi, vous le savez, ne rebute personne.

LA COMTESSE.

Ce prince daigne être homme.

JULIE.

Ah, l'ame grande et bonne !

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point
Ce que je vais conter... ne vous affligez point,
Madame, et jusqu'au bout souffrez que je m'explique.
Vous aviez dans ses mains mis votre fils unique :
On le crut mort long-temps ; vous n'aviez jamais vu
Ce fils infortuné, de sa mère inconnu ?

LA COMTESSE.

Il eſt trop vrai.

LE DUC.

C'était au temps même où la gue[illegible]
Ainſi que tout l'Etat, déſolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs:
Elle crut vous ſervir en trompant vos douleurs;
Et ſans doute en ſecret elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Vous demandiez ce fils, elle donna le ſien.

LA COMTESSE.

Ah! tout mon cœur s'échappe: ah grand Dieu!

JULIE.

Tout le mien
Eſt ſaiſi, tranſporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur!

JULIE.

Quelle joie!

LA COMTESSE.

Qu'on amène mon fils, courons, que je le voie.
Mais... ferait-il bien vrai?

LE DUC.

Rien n'eſt plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah! ſi j'avais rempli ce devoir ſi ſacré
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur ſang de mon ſang, et d'être vraiment mère,
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

LE DUC.

Il eſt bien plus commun qu'on ne croît.

LA COMTESSE.

Cependant
Quelle preuve avez-vous? quel témoin? quel indice?

LE DUC.

Le ciel, avec le roi, vous a rendu juſtice.
Votre fils réchappa; mais l'échange était fait.
Cet enfant ſuppoſé dans vos bras s'élevait.
Vos ſoins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous paſſait pour la nature.
La nourrice voulut diſſiper votre erreur;
Elle n'oſa jamais alarmer votre cœur,
Craignant en diſant vrai de paſſer pour menteuſe;
Et la vérité même était trop dangereuſe.
Dans un billet ſecret avec ſoin cacheté,
Son mari vieux ſoldat mit cette vérité.
Le billet dépoſé dans les mains d'un notaire,
Produit aux yeux du roi, découvre le myſtère.
Le ſoldat même, à part interrogé long-temps,
Menacé de la mort, menacé des tourmens,
D'un air ſimple et naïf a conté l'aventure.
Son grand âge n'eſt pas le temps de l'impoſture:
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.
Il a tout confirmé: des témoins entendus
Sur le lieu, ſur le temps, ſur chaque circonſtance,
Ont ſous les yeux du roi mis l'entière évidence.
On ne le trompe point; il ſait ſonder les cœurs:
Art difficile et grand qu'il doit à ſes malheurs.
Ajouterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme
Que pour aimable et brave ici chacun renomme.
De votre père, hélas! c'eſt le portrait vivant;
Votre père mourut quand vous étiez enfant,
Maſſacré près de moi dans l'horrible journée
Qui ſera de l'Europe à jamais condamnée.
C'eſt lui-même, vous dis-je: oui, c'eſt lui; je l'ai vu;
Frappé de ſon aſpect, j'en ſuis encore ému;
J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous raviſſez mon ame.

JULIE.

Que je ſens vos bienfaits!

LE DUC.

Agréez donc, Madame,

Que la trifte nourrice, appuyant mes récits,
Puiffe ici retrouver fon véritable fils,
Il était expirant; mais on efpère encore
Qu'il pourra réchapper : fa mère vous implore ;
Elle vient : la voici qui tombe à vos genoux.

Page 282, l. dernière.

SCENE VI et dernière.

Les Acteurs précédens : Mme AUBONNE, CHARL

Mme AUBONNE, *fe jetant aux pieds de la Co*

J'AI mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'eft affez, levez-vous:
Je dois vous pardonner puifque je fuis heureu
Tu m'as rendu mon fang,
(*la porte s'ouvre :* Charlot *paraît avec tous les dom*

CHARLOT *dans l'enfoncement, avançant quelq*

O deftinée affreufe?
Où me conduifez-vous?

LA COMTESSE, *courant à lui.*

Dans mes bras, mon che

CHARLOT.

Vous! ma mère!

LE DUC.

Oui, fans doute.

JULIE.

O Ciel, je te b

LA COMTESSE, *le tenant embraffé.*

Oui, reconnais ta mère ; oui, c'eft toi que j'emb
Tu fauras tout.

JULIE.

Il eſt bien digne de ſa race.

(*le peuple derrière le théâtre.*)

ve le roi! le roi! le roi! vive le roi!

LE DUC.

our le coup c'eſt lui-même. Allons tous: c'eſt à moi
préſenter le fils, et la mère, et Julie.

LA COMTESSE.

ſuccombe au bonheur dont ma peine eſt ſuivie.

CHARLOT, Marquis.

e ne ſais où je ſuis.

LA COMTESSE.

Rendons grâce à jamais
u duc de Bellegarde, au grand roi des Français....
Ion fils!

CHARLOT, Marquis.

J'en ſerai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

llons tous nous jeter aux pieds d'un ſi bon maître.

CHARLOT, Marquis.

enri n'eſt pas le ſeul dont j'adore la loi.

(*tout le monde crie.*)

ive le roi! le roi! le roi! vive le roi!

Fin des Variantes.



VARIANTES

DU TEMPLE DE LA GLOIRE.

TOME DIXIEME.

Page 14, ligne 2.

PERSONNAGES.

LIDIE.
ARSINE, confidente de *Lidie.*
BERGERS ET BERGERES.
UN BERGER.
UNE BERGERE.
BELUS.
Rois captifs, et Soldats de la suite de *Bélus.*

ACTE I

ACTE II.

BELUS.

CET acte, différent de celui qu'on a lu, a été tiré une partition du célèbre *Rameau*. Nous ignorons si est ici la première idée du poëte, ou si ces chanmens avaient été faits pour la reprise du Temple e la Gloire, en 1746. Cependant cet opéra donné à cour en 1745, en cinq actes, fut représenté à aris, en 1746, en trois actes seulement, et celui-ci it alors supprimé.

SCENE PREMIERE.

LIDIE, ARSINE.

LIDIE.

MUSES, filles du ciel, la paix règne en vos fêtes.
Vous suspendez les mortelles douleurs,
Dans les cœurs des humains vous calmez les tempêtes,
Les jours sereins naissent de vos faveurs.
Amour, sors de mon cœur; Amour, brise ma chaîne,
Bélus m'abandonne aujourd'hui;
Dépit vengeur, trop juste haine,
Soyez, s'il se peut, mon appui:
Amour, sors de mon cœur; Amour, brise ta chaîne,
Ne sois pas tyran comme lui.

ARSINE.

Les muses quelquefois calment un cœur sensible,
Et pour les implorer vous quittez votre cour;
Mais craignez d'y chercher ce guerrier invincible:
Au temple de la Gloire il vole en ce grand jour;
Il en sera plus inflexible.

LIDIE.

Non, je veux dans son cœur porter le repentir.
Il cherche ici la Gloire, et ce nom me rassure;
La Gloire ne pourra choisir



Un vainqueur injuste et parjure.
Hélas ! je l'ai cru vertueux
Que le sort l'a changé ! que sa grandeur l'égare !
Je l'ai cru bienfesant, sensible, généreux ;
Son bonheur l'a rendu barbare.

ARSINE.

Il insulte à des rois qu'a dompté sa valeur ;
Devant lui marche la vengeance,
L'orgueil, le faste, la terreur,
Et l'amour fuit de sa présence.

LIDIE.

Que de crimes, ô ciel ! avec tant de vaillance !
Déesses de ces lieux, appui de l'innocence,
Consolez mon cœur alarmé,
Secourez-moi contre moi-même,
Et ne permettez pas que j'aime
Un héros enivré de sa grandeur suprême,
Qui n'est plus digne d'être aimé.

SCENE II.

LIDIE, ARSINE, BERGERS et BERGERES

(*Les Bergers et Bergères entrent en dansant au son des musettes.*)

LIDIE.

Venez, tendres Bergers, vous qui plaignez mes larmes
Mortels heureux, des muses inspirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

CHOEUR DES BERGERS.

Oserons-nous chanter sur nos faibles musettes,
Lorsque les horribles trompettes
Ont épouvanté les échos ?

UNE BERGERE.

Nous fuyons devant ces héros
Qui viennent troubler nos retraites.

LIDIE.

Ne fuyez point Bélus, employez l'art des dieux
A fléchir ce grand cœur autrefois vertueux.

Les muſes, dans ces bocages,
Inſpirent vos chants divins ;
us calmez les monſtres ſauvages ;
chantez les cruels humains.

CHOEUR.

Enchantons les cruels humains.

(ils recommencent leurs danſes.)

UNE BERGERE.

dieu des beaux arts peut ſeul nous inſtruire ;
ais le ſeul amour peut changer les cœurs ;
ur les adoucir, il faut les ſéduire:
ſeul dieu d'amour les traits ſont vainqueurs.

(on danſe)

UNE BERGERE.

ſcends, Dieu charmant, viens monter ta lyre,
ens former les ſons du dieu des neuf ſœurs ;
ête à la vertu ta voix, ton ſourire,
es traits, ton flambeau, tes liens de fleurs.

(on danſe.)

UN BERGER.

Vers ce temple où la mémoire
Conſacre les noms fameux,
Nous ne levons point nos yeux ;
Les bergers ſont aſſez heureux
Pour voir au moins que la gloire
N'eſt point faite pour eux.

(on entend un bruit de timbales et de trompettes.)

SCENE III.

CHOEUR DE GUERRIERS.

LA guerre ſanglante,
La mort, l'épouvante
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un paſſage,
A travers le carnage,
Au faîte des grandeurs.

CHOEUR DE BERGERS.

Quels ſons affreux, quel bruit ſauvage !
Muſes, protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

O Gloire dont le nom ſemble avoir tant d'appas,
Serait-ce-là votre langage?

CHOEUR DE GUERRIERS.

Les éclairs embraſent les cieux,
La foudre menace la terre,
Déclarez-vous, grands Dieux,
Par la voix du tonnerre,
Que Bélus arrive en ces lieux!

SCENE IV.

BELUS et les précédens.

BELUS.

Ou ſuis-je? qu'ai-je vu?
Non, je ne puis le croire;
Ce temple qui m'eſt dû,
Ce ſéjour de la Gloire
S'eſt fermé devant moi.
Mes ſoldats ont pâli d'effroi.
La foudre a dévoré les dépouilles ſanglantes
Que j'allais conſacrer à Mars;
Elle a briſé mes étendards
Dans mes mains triomphantes.
Dieux implacables, Dieux jaloux,
Qu'ai-je donc fait qui vous outrage?
J'ai fait trembler l'univers ſous mes coups,
J'ai mis des rois à mes genoux,
Et leurs ſujets dans l'eſclavage;
Je me ſuis vengé comme vous,
Que demandez-vous davantage?

CHOEUR DE BERGERS.

On n'imite point les dieux
Par les horreurs de la guerre;
Il faut pour être aimé d'eux
Se faire aimer ſur la terre.

UNE BERGERE.

Un roi que rien n'attendrit
Eſt des rois le plus à plaindre;
Bientôt lui-même il gémit

Quand il se fait toujours craindre.

CHOEUR DE BERGERS.

Un roi que rien n'attendrit, etc.

BÉLUS.

Quoi, dans ces lieux on brave ma fureur,
Quand le monde à mes pieds se tait dans l'épouvante ?

(*on entend le son des musettes.*

Un plaisir inconnu me surprend et m'enchante
Dans le sein même de l'horreur.

(*les musettes continuent.*)

De ces simples bergers la candeur innocente
Dans mon cœur étonné fait passer sa douceur.

(*on danse.*)

UNE BERGERE.

Un roi, s'il veut être heureux,
Doit combler nos vœux;
Le vrai bonheur le couronne
Quand il le donne.
Dans les palais, dans les bois
On chérit ses douces lois.
Il goûte, il verse en tous lieux
Les bienfaits des dieux.
A sa voix les vertus renaissent
Les ris, les jeux le caressent;
La gloire et l'amour
Partagent sa cour:
Dans son rang suprême,
C'est lui seul qu'on aime;
C'est lui plus que ses faveurs
Qui charme les cœurs.
Un roi, s'il veut etc.

CHOEUR DE BERGERS.

Un roi que rien n'attendrit
Est des rois le plus à plaindre;
Bientôt lui-même il gémit
Quand il se fait toujours craindre.

LA BERGERE.

contez dans nos chants le dieu qui nous inspire,
Rendez tous les cœurs satisfaits;
e vos sévères lois adoucissez l'empire,
La gloire est dans les bienfaits.

CHOEUR.

Un roi que rien etc.

BELUS.

Plus j'écoute leurs chants, plus je deviens fenfible.
Dieux! m'avez-vous conduit dans ce féjour paifible
Pour m'eclairer d'un nouveau jour?
Des flatteurs m'aveuglaient, ils égaraient leur maître,
Et des bergers me font connaître
Ce que j'ignorais dans ma cour.

LIDIE.

Connaiffez encor plus, voyez toute ma flamme.
Je vous ai fuivi dans ces lieux;
Pour vous je demandais aux dieux
D'adoucir, de toucher votre ame.
Vos vertus autrefois avaient fu m'enflammer,
Vous avez tout quitté pour l'horreur de la guerre.
Ah! je voudrais vous voir adoré de la terre,
Duffiez-vous ne me point aimer.

BELUS.

C'en eft trop, je me rends au charme qui m'attire.
Peut-être que des Dieux j'aurais bravé l'empire;
Mais ils empruntent votre voix,
Ils ont guidé vos pas, leur bonté vous infpire;
Je fuis défarmé, je foupire:
J'ofe efpérer qu'un jour j'obtiendrai fous vos lois
La gloire immortelle où j'afpire.
Ces dieux, garants de mes vœux,
Appaiferont leur colère;
Et pour mériter de vous plaire,
Je rendrai les mortels heureux.

LIDIE ET BELUS.

Defcends des cieux, lance tes flammes,
Triomphe, Amour, dieu des grands cœurs;
Anime les vertus et les nobles ardeurs
Qui doivent regner dans nos ames.

CHOEUR.

Entre la gloire et les amours,
Dans une paix profonde,
Allez donner tous deux au monde
De juftes lois et de beaux jours.

FIN.

TABLE

DES

VARIANTES ET NOTES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

TABLE DES VARIANTES etc.

Fin de la Table.

